



Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres



D. Cofter f. e

LES MILLE
ET
UNE NUIT,
CONTES ARABES.

TRADUITS EN FRANÇOIS.

*Par Mr. GALLAND, Professeur &
Lecteur Royal en Langue Arabe
& Antiquaire du Roi.*

TOME ONZIÈME.



A LA HAYE,
Chez PIERRE HUSSON, Marchand
Libraire, sur le Capel-brug.

M. DCC. XXX.

R. UNIV.
BIBLIOTHEEK
LEIDEN



T A B L E

De ce qui est contenu en ce
onzième Tome.

*S*uite de l'Histoire de Cogia Has-
san Alhabbal, Page 1

*H*istoire d'Ali Baba & 40 voleurs
extreminez par une esclave, p. 66

*H*istoire d'Ali Cogia, Marchand
de Bagdad, p. 173

*H*istoire du Cheval enchanté, p. 210

Fin de la Table.



APPROBATION.

J'Ay lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, le onzième Tome *des Mille & une Nuit, contes Arabes*, & j'ay cru que le Public recevroit avec plaisir la suite d'un Ouvrage qu'il n'a pas désapprouvé. Fait à Paris le 17. Fevrier 1712.

Signé DANCHET.

LES



LES MILLÉ
ET
UNE NUIT,
CONTES ARABES.

TOME ONZIEME.

LA Sultane Scheherazade, n'ayant pû le jour precedent finir l'Histoire de Cogia Hassan Alhabbal, à laquelle elle sentoit que le Sultan des Indes son Epoux prenoit un singulier plaisir, ne manqua pas aussi-tôt qu'elle fut éveillée par sa sœur Dinarzade de la reprendre ainsi :

*Suite de l'Histoire de Cogia
Hassan Alhabbal.*

COMmandeur des Croyans , vous venez d'entendre comment Saadi me fit encore present de deux cent autres pieces d'or , pour tâcher de rétablir ma petite fortune. Je vous ai dit que sans reprendre mon travail je rentrai chez moi , que je pris dix pieces d'or , & ayant mis le reste envelopé dans un linge , au fond d'un grand pot rempli de son , à l'insçû de ma femme & de mes enfans ; je leur dis que j'allois acheter du chanvre.

Je sortis , mais pendant que j'étois allé faire cette emplette , un vendeur de terre à decrasser , dont les femmes se servent au bain , vint à passer par la rue , & se fit entendre par son cri.

Ma femme qui n'avoit plus
de

de cette terre , apella le vendeur , & comme elle n'avoit pas d'argent , elle lui demanda s'il vouloit lui donner de sa terre en échange pour du son. Le vendeur demanda à voir le son. Ma femme lui montre le vase , le marché se fait , il se conclut. Elle reçoit la terre à décrasser , & le vendeur emporte le vase avec le son.

Je revins chargé de chanvre autant que j'en pouvois porter , suivi de cinq porteurs , chargez comme moi de la même marchandise , dont j'emplis une souspente que j'avois ménagée dans ma maison. Je satisfis les porteurs de leur peine , & après qu'ils furent partis , je pris quelques momens pour me remettre de ma lassitude : alors je jettai les yeux du côté ou j'avois laissé le vase de son , & je ne le vis plus.

Je ne puis exprimer à V^ôtre

A 2.

Ma-

4 *Les mille & une Nuit* ,
Majesté qu'elle fut ma surprise,
ni l'effet qu'elle produisit en moi
dans ce moment. Je demandai
à ma femme avec précipitation,
ce qu'il étoit devenu ; & elle
me raconta le marché qu'elle
en avoit fait, comme une chose
en quoi elle croyoit avoir beau-
coup gagné.

Ah femme infortunée ! m'é-
cria-je, vous ignoré le mal que
vous nous avez fait ; à moi, à
vous-même & à vos enfans, en
faisant un marché qui nous perd
sans ressource. Vous avez crû de
vendre que du son, & avec ce
son, vous avez enrichi vôtre ven-
deur de terre à decrasser, de cent
quatre-vingt dix pieces d'or,
dont Saadi accompagné de son
ami, venoit de me faire present
pour la seconde fois.

Il s'en fallut peu que ma fem-
me ne se desesperât, quand elle
eut appris la grande faute qu'elle
avoit commise par ignorance.

Elle

Elle se lamenta, se frappa la poitrine, s'arracha les cheveux, & déchirant l'habit dont elle étoit revêtuë: malheureuse que je suis? s'écria-t-elle; suis-je digne de vivre après une méprise si cruelle? où chercherai-je ce vendeur de terre, je ne le connois pas, il n'a passé par nôtre rue que cette seule fois, & peut-être ne le reverrai-je jamais. Ah Mon mari! ajouta-t-elle, vous avez un grand tort, pourquoi avez vous été si réservé à mon égard dans une affaire de cette importance? cela ne fut pas arrivé: si vous m'eussiez fait part de vôtre secret. Je ne finirois pas si je rapportois à Vôtre Majesté, tout ce que la douleur lui mit alors dans la bouche. Elle n'ignore pas combien les femmes sont éloquentes, dans leurs afflictions.

Ma femme, lui dis-je, modérez-vous; vous ne comprenez

6. *Les Mille Et une Nuit*,
pas que vous nous allez attirer
tout le voisinage par vos cris &
par vos pleurs. Il n'est pas besoin
qu'ils soient informez de nos
malgraces. Bien loin de prendre
part à nôtre malheur, ou de nous
donner de la consolation, ils se
feroient un plaisir de se railler de
vôtre simplicité & de la mienne.

Le parti le meilleur que nous
ayons à prendre, c'est de dissi-
muler cette perte, de la suppor-
ter patiemment; de maniere
qu'il n'en paroisse pas la moin-
dre chose, & de nous soumettre
à la volonté de Dieu. Benissons-
le au contraire, de ce que de
deux cent picces d'or qu'il nous
avoit donné, il n'en a retiré que
cent quatre-vingt dix, & qu'il
nous en a laissé dix par la libera-
lité, dont l'emploi que je viens
de faire, ne laisse pas de nous
apporter quelque soulagement.

Quelques bonnes que fussent
mes raisons, ma femme eut bien
de

de la peine à les goûter d'abord. Mais le tems qui adoucit les maux les plus grands, & qui paroissent le moins supportables, fit qu'à la fin elle s'y rendit.

Nous vivons pauvrement, lui disois-je, il est vrai, mais qu'ont les riches que nous n'avons pas? Ne respirons-nous pas le même air? Ne jouissons-nous pas de la même lumière & de la même chaleur du Soleil? Quelques commoditez qu'ils ont plus que nous, pourroient nous faire envier leur bonheur, s'ils ne mouroient pas comme nous mourons. A le bien prendre, munis de la crainte de Dieu, que nous devons avoir sur toute chose, l'avantage qu'ils ont plus que nous est si peu considerable, que nous ne devons pas nous y arrêter.

Je n'ennuyeraï pas Votre Majesté plus long-tems par mes

reflexions morales. Nous nous consolâmes ma femme & moi, & je continuai mon travail, l'esprit aussi libre que si je n'eusse pas fait deux pertes si mortifiantes, à peu de tems l'une de l'autre.

La seule chose qui me chagrinait, & cela arrivoit souvent; c'étoit quand je me demandois à moi-même, comment je pourrois soutenir la presence de Saadi, lorsqu'il viendrait me demander compte de l'emploi de ses deux cent pieces d'or, & de l'avancement de ma fortune, par le moyen de sa liberalités & que je n'y voyois autre remede, que de me refoudre à la confusion que j'en aurois; quoique cette seconde fois, non plus que la premiere, je n'eusse rien contribué à ce malheur par ma faute.

Les deux amis furent plus long - tems à revenir aprendre
des

des nouvelles de mon sort que la première fois. Saad en avoit parlé souvent à Saadi ; mais Saadi avoit toujours differé. Plus nous differerons , disoit-il , plus Hassan se sera enrichi , & plus la satisfaction que j'en aurai sera grande.

Saad n'avoit pas la même opinion de l'effet de la liberalité de son ami. Vous croyez donc , reprenoit il , que vôtre présent aura été mieux employé par Hassan cette fois que la première. Je ne vous conseille pas de vous en trop flatter , de crainte que vôtre mortification n'en fut plus sensible , si vous trouviez que le contraire fut arrivé. Mais repetoit Saadi , il n'arrive pas tous les jours qu'un Milan emporte un Turban. Hassan y a été attrapé , il aura pris les précautions pour ne pas l'être une seconde fois.

Je n'en doute pas , repliqua

Saad; mais ajouta-t-il, tout autre accident que nous ne pouvons imaginer, ni vous ni moi, pourra être arrivé. Je vous le dis encore une fois, moderez votre joie, & n'inclinez pas plus à vous prévenir sur le bonheur de Hassan, que sur son malheur. Pour vous dire ce que j'en pense & ce que j'en ai toujours pensé, quelque mauvais gré que vous puissiez me scavoit de ma persuasion, j'ai un pressentiment que vous n'aurez pas réussi, & que je réussirai Mieux que vous à prouver qu'un pauvre homme peut plutôt devenir riche de toute autre maniere qu'avec de l'argent.

Un jour enfin que Saad se trouvoit chez Saadi, après une longue contestation semblable: ç'en est trop, dit Saadi, je veux être éclairci dès aujourd'hui de ce qui en est: voilà le tems de la promenade, ne la perdons pas

pas, & allons sçavoir lequel de nous deux aura perdu la gasure.

Les deux amis partirent, & je les vit venir de loin: j'en fus tout ému, & je fus sur le point de quitter mon ouvrage, & d'aller me cacher, pour ne point paroître devant eux. Attaché à mon travail; je fis semblant de ne les avoir pas apperçû, & je ne levai les yeux pour les regarder, que quand ils furent si près de moi, & que m'ayant donné le salut de paix, je ne pus honnêtement m'en dispenser. Je les benissoit aussi-tôt, & en leur contant ma dernière disgrâce dans toutes les circonstances, je leur fis connoître pourquoi ils me trouvoient aussi pauvre que la première fois qu'ils m'avoient vû.

Quand j'eus achevé, vous pouvez me dire, ajoutai-je, que je devois cacher les quatre-vingt dix piéces d'or, ailleurs que dans

un vase de son, qui devoit le même jour être emporté de ma maison. Mais il y avoit plusieurs années que ce vase y étoit, qu'il servoit à cet usage; & que toutes les fois que ma femme avoit vendu le son, à mesure qu'il en étoit plein, le vase étoit toujours resté. Pouvois-je deviner que ce jour là même en mon absence, un vendeur de terre à décaffer, passeroit à point nommé, que ma femme se trouveroit sans argent, & qu'elle feroit avec lui l'échange qu'elle a fait. Vous pourriez me dire que je devois avertir ma femme; mais je ne croirai jamais que des personnes aussi sages, que je suis persuadé que vous êtes, m'eussent donné ce conseil. Pour ce qui est de ne les avoir pas cachées ailleurs, quelle certitude pouvois-je avoir, qu'elles y eussent été en plus grande sûreté? Seigneur, dis-je, en m'adressant

fant à Saadi, il n'a pas plû à Dieu que votre liberalité servit à m'enrichir, par un de ses secrets impenetrables, que nous ne devons pas aprofondir. Il me veut pauvre & non pas riche! je ne laisse pas de vous en avoir la même obligation que si elle avoit eu son effet entier selon vos souhaits.

Je me tus, & Saadi qui prit la parole, me dit: Hassan, quand je voudrois me persuader que tout ce que vous venez de nous dire est aussi vrai que vous pretendez nous le faire croire, & que ce ne seroit pas pour cacher vos débauches ou votre mauvaise œconomie, comme cela pourroit être. Je me garderois bien neanmoins de passer outre, & de m'opiniâtrer à faire une experience capable de me ruiner. Je ne regrette pas les quatre cent pieces d'or, dont je me suis privé, pour essayer de vous
tirer

tirer de la pauvreté; je l'ai fait par rapport à Dieu, sans attendre autre récompense de votre part que le plaisir de vous avoir fait du bien. Si quelque chose étoit capable de m'en faire repentir, ce seroit de m'être adressé à vous plutôt qu'à un autre, qui peut-être en auroit mieux profité. Et en se tournant du côté de son ami; Saad, continua t-il, vous pouvez connoître parce que je viens de dire, que je ne vous donne pas entièrement gain de cause. Il vous est pourtant libre de faire l'expérience de ce que vous prétendez contre moi de puis si long-tems. Faites-moi voir qu'il y ait d'autres moyens que l'argent capable de faire la fortune d'un homme pauvre, de la maniere que je l'entens, & que vous l'entendez, & ne cherchez pas un autre sujet que Hassan. Quoique vous puissiez lui donner, je ne puis me per-
sua-

suader qu'il devienne plus riche qu'il n'a pû faire avec quatre cent pieces d'or.

Saad tenoit un morceau de plomb dans la main, qu'il monroit à Saadi: vous m'avez vû re-priit-il, amasser à mes pieds ce morceau de plomb, je vais le donner à Hassan, vous verrez ce qu'il lui vaudra.

Saadi fit un éclat de rire en se moquant de Saad : un morceau de plomb, s'écria-t-il, hé que peut-il valoir à Hassan qu'une obole, & que fera-t-il avec une obole. Saad en me presentant le morceau de plomb me dit; laissez rire Saadi & ne laissez pas de le prendre, vous nous direz un jour des nouvelles du bonheur qu'il vous aura porté.

Je crus que Saad ne parloit pas serieusement, & que ce qu'il en faisoit n'étoit que pour se divertir. Je ne laissai pas de recevoir le morceau de plomb, le
re-

16 *Les Mille & une Nuit,*
remerciant, & pour le conten-
ter je le mis dans ma veste, com-
me par maniere d'aquit. Les
deux amis me quitterent pour
achever leur promenade, & je
continuai mon travail.

Le soir comme je me desha-
billois pour me coucher, & que
j'eus ôté ma ceinture, le mor-
ceau de plomb que Saad m'a-
voit donné, auquel je n'avois
plus songé depuis, tomba par
terre; je le ramassai & le mis
dans le premier endroit que je
trouvai.

La même nuit il arriva qu'un
pescheur de mes voisins, en ac-
commodant ses filets, trouva
qu'il y manquoit un morceau de
plomb : il n'en avoit pas d'autre
pour le remplacer, & il n'étoit
pas heure-d'en envoyer acheter,
les boutiques étoient fermées.
Il falloit cependant s'il vouloit
avoir pour vivre le lendemain,
lui & sa famille, qu'il allât à la
pesche

pesche deux heures avant le jour. Il témoigne son chagrin à sa femme, & il l'envoie en demander dans le voisinage pour y suppléer.

La femme obéit à son mari; elle va de porte en porte, des deux côtez de la rue, & ne trouve rien. Elle raporte cette réponse à son mari, qui lui demande en lui nommant plusieurs de ses voisins, si elle avoit frappé à leur porte, elle repondit qu'ouï: & chez Hassan Alhabbal, ajouta-t-il, je gage que vous n'y avez pas été.

Il est vrai, reprit la femme, je n'ai pas été jusques-là, parce qu'il y a trop loin: & quand j'en aurois pris la peine, croyez-vous que j'en eusse trouvé? Quand on n'a besoin de rien, c'est justement chez-lui qu'il faut aller; je le sçai par expérience.

Cela n'importe, reprit le
pes-

18 *Les Mille & une Nuit,*
pêcheur; vous êtes une paresseuse, je veux que vous y alliez. Vous avez été cent fois chez lui, sans trouver ce que vous cherchiez: vous y trouverez peut-être aujourd'hui le plomb dont j'ai besoin, encore une fois, je veux que vous y alliez.

La femme du pêcheur sortit en murmurant & en grondant, & vint frapper à ma porte. Il y avoit déjà quelque tems que je dormois; je me reveillay, en demandant ce qu'on vouloit. Hafsân Alhabbal, dit la femme en haussant la voix: mon mari à besoin d'un peu de plomb pour acommoder ses filets. Si par hazard vous en avez, il vous prie de lui en donner.

La memoire du morceau de plomb que Saad m'avoit donné m'étoit si recente, sur tout après ce qui m'étoit arrivé en me deshabillant, que je ne pouvois pas l'avoir oublié. Je repondis à
la

la voisine que j'en avois, qu'elle attendit un moment, & que ma femme alloit lui en donner un morceau.

Ma femme qui s'étoit aussi éveillée au bruit, se leve, trouve à tâton le plomb où je lui avois enseigné qu'il étoit, entr'ouvre la porte & le donne à la voisine.

La femme du pêcheur ravie de n'être pas veuë en vain : voisine, dit-elle à ma femme, le plaisir que vous nous faites à mon mari & à moi est si grand, que je vous promets tout le poisson que mon mari amenera du premier jet de ses filets; & je vous assure qu'il ne me dedira pas.

Le pêcheur ravi d'avoir trouvé, contre son esperance, le plomb qui lui manquoit, approuva la promesse que sa femme nous avoit fait. Je vous sçai bon gré, dit-il, d'avoir suivi en ce mon intention. Il acheva d'a-
com-

commoder ses filets, & il alla à la pêche, deux heures avant le jour, selon sa coutume. Il n'amena qu'un seul poisson du premier jet de ses filets; mais long de plus d'une coudée, & gros à proportion. Il en fit ensuite plusieurs autres qui furent tous heureux; mais il s'en faut de beaucoup que de tout le poisson qu'il amenât, il y en eut un seul qui aprochât du premier.

Quand le pêcheur eut achevé sa pêche, & qu'il fut revenu chez lui: le premier soin qu'il eut fut de songer à moi, & je fus extrêmement surpris, comme je travaillois, de le voir se presenter devant moi, chargé de ce poisson. Voisin, me dit-il, ma femme vous a promis cette nuit le poisson que j'amenerois du premier jet de mes filets, en reconnoissance du plaisir que vous nous avez fait & j'ai approuvé sa promesse. Dieu ne m'a
en

envoyé pour vous que celui-ci, je vous prie de l'agréer : s'il m'en eut envoyé plein mes filets, ils eussent de même tous été pour vous. Acceptez-le je vous prie, tel qu'il est, comme s'il étoit plus considérable.

Voisin, repris-je, le morceau de plomb que je vous ai envoyé est si peu de chose, qu'il ne méritoit pas que vous le missiez à un si haut prix. Les voisins doivent se secourir les uns les autres dans leurs petits besoins; je n'ai fait pour vous que ce que je pouvois en attendre dans une occasion semblable. Ainsi je refuserois de recevoir votre présent, si je n'étois persuadé que vous me le faites de bon cœur; je croirois même de vous offenser si j'en usois de la sorte. Je le reçois donc puisque vous le voulez ainsi & je vous en fais mon remerciement.

Nos civilitez en demeurèrent
la,

là, & je portai le poisson à ma femme. Prenez, lui dis-je, ce poisson que le pêcheur notre voisin vient de m'apporter, en reconnoissance du morceau de plomb qu'il nous envoya demander la nuit dernière. C'est je crois tout ce que nous pouvons espérer de ce présent que Saad me fit hier, en me promettant qu'il me porteroit bonheur. Ce fut alors que je lui parlai du retour des deux amis, & de ce qui s'étoit passé entr'eux & moi.

Ma femme fut embarrassée de voir un poisson si grand & si gros. Que voulez-vous, dit elle, que nous en fassions? Notre gril n'est propre qu'à rotir de petits poissons; & nous n'avons pas de vase assez grand pour le faire cuire au court-bouillon. C'est votre affaire, lui dis-je, acommodez-le comme il vous plaira: rôti, ou bouilli, j'en serai content; & en disant ces paroles, je

je retournai à mon travail.

En acomodant le poisson, ma femme tira avec les entrailles un gros diamant qu'elle prit pour du verre, quand elle l'eut nettoyé. Elle avoit bien entendu parler de diamans, & si elle en avoit vû ou manié, elle n'en avoit pas assez de connoissance pour en faire la distinction. Elle la donna au plus petit de nos enfans pour en faire un jouët avec ses freres & ses sœurs, qui vouloient le voir & le manier tour à tour, en se le donnant les uns aux autres, pour en admirer la beauté, l'éclat & le brillant.

Le soir quand la lampe fut allumée, nos enfans qui continuoient leur jeu, en se cedans le diamant pour le considerer l'un après l'autre: s'aperçurent qu'il rendoit de la lumiere, à mesure que ma femme leur cachoit la clarté de la lampe, en se donnant du mouvement pour ache-
ver

ver de preparer le soupé: & cela engageoit les enfans à se l'arracher pour en faire l'experience. Mais les petits pleuroient, quand les plus grands ne le leur laissoient pas autant de tems qu'ils vouloient, & ceux-ci étoient contraints de le leur rendre pour les apaiser.

Comme peu de chose est capable d'amuser les enfans & causer de la dispute entr'eux, & que cela leur arrive ordinairement, ni ma femme ni moi, nous ne fimes pas d'attention à ce qui faisoit le sujet du bruit & du tintamarre dont il nous étourdissoient. Ils cesserent enfin quand les plus grands se furent mis à table pour souper avec nous, & que ma femme eut donné aux plus petits chacun leur part.

Après le soupé les enfans se rassemblerent, & ils recommencerent le même bruit qu'auparavant. Alors je voulus sçavoir qu'elle

qu'elle étoit la cause de leur dispute: j'appellai l'ainé, & je lui demandai quel sujet ils avoient de faire ainsi grand bruit. Il me dit, mon pere, c'est un morceau de verre qui fait de la lumiere quand nous le regardons le dos tourné à la lampe: je me le fis apporter, & j'en fis l'expérience.

Cela me parut extraordinaire & me fit demander à ma femme ce que c'étoit que ce morceau de verre: je le sçai, dit-elle, c'est un morceau de verre que j'ai tiré du ventre du poisson, en le preparent.

Je ne m'imaginai pas non plus qu'elle que ce fut autre chose que du verre. Je poussai néanmoins l'expérience plus loin; je dis ma femme de cacher la lampe dans la cheminée: elle le fit, & je vis que le prétendu morceau de verre faisoit une lumiere si grande, que

nous pouvions nous passer de la lampe pour nous coucher. Je la fis éteindre, & je mis moi-même le morceau de verre sur le bord de la cheminée pour nous éclairer. Voici dis-je, un autre avantage que le morceau de plomb que l'ami de Saadi m'a donné, nous procure, en nous épargnant d'acheter de l'huile.

Quand mes enfans virent que j'avois fait éteindre la lampe, & que le morceau de verre y suppléoit : sur cette merveille ils poussèrent des cris d'admiration si haut & avec tant d'éclat, qu'ils retentirent bien loin dans le voisinage.

Nous augmentâmes le bruit, ma femme & moi, à force de crier, pour les faire taire, & nous ne pûmes le gagner entièrement sur eux, que quand ils furent couchés & qu'ils se furent endormis, après s'être entretenus un tems considérable à leur
ma-

maniere , de la lumiere merveilleuse du morceau de verre.

Nous nous couchâmes après eux ma femme & moi, & le lendemain de grand matin, sans penser davantage au morceau de verre, j'allai travailler à mon ordinaire. Il ne doit pas être étrange que cela soit arrivé à un homme comme moi, qui étois acoutumé à voir du verre, & qui n'avois jamais vû de diamans: & si j'en avois vû, j'en'avois pas fait d'attention à en connoître la valeur.

Je ferai remarquer à Vôtre Majesté en cet endroit, qu'entre ma maison & celle de mon voisin la plus prochaine, il n'y avoit qu'une cloison de charpente & de maçonnerie fort legere, pour toute séparation. Cette maison appartenoit à un Juif fort riche, jouaillier de profession; & la chambre où lui & sa femme couchoient, joignoit

à la cloison. Ils étoient déjà couché & endormis quand mes enfans avoient fait le plus grand bruit : cela les avoit éveillé, & ils avoient été long-tems à se rendormir.

Le lendemain la femme du Juif, tant de la part de son mari qu'en son propre nom, vint porter ses plaintes à la mienne, de l'interruption de leur sommeil dès le premier somme. Ma bonne Rachel, c'est ainsi que s'appelloit la femme du Juif, lui dis ma femme; je suis bien fâchée de ce qui est arrivé, & je vous en fais mes excuses. Vous sçavez ce que c'est que les enfans : un rien les fait rire, de même que peu de choses les fait pleurer. Entrez, & je vous montrerai le sujet qui fait celui de vos plaintes.

La Juifve entra, & ma femme prit le diamant, puisqu'enfin ç'en étoit un, & un d'une
grat-

grande singularité. Il étoit encore sur la cheminée, & en le lui présentant : voyez, dit-elle, c'est ce morceau de verre qui est cause de tout le bruit que vous avez entendu hier au soir. Pendant que la Juifve, qui avoit connoissance de toute sorte de pierreries, examinait ce diamant avec admiration : elle lui raconta comment elle l'avoit trouvé dans le ventre du poisson, & de tout ce qui en étoit arrivé.

Quand ma femme eut achevé, la Juifve qui sçavoit comment elle s'appelloit : Aischah, dit-elle, en lui remettant le diamant entre les mains, je crois comme vous que ce n'est que du verre ; mais comme il est plus beau que le verre ordinaire, & que j'ai un morceau de verre à peu près semblable, dont je me pare quelquefois, & qu'il y feroit un accompagnement, je l'acheterois si vous vouliez me le vendre.

Mes enfans qui entendirent parler de vendre leur jouët, interrompirent la conversation, en se recriant contre, en priant leur mere de leur garder, ce qu'elle fut contrainte de leur promettre pour les appaiser.

La Juifve obligée de se retirer, sortit, & avant de quitter ma femme, qui l'avoit accompagnée jusqu'à la porte, elle la pria en parlant bas, si elle avoit dessein de vendre le morceau de verre, de ne le faire voir à personne qu'auparavant elle ne lui en eut donné avis.

Le Juif étoit allé à sa boutique de grand matin, dans le quartier des Jouiailliers. La Juifve alla l'y trouver, & elle lui annonça la découverte qu'elle venoit de faire : elle lui rendit compte de la grosseur, du poids à peu près, de la beauté, de la belle eau & de l'éclat du diamant, & sur tout de sa singularité,

rité, qui étoit de rendre de la lumière la nuit, sur le rapport de ma femme, d'autant plus croyable qu'il étoit naïf.

Le Juif renvoya sa femme avec ordre d'en traiter avec la mienne, de lui en offrir d'abord peu de chose, autant qu'elle le jugeroit à propos, & d'augmenter à proportion de la difficulté qu'elle trouveroit; & enfin de conclure le marché à quelque prix que ce fut.

La Juive selon l'ordre de son mari, parla à ma femme en particulier, sans attendre qu'elle se fût déterminée à vendre le diamant: & elle lui demanda si elle en vouloit vingt piéces d'or, pour un morceau de verre, comme elle le pensoit; ma femme trouva la somme considérable. Elle ne voulut repondre néanmoins ni oui, ni non, elle dit seulement à la Juive qu'elle ne pouvoit l'écouter qu'elle ne

m'eut parlé auparavant.

Dans ces entréfaites je venois de quitter mon travail, & je voulois rentrer chez moi pour dîner, comme elles se parloient à la porte. Ma femme m'arrête, & me demande si je consentois à vendre le morceau de verre qu'elle avoit trouvé dans le ventre du poisson, pour vingt pieces d'or, que la Juifve nôtre voisine en offroit.

Je ne repondis pas sur le champ; je fis reflexion à l'assurance avec laquelle Saadi m'avoit promis en me donnant le morceau de plomb, qu'il feroit ma fortune : & la Juifve crut que c'étoit en méprisant la somme qu'elle avoit offert, que je ne répondois rien. Voisin, me dit-elle, je vous en donnerai cinquante, en êtes-vous content ?

Comme je vis que de vingt pieces d'or, la Juifve augmentoit

toit si promptement jusqu'à cinquante, je tins ferme, & je lui dis qu'elle étoit bien éloignée du prix auquel je pretendois le vendre. Voisin, reprit-elle, prenez-en cent pieces d'or; c'est beaucoup, je ne sçai même si mon mari m'avoüera. A cette nouvelle augmentation je lui dis que je voulois en avoir cent mille pieces d'or: que je voyois bien que le diamant valoit davantage; mais que pour lui faire plaisir, à elle & à son mari, comme voisins, je me bornois à cette somme que je voulois en avoir absolument, & s'ils le refusoient à ce prix là, que d'autres Jouailliers m'en donneroient davantage.

La Juifve me confirma elle-même dans ma resolution, par l'empressement qu'elle témoigna de conclure le marché, en m'en offrant à plusieurs reprises, jusqu'à cinquante mille pieces

34 *Les Mille & une Nuit*,
d'or que je refusois. Je ne puis,
dit-elle, en offrir davantage sans
le consentement de mon mari.
Il reviendra ce soir, la grace que
je vous demande c'est d'avoir la
patience qu'il vous ait parlé, &
qu'il ait vû le diamant, ce que je
lui promis.

Le soir quand le Juif fut reve-
nu chez lui, il apprit de sa fem-
me qu'elle n'avoit rien avancé
avec la mienne, ni avec moi :
l'offre qu'elle m'avoit faite de
cinquante mille pieces d'or, &
la grace qu'elle m'avoit deman-
dée.

Le Juif observa le tems que
je quittai mon ouvrage, & que
je voulus rentrer chez moi. Voi-
sin Hassan, dit-il en m'abordant,
je vous prie de me montrer le
diamant que votre femme a
montré à la mienne : je le fis
entrer & je lui montrai.

Comme il faisoit fort som-
& que la lampe n'étoit pas
en-

encore allumée , il connut d'abord par la lumière que le diamant rendoit , & par son grand éclat au milieu de ma main qui en étoit éclairée , que sa femme lui avoit fait un rapport fidelle. Il le prit , & après l'avoir examiné long-tems , & en ne cessant de l'admirer : Eh bien voisin , dit-il , ma femme a ce qu'elle m'a dit ; vous en a offert cinquante mille pieces d'or ; afin que vous soyez content je vous en offre vingt-mille davantage.

Voisin , repris je , votre femme a pu vous dire que je l'ai mis à cent mille ; ou vous me les donnerez , ou le diamant me demeurera , il n'y a pas de milieu. Il marchandâ long tems , dans l'esperance que je le lui donnerois à quelque chose de moins. Mais il ne put rien obtenir , & la crainte qu'il eut que je ne le fisse voir à d'autres Jouail-

liers, comme je l'eusse fait; fit qu'il ne me quitta pas sans conclure le marché, au prix que je demandois. Il me dit qu'il n'avoit pas les cent mille pieces d'or chez lui; mais que le lendemain il me configneroit toute la somme, avant qu'il fût la même heure, & il m'en apporta le même jour deux sacs, chacun de mille, pour que le marché fut conclu.

Le lendemain, je ne sçai si le Juif emprunta de ses amis, ou s'il fit société avec d'autres Jouailliers: quoiqu'il en soit, il me fit la somme de cent mille pieces d'or, qu'il m'apporta dans le tems qu'il m'en avoit donné parole, & je lui mis le diamant entre les mains.

La vente du diamant ainsi terminée, & riche infiniment au dessus de mes esperances; je remerciai Dieu de sa bonté & de sa liberalité, & je fusse allé
me

me jeter aux pieds, de Saad, pour lui témoigner ma reconnaissance, si j'eusse scû où il demuroit. J'en eusse usé de même à l'égard de Saadi, à qui j'avois la première obligation de mon bonheur, quoi-qu'il n'eut pas réütsi dans la bonne intention qu'il avoit pour moi.

Je songeai ensuite au bon usage que je devois faire d'une somme si considerable. Ma femme, l'esprit déjà rempli de la vanité ordinaire à son sexe, me proposa d'abord de riches habillemens pour elle & pour ses enfans, d'acheter une maison & de la meubler richement. Ma femme, lui dis-je, ce n'est point par ces sortes de dépenses que nous devons commencer. Remettez-vous-en à moi; ce que vous demandez viendra avec le tems. Quoi-que l'argent ne soit fait que pour le dépenser, il faut néanmoins y proceder de ma-
B. 7 niere.

38 *Les Mille & une Nuit.*
niere qu'il produise un fond,
dont on puisse tirer sans qu'il
tarisse: c'est à quoi je pense, &
dès demain je commencerai à
établir ce fond.

Le jour suivant j'employai la
journée à aller chez une bonne
partie des gens de mon métier
qui n'étoient pas plus à leur ai-
se que je l'avois été jusqu'alors;
& en leur donnant de l'argent
d'avance, je les engageai à tra-
vailler pour moi, à différentes
fortes d'ouvrages de corderie,
chacun selon son habileté & son
pouvoir, avec promesse de ne
les pas faire attendre; & d'être
exact à les bien payer de leur
travail, à mesure qu'ils m'ap-
porteroient de leurs ouvrages.
Le jour d'après j'achevai d'en-
gager de même les autres Cor-
diers de ce rang à travailler pour
moi, & depuis ce tems-là, tout
ce qu'il y en a dans Bagdad:
continuent ce travail, très-con-
tens

tens de mon exactitude à leur tenir la parole que je leur ai donnée.

Comme ce grand nombre d'ouyriers devoient produire des ouvrages à proportion : je louai des magasins en differens endroits ; & dans chacun, j'établis un Commis, tant pour les recevoir, que pour la vente en gros & en détail. Et bien-tôt par cette œconomie je me fis un gain & un revenu considerable.

Ensuite, pour réunir en un seul endroit tant de magasins dispersez, j'achetai une grande maison : qui occupoit un grand terrain, mais qui tomboit en ruine. Je la fis mettre à bas, & à la place, je fis bâtir celle que Vôte Majesté vit hier. Mais quelque apparence qu'elle ait, elle n'est composée que de magasins, qui me sont nécessaires, & de logemens, qu'autant que j'en
j'en

j'en ai besoin pour moi & pour ma famille.

Il y avoit déjà quelque tems que j'avois abandonné mon ancienne & petite maison, pour venir m'établir dans cette nouvelle, quand Saadi & Saad, qui n'avoient plus pensé à moi jusqu'alors, s'en souvinrent. Ils convinrent d'un jour de promenade; & en passant par la rue où ils m'avoient vû, ils furent dans un grand étonnement de ne m'y pas voir occupé à mon petit train de corderie, comme ils m'y avoient vû. Ils demandèrent ce que j'étois devenu, si j'étois mort ou vivant. Leur étonnement augmenta, quand ils eurent appris que celui qu'ils demandoient étoit devenu un gros Marchand, & qu'on ne l'appelloit plus simplement Hassan, mais Cogia Hassan Alhabbal, c'est-à-dire, le Marchand Hassan le Cordier: & qu'il s'é-

roit

toit fait bâtir dans une rue qu'on leur nomma, une maison qui avoit l'apparence d'un Palais.

Les deux amis vinrent me chercher dans cette rue, & dans le chemin comme Saad ne pouvoit s'imaginer que le morceau de plomb que Saad m'avoit donné, fut la cause d'une si haute fortune: j'ai une joie parfaite, dit-il à Saad, d'avoir fait la fortune de Hassan Alhabbal. Mais je ne puis approuver qu'il m'ait fait deux mensonges, pour me tirer quatre cent pieces d'or, au lieu de deux cent. Car d'attribuer sa fortune au morceau de plomb que vous lui donnâtes, c'est ce que je ne puis, & personne non plus que moi ne l'y attribueroit.

C'est votre pensée, reprit Saad, mais ce n'est pas la mienne, & je ne vois pas pourquoi vous voulez faire à Cogia Hassan l'injustice de le prendre pour un
men-

menteur. Vous me permettrez de croire qu'il nous a dit la vérité, qu'il n'a pensé à rien moins qu'à nous la déguiser : & que c'est le morceau de plomb que je lui donnai, qui est la cause unique de son bonheur. C'est de quoi Cogia Hassan va bientôt nous éclaircir vous & moi.

Ces deux amis arriverent dans la rue où est ma maison, en tenant de semblables discours. Ils demanderent où elle étoit, on la leur montra, & à en considérer la façade, ils eurent de la peine à croire que ce fût elle. Ils frapperent à la porte, & mon portier ouvrit.

Saadi qui craignoit de commettre une incivilité, s'il prenoit la maison de quelque Seigneur de marque pour celle qu'il cherchoit, dit au portier : on nous a enseigné cette maison, pour celle de Cogia Hassan Alhabbal : dites-nous si nous ne
nous

nous trompons pas? Non Seigneur, vous ne vous trompez pas, répondit le portier, en ouvrant la porte plus grande; c'est elle même, entrez, il est dans la sale, & vous trouverez parmi ses esclaves quelqu'un qui vous annoncera.

Les deux amis me furent annoncés, & je les reconnus dès que je les vis paroître. Je me levai de ma place; je courus à eux, & voulus leur prendre le bord de la robe, pour la baiser, ils m'en empêchèrent, & il fallut que je souffrisse malgré moi, qu'ils m'embrassassent. Je les invitai à monter sur un grand Sofa, en leur en montrant un plus petit à quatre personnes, qui avançoit sur mon jardin. Je les priai de prendre place, & ils vouloient que je me misse à la place d'honneur. Seigneurs, leur dis-je; je n'ai pas oublié que je suis le pauvre Hassan Alhabbal:
&

44 *Les Mille & une Nuit.*

& quand je serois tout autre que je ne suis, & que je ne vous aurois pas les obligations que je vous ai, je sçai ce qui vous est dû. Je vous supplie de ne me pas couvrir plus long-tems de confusion. Ils prièrent la place qui leur étoit dûë, & je pris la mienne vis-à-vis d'eux. •

Alors Saadi en prenant la parole & en me l'adressant : Cogia Hassan, dit-il, je ne puis exprimer combien j'ay de joie de vous voir à peu-près dans l'état que je souhaitois, quand je vous fis present, sans vous en faire un reproche, des deux cent pieces d'or, tant la premiere que la seconde fois; & je suis persuadé que les quatre cent pieces ont fait en vous le changement merveilleux de vôtre fortune, que je vois avec plaisir. Une seule chose me fait de la peine, qui est que je ne comprends pas qu'elle raison vous pouvez avoir eu
de

de me déguiser la vérité deux fois, en alleguant des pertes arrivées par des contre tems, qui m'ont paru, & qui me paroissent encore incroyable. Ne serois ce pas que quand nous vous vîmes la dernière fois, vous aviez encore si peu avancé vos petites affaires, tant avec les deux cent premières, qu'avec les deux cent dernières pieces d'or, que vous eutes honte d'en faire un aveu. Je veux le croire ainsi par avance, & je m'attens que vous allez me confirmer dans mon opinion.

Saad entendit ce discours de Saadi, avec grande impatience, pour ne pas dire indignation, & il le témoigna les yeux baissés, en branlant la tête. Il le laissa parler néanmoins jusqu'à la fin, sans ouvrir la bouche. Quand il eut achevé: Saadi, reprit-il, pardonnez, si avant que Cogia Hassan vous reponde, je le prévins,

46 *Les Mille & une Nuit*,
viens, pour vous dire que j'admire votre prévention contre la sincérité, & que vous persistiez à ne vouloir pas ajouter foi aux assurances qu'il vous en a donné ci-devant. Je vous ai déjà dit, & je vous le repete, que je l'ai cru d'abord, sur le simple recit des deux accidens qui lui sont arrivez : & quoique vous en puissiez dire, je suis persuadé qu'ils sont veritables. Mais laissons-le parler, nous allons être éclaircis par lui-même, qui de nous deux lui rend justice.

Après le discours de ces deux amis, je pris la parole, & en la leur adressant également, Seigneurs, leur dis-je, je me condamnerois à un silence perpétuel, sur l'éclaircissement que vous me demandez, si je n'étois certain que la dispute que vous avez à mon occasion, n'est pas capable de rompre le nœud d'amitié qui unit vos cœurs. Je vais donc

donc m'expliquer, puisque vous l'exigez de moi. Mais auparavant, je vous proteste que c'est avec la même sincérité que je vous ai exposé ci-devant ce qui m'étoit arrivé. Alors je leur racontai la chose de point en point, comme Votre Majesté l'a entendu, sans oublier la moindre circonstance.

Mes protestations ne firent pas d'impression sur l'esprit de Saadi, pour le guerir de sa prévention. Quand j'eus cessé de parler: Cogia Hassan, reprit-il, l'aventure du poisson & du diamant trouvé dans son ventre à point nommé, me paroît aussi peu croyable, que l'enlèvement de votre turban par un Milan, & que le vase de son échange pour de la terre à décaffer. Quoiqu'il en puisse être, je n'en suis pas moins convaincu que vous n'êtes plus pauvre, mais riche, comme mon intention étoit

48 *Les Mille & une Nuit*,
étoit que vous le devinssiez par
mon moyen, & je m'en réjouis
tres-sincèrement.

Comme il étoit tard, ils se
leverent pour prendre congé,
& Saad en même-tems que lui.
Je me levai de même, & en les
arrêtans: Seigneurs, leurs dis-je,
trouvez bon que je vous deman-
de une grace, & que je vous sup-
plie de ne me la pas refuser. C'est
de souffrir que j'aye l'honneur
de vous donner un souper fru-
gal; & ensuite à chacun un lit,
pour vous mener demain par
eau à une petite maison de cam-
pagne que j'ay achetée, pour y
aller prendre l'air de tems en
tems, d'où je vous ramènerai par
terre le même jour, chacun sur
un cheval de mon écurie.

Si Saad n'a pas d'affaire qui
l'appelle ailleurs, dit Saadi, j'y
consens de bon cœur. Je n'en
ai point repris Saad; dès qu'il
s'agit de jouir de vôtre compa-
gnie.

gnie. Il faut donc, continua-t-il, envoyer chez-vous & chez-moi, avertir qu'on ne nous attende pas. Je leurs fis venir un esclave, & pendant qu'ils le chargerent de cette commission, je pris le tems de donner ordre pour le souper.

En attendant l'heure du souper, je fis voir ma maison & tout ce qui la compose, à mes bienfaiteurs, qui la trouverent bien entenduë, par rapport à mon état. Je les appelle mes bienfaiteurs l'un & l'autre, sans distinction, parce que sans Saadi, Saad ne m'eut pas donné le morceau de plomb, & que sans Saad, Saadi ne se fût pas adressé à moi pour me donner les quatre cent pieces d'or, à quoi je rapporte le source de mon bonheur. Je les ramenai dans la salle, où ils me firent plusieurs questions sur le détail de mon negoce: & je leurs repondis de

maniere qu'ils parurent content de ma conduite

On vint enfin m'avertir que le soupé étoit servi. Comme la table étoit mise dans une autre sale, je les y fis passer. Ils se recrierent sur l'illumination dont elle étoit éclairée, sur la propriété du lieu, sur le buffet, & sur les mets qu'ils trouverent à leur gout. Je les regalai aussi d'un concert de voix & d'instrumens pendant le repas; & quand on eut desservi, d'une troupe de danseurs & danseuses, & d'autres divertissement: en tâchant de leur faire connoître, autant qu'il m'étoit possible, combien j'étois pénétre de reconnoissance à leur égard.

Le lendemain comme j'avois fait convenir Saadi & Saad de partir de grand matin, afin de jouir de la fraîcheur, nous nous rendîmes sur le bord de la riviere, avant que le Soleil fût levé.

Nous

Nous nous embarquâmes sur un bateau tres-propre, & garni de tapis qu'on nous tenoit prêt, & à la faveur des six bons rameurs & du courant de l'eau, environ en une heure & demie de navigation, nous abordâmes à ma maison de campagne.

En mettant pied à terre, les deux amis s'arrêtèrent moins pour en considerer la beauté par le dehors, que pour en admirer la situation avantageuse par les belles vûes, ni trop bornées, ni trop étendues, qui la rendoient agreable de tous les côtez. Je les menai dans tous les apartemens, je leur en fis remarquer les accompagnemens, les dépendances, & les commoditez, qui la leur fit trouver toute riante & tres-charmante.

Nous entrâmes ensuite dans le jardin, où ce qui leur plût davantage, fut une forêt d'orangers & de citronniers de tou-

52 *Les Mille & une Nuit*,
te forte d'especes, chargez de
fruits & de fleurs, dont l'air étoit
embaumé, plantez par allées à
distance égale, & arrosez par
une rigole perpetuelle, d'arbre
en arbre, d'une eau vive dé-
tournée de la riviere. L'ombra-
ge, la fraîcheur dans la plus
grande ardeur du Soleil, le doux
murmure de l'eau, le ramage
harmonieux d'une infinité d'oi-
seaux, & plusieurs autres agré-
mens les frapperent de maniere
qu'ils s'arrétoient presque à cha-
que pas, tantôt pour me témoi-
gner l'obligation qu'ils m'a-
voient de les avoir amenez dans
un lieu si délicieux ; tantôt pour
me feliciter de l'acquisition que
j'avois faite, & pour me faire
d'autres complimens obligeans.

Je les menai jusqu'au bout de
cette Forêt qui est fort longue
& fort large, où je leur fis re-
marquer un bois de grands ar-
bres, qui termine mon jardin.

Je

Je les menai jusqu'à un cabinet ouvert de tous les côtez; mais ombragé par un bouquet de palmiers, qui n'empêchoient pas qu'on n'y eût la vûë libre, & je les invitai d'y entrer & de s'y reposer sur un sofa garni de tapis & de coussins.

Deux de mes fils que nous avions trouvé dans la maison, & que j'y avois envoyé depuis quelque tems avec leur Precepteur, pour y prendre l'air, nous avoient quitté pour entrer dans le bois; & comme ils cherchoient des nids d'oiseaux, ils en apperçurent un entre les branches d'un grand arbre. Ils tanterent d'abord d'y monter; mais comme ils n'avoient ni la force ni l'adresse pour l'entreprendre, ils le montrèrent à un esclave que je leur avois donné, qui ne les abandonnoit pas, & ils lui dirent de leur dénicher les oiseaux.

L'Esclave monta sur l'arbre, & quand il fut arrivé jusqu'au nid, il fut fort étonné de voir qu'il étoit pratiqué dans un turban. Il enleva le nid tel qu'il étoit, descend de l'arbre & fait remarquer le turban à mes enfans; mais comme il ne douta pas que ce ne fût une chose que je serois bien aise de voir, ils le leur témoignèrent, & il le donna à l'aîné, pour me l'apporter.

Je les vis venir de loin avec la joie ordinaire aux enfans qui ont trouvé un nid, & en me le présentant; mon père me dit l'aîné, voyez-vous ce nid dans un turban.

Saadi & Saad ne furent pas moins surpris que moi de la nouveauté; mais je le fus bien plus qu'eux, en reconnoissant que le turban étoit celui que le Milan m'avoit enlevé. Dans mon étonnement après l'avoir bien examiné & tourné de tous
les

les côtes, je demandai aux deux amis : Seigneur, avez-vous la mémoire assez bonne, pour vous souvenir que c'est là le turban que je portois le jour que vous me fîtes l'honneur de m'aborder la première fois.

Je ne pense pas, répondit Saad, que Saadi y ait fait attention non plus que moi; mais ni lui ni moi, nous ne pouvons en douter, si les cent quatre-vingt dix pièces d'or s'y trouvent.

Seigneur, repris-je, ne doutez pas que ce ne soit le même turban : outre que je le reconnois la pesanteur que ce n'en est pas fort bien, je m'apperçois aussi à un autre, & vous vous en apercevrez vous-même, si vous prenez la peine de le manier. Je le lui présenta après en avoir ôté les oiseaux, que je donnai à mes enfans; il le prit entre ses mains, & le présenta à Saadi, pour juger du poids qu'il pourroit avoir.

Je veux croire que c'est votre turban, me dit Saadi, j'en serai néanmoins mieux convaincu, quand je verrai les quatre-vingt dix pieces d'or en espee.

Au moins, Seigneur, ajoutai-je, quand j'eus repris le turban, observez-bien je vous en supplie, avant que j'y touche, que ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il s'est trouvé sur l'arbre; & que l'état où vous le voyez, & le nid qui y est si proprement accommodé, sans que main d'homme y ait touché, sont des marques certaines qu'il s'y trouvoit depuis le jour que le Milan me l'a emporté, & qu'il l'a laissé tomber ou posé sur cet arbre, dont les branches ont empêché qu'il ne soit tombé jusqu'à terre. Et ne trouvez pas mauvais que je vous fasse faire cette remarque: j'ay un trop grand interêt de vous ôter tout soupçon de fraude de ma part.

Saad

Saad m'leconda dans mon dessein : Saadi, reprit-il, cela vous regarde, & non pas moi, qui suis bien persuadé que Cogia Hassan ne nous en impote pas.

Pendant que Saad parloit, j'ôtai la toile qui environnoit en plusieurs tours le bonnet qui faisoit partie du turban, & j'en tirai la bourse que Saadi reconnut pour la même qu'il m'avoit donnée. Je la vuidai sur le tapis devant eux, & je leur dis : Seigneurs, voilà les pieces d'or, comptez les vous-mêmes, & voyez si le compte n'y est pas. Saadi les arrangea par dizaines, jusqu'au nombre de cent quatre-vingt-dix : & alors Saadi, qui ne pouvoit nier une verité si manifeste, prit la parole, & en me l'adressant : Cogia Hassan, dit-il, je conviens que ces cent quatre-vingt dix pieces d'or, n'ont pû servir à vous enricher.

Mais les quatre-vingt dix autres que vous avez cachés dans un vase de son comme vous voulez me le faire accroire, ont pû y contribuer.

Seigneur, repris-je, je vous ai dit la verité aussi-bien à l'égard de cette dernière somme, qu'à l'égard de la première. Vous ne voudriez pas que je me retractasse pour vous dire un mensonge.

Cogia Hassan, me dit Saad, laissez Saadi dans son opinion: je consens de bon coeur qu'il croye que vous lui êtes redevable de la moitié de votre bonne fortune, par le moyen de la dernière somme; pourvû qu'il tombe d'accord que j'y ai contribué de l'autre moitié, par le moyen du morceau de plomb que je vous ai donné, & qu'il ne revoke pas en doute le précieux diamant trouvé dans le ventre du poisson.

Saad,

Saad , reprit Saadi , je veux ce que vous voulez , pourvu que vous me laissiez la liberté de croire qu'on n'amasse de l'argent qu'avec de l'argent.

Quoi , repartit Saadi , si le hazard vouloit que je trouvasse un diamant de cinquante mille piécets d'or , & qu'on m'en donnât la somme , aurois-je acquis cette somme avec de l'argent.

La contestation en demeura là , nous nous levâmes , & en rentrant dans la maison , comme le dîné étoit servi , nous nous mîmes à table. Après le dîné , je laissai à mes hôtes la liberté de passer la grande chaleur du jour à se tranquiliser , pendant que j'allai donner mes ordres à mon Concierge & à mon Jardinier. Je les réjoignis , & nous nous entretenmes de choses indifférentes , jusqu'à ce que la plus grande chaleur fut passée , que nous retournâmes

au jardin, où nous restâmes à la fraîcheur presque jusqu'au coucher du Soleil. Alors les deux amis & moi nous montâmes à cheval, & suivis d'un esclave, nous arrivâmes à Bagdad, environ à deux heures de nuit, avec un beau clair de Lune.

Je ne sçai par quelle negligence de mes gens il étoit arrivé qu'il manquoit d'orge chez-moi pour les chevaux. Les magasins étoient fermez, & ils étoient trop éloigné pour en aller faire provision si tard.

En cherchant dans le voisinage, un de mes Esclavez trouva un vase de son dans une boutique: il acheta le son & l'apporta avec le vase, à la charge de rapporter & de rendre le vase le lendemain. L'Esclave vuida le son dans l'auge, & l'étendant afin que les chevaux en eussent chacun leur part, il sentit sous sa main un linge lié qui étoit pesant:

pefant : Il m'apporte le linge fans y toucher & dans l'état qu'il l'avoit trouvé, & il me le presenta, en me difant que c'étoit peut-être le linge dont il m'avoit entendu parler fouvent, en racontant mon histoire à mes amis.

Plein de joie, je dis, à mes bienfaiteurs; Seigneurs, Dieu ne veut pas que vous vous fepariez d'avec moi, que vous ne foyez plainement convaincus de la verité, dont je n'ai cessé de vous affurer. Voici, continuai-je, en m'adreffant à Saadi, les autres cent quatre-vingt dix pieces d'or que j'ai reçûes de vôtre main : je le connois au linge que vous voyez, je déliai le linge, & je comptai la somme devant eux. Je me fis aussi apporter le vase, je le reconnus, & je l'envoyai à ma femme pour lui demander si elle le connoissoit, avec ordre de ne lui rien dire de

ce qu'il venoit d'arriver. Elle se
connut d'abord, & elle m'en-
voya dire que c'étoit le même
vase qu'elle avoit échangé plein
de son, pour de la terre à dé-
crasser.

Saadi se rendit de bonne foi,
& revenu de son incredulité, il
dit à Saad : je vous cede, & je
reconnois avec vous que l'argent
n'est pas toujours un moyen sûr
pour en amasser d'autre & deve-
nir riche.

Quand Saadi eut achevé : Sei-
gneur, lui dis-je, je n'oserois
vous proposer de reprendre les
trois cent quatre-vingt pieces
qu'il a plû à Dieu de faire re-
paroître aujourd'hui, pour vous
détromper de l'opinion de ma
mauvaise foi. Je suis persuadé
que vous ne m'en avez pas fait
present dans l'intention que je
vous les rendisse. De mon côté,
je ne prétens pas d'en profiter,
aussi content que je le suis de ce
qu'il.

qu'il m'a envoyé d'ailleurs. Mais j'espère que vous approuverez que je les distribuë demain aux pauvres, afin que Dieu nous en donne la récompense à vous & à moi.

Les deux amis couchèrent encore chez moi cette nuit là, & le lendemain après m'avoir embrassé, ils retournèrent chacun chez soi, très-contens de la réception que je leur avois faite, & d'avoir connu que je n'abusois pas du bonheur dont je leur étois redevable après Dieu. Je n'ai pas manqué d'aller les remercier chez-eux, chacun en particulier. Et depuis ce tems-là, je tiens à grand honneur la permission qu'ils m'ont donnée de cultiver leur amitié, & de continuer de les avoir.

Le Calife Haroun Alraschid donnoit à Cogia Hassan une attention si grande, qu'il ne s'aperçût de la fin de son Histoire, que par son silence. Il lui dit :

Co-

Cogia Hassan, il y avoit long-tems que je n'avois rien enterdu qui m'ait fait un aussi grand plaisir, que les voies toutes merveilleuses par lesquelles il a plû à Dieu de te rendre heureux dans ce monde. C'est à toi de continuer à lui rendre graces, par le bon usage que tu fais de ses bienfaits. Je suis bien aise que tu sçaches que le diamant qui a fait ta fortune, est dans mon tresor: & de mon côté je suis ravi d'apprendre par quel moyen il y est entré. Mais parce qu'il se peut faire qu'il reste encore quelque doute dans l'esprit de Saadi, sur la singularité de ce diamant, que je regarde comme la chose la plus précieuse & la plus digne d'être admirée de tout ce que je possède. Je veux que tu l'amenes avec Saad, afin que le Garde de mon tresor le lui montre: & pour peu qu'il soit encore incredule, qu'il re-
con-

connoisse que l'argent n'est pas toujours un moyen certain à un pauvre homme, pour acquérir de grandes richesses en peu de tems, & sans beaucoup de peine. Je veux aussi que tu racontes ton Histoire au Garde de mon tresor, afin qu'il la fasse mettre par écrit, & qu'elle y soit conservé avec le diamant.

En achevant ces paroles, comme le Calife eut témoigné par une inclination de tête à Cogiaz Hassan, à Sidi Nouman, & à Baba Abdallah, qu'il étoit content d'eux : ils prirent congé en se prosternant devant son trône après quoi ils se retirerent.

La Sultane Scheherazade voulut commencer un autre Conte, mais le Sultan des Indes qui s'apperçut que l'aurore commençoit à paroître, remit à lui donner audience le jour suivant.

HISTOIRE

*D'Ali Baba, & de quarante voleurs
exterminés par une Esclave.*

LA Sultane Scheherazade
Éveillée par la vigilance de
Dinarzade sa sœur, raconta au
Sultan des Indes son époux,
l'Histoire à laquelle il s'atten-
doit.

Puissant Sultan, dit-elle, dans
une ville de Perse, aux confins
des États de Votre Majesté, il
y avoit deux freres, dont l'un se
nommoit Cassim, & l'autre Ali
Baba. Comme leur pere ne leur
avoit laissé que peu de biens, &
qu'il les avoient partagé égale-
ment, il semble que leur fortune
devoit être égale: le hazard
néanmoins en disposa autre-
ment.

Cassim épousa une femme,
qui peu de tems après leur ma-
riage,

riage, devint heritiere d'une boutique bien garnie, d'un magazin rempli de bonnes marchandises, & de biens en fond de terre, qui le mirent tout à coup à son aise, & le rendirent un des Marchands les plus riches de la Ville.

Ali Baba au contraire, qui avoit épousé une femme aussi pauvre que lui, étoit logé fort pauvrement, & il n'avoit autre industrie pour gagner sa vie, & de quoi s'entretenir lui & ses enfans, que d'aller couper du bois dans une Forêt voisine & de venir le vendre à la Ville, chargé sur trois ânes, qui faisoient toute sa possession.

Ali Baba étoit un jour dans la Forêt, & il achevoit d'avoir coupé à peu-près assez de bois pour faire la charge de ses ânes. lorsqu'il apperçut une grosse poussiere qui s'élevoit en l'air, & qui avançoit droit du côté
où

où il étoit. Il regarde attentivement, & il distingue une troupe nombreuse de gens à cheval, qui venoient d'un bon train.

Quoiqu'on ne parlât pas de voleurs dans le país, Ali Baba néanmoins eut la pensée que ces cavaliers pouvoient en être, fans confiderer ce que deviendroient ses ânes, il songea à sauver sa personne. Il monta sur un gros arbre, dont les branches à peu de hauteur se separoient en rond, si près les unes des autres, qu'elles n'étoient separées que par un tres-petit espace. Il se posta au milieu avec d'autant plus d'assurance, qu'il pouvoit voir sans être vû. Et l'arbre s'élevoit au pied d'un rocher, isolé de tous les côtez, beaucoup plus haut que l'arbre, & escarpé de maniere qu'on ne pouvoit monter au haut par aucun endroit.

Les Cavaliers, grands, puissans,

sans, tous bien montez & bien armez, arriverent près du rocher, où ils mirent pied à terre; & Ali Baba qui en compta quarante, à leur mine & à leur équipement, ne douta pas qu'ils ne fussent des voleurs. Il ne se trompoit pas, en effet c'étoient des voleurs, qui sans faire aucun tort aux environs, alloient exercer leurs brigandages bien-loin, & avoient là leur rendez-vous, & ce qu'il les vit faire, le confirma dans cette opinion.

Chaque Cavalier debrida son cheval, l'attacha, lui passa au cou un sac plein d'orge, qu'il avoit apporté sur la croupe, & se chargerent chacun de leur valise; & la plûpart des valises parurent si pesantes à Ali Baba, qu'il jugea qu'elles étoient pleines d'or & d'argent monnoyé.

Le plus apparent chargé de sa valise comme les autres, qu'Ali Baba prit pour le Capitaine des

70. *Les Mille & une Nuit*,
voleurs, s'approcha du rocher
fort près du gros arbre où il s'é-
toit réfugié; & après qu'il se fut
fait chemin au travers de quel-
ques arbrisseaux, il prononça
ces paroles si distinctement :
Sesame ouvre-toi, qu'Ali Baba les
entendit. Dès que le Capitaine
des voleurs les eut prononcées,
une porte s'ouvrit, & après qu'il
eut fait passer tous ses gens de-
vant lui & qu'ils furent tous en-
trez, il entra aussi. & la porte
se ferma.

Les voleurs demeurèrent
long tems dans le rocher, & Ali
Baba qui craignoit que quelqu'un
d'eux, ou que tous ensemble ne
fortissent, s'il quittoit son poste
pour se sauver, fut contraint de
rester sur l'arbre, & d'attendre
avec patience. Il fut tenté néan-
moins de descendre pour se sai-
sir de deux chevaux, en monter
un & mener l'autre par la bride
& de gagner la ville en chassant
les

ses trois ânes devant lui ; mais l'incertitude de l'événement, fit qu'il prit le parti le plus sûr.

La porte se rouvrit enfin, les quarante voleurs sortirent, & au lieu que le Capitaine étoit entré le dernier, il sortoit le premier, & après les avoir vûs défiler devant lui. Ali Baba entendit qu'il fit refermer la porte, en prononçant ces paroles : *Sesame referme-toi.* Chacun retourna à son cheval, le rebri-da, ratacha sa valise, & remonta dessus. Quand ce Capitaine enfin vit qu'ils étoient tous prêts à partir, il se mit à la tête, & il reprit avec eux le chemin par où ils étoient venus.

Ali Baba ne descendit pas de l'arbre d'abord : il dit en lui-même, ils peuvent avoir oublié quelque chose, à les obliger de revenir, & je me trouverois attrapé si cela arrivoit. Il les conduisit de l'œil jusqu'à ce qu'il les

cut

eut perdu de vûë, & il ne descendit que long-tems après pour plus grande sûreté. Comme il avoit retenu les paroles, par lesquelles le Capitaine des voleurs avoit fait ouvrir & refermer la porte; il eut la curiosité d'éprouver si en les prononçant elles feroient le même effet. Il passa au travers des arbrisseaux, & il apperçût la porte qu'ils cachotent. Il se presenta devant, & il dit : *Sesame ouvre-toi*, & dans l'instant, la porte s'ouvrit toute grande.

Ali Baba s'étoit attendu de voir un lieu de tenebres & d'obscurité; mais il fut surpris d'en voir un bien éclairé, vaste & spacieux, creusé en voute fort élevée à main d'hommes, qui recevoit la lumiere du haut du rocher, par une ouverture pratiquée de même. Il vit de grandes provisions de bouche, des balots de riches marchandises en

en pile, des étoffes de soie & de brocard, de tapis de grand prix, & sur tout de l'or & de l'argent monnoyé par tas & dans des sacs où grandes bourses de cuir, les une sur les autres. Et à voir toutes ces choses, il lui parut qu'il y avoit non pas de longues années, mais des siècles, que cette grotte servoit de retraite à des voleurs, qui avoient succédé les uns aux autres.

Ali Baba ne balança pas sur le parti qu'il devoit prendre: il entra dans la grotte, & dès qu'il y fut entré, la porte se ferma; mais cela ne l'inquiéta pas, il sçavoit le secret de la faire ouvrir. Il ne s'attacha pas à l'argent; mais à l'or monnoyé, & particulièrement à celui qui étoit dans des sacs. Il en enleva à plusieurs fois autant qu'il pouvoit en porter, & qu'ils purent suffir pour faire la charge de ses trois ânes. Il rassembla ses ânes

74 *Les Mille & une Nuit.*

qui étoient di perlez, & quand il les eut fait approcher du rocher, il les chargea des sacs, & pour les cacher, il accommoda du bois par dessus, de maniere qu'on ne pouvoit les appercevoir. Quand il eut achevé, il se presenta devant la porte, & il n'eut pas prononcé ces paroles: *Sesame referme toi*, qu'elle se ferma. Car elle s'étoit fermée d'elle-même chaque fois qu'il y étoit entré, & demeurée ouverte chaque fois qu'il en étoit sorti.

Cela fait, Ali Baba reprit le chemin de la ville, & arrivant chez lui, il fit entrer ses ânes dans une petite cour, & referma la porte avec grand soin. Il mit bas le peu de bois qui couvroit les sacs, & il porta les sacs dans sa maison, qu'il posa & arrangea devant sa femme, qui étoit assise sur un sofa.

Sa femme mania les sacs, & comme elle se fût apperçue qu'ils étoient

étoient pleins d'argent , elle soupçonna son mari de les avoir volé : de sorte que quand il eut achevé de les apporter tous , elle ne put s'empêcher de lui dire : Ali Baba , seriez vous assez malheureux pour Ali Baba l'interrompit : paix ma femme , dit-il , ne vous alarmez pas , je ne suis pas voleur , à moins que ce ne soit l'être , que de prendre sur les voleurs. Vous cesserez d'avoir cette mauvaise opinion de moi , quand je vous aurai raconté ma bonne fortune. Il vida les sacs , qui firent un gros tas d'or , dont la femme fut éblouie , & quand il eut fait , il lui fit le recit de son aventure , depuis le commencement jusqu'à la fin , & en achevant il lui recommanda sur toute chose de garder le secret.

La femme revenue & guerrie de son épouvante , se rejoüit

avec son mari du bonheur qui leur étoit arrivé; & elle voulut compter piece par piece tout l'or qui étoit devant elle. Ma femme, lui dit Ali Baba, vous n'êtes pas sage, que prétendez-vous faire? quand auriez-vous achevé de compter. Je vai creuser une fosse & l'enfouir dedans, nous n'avons pas de tems à perdre. Il est bon, reprit la femme, que nous scachions au moins à peu-près la quantité qu'il y en a. Je vai chercher une petite mesure dans le voisinage, & je le mesurerai pendant que vous creuserez la fosse. Ma femme, repartit Ali Baba, ce que vous voulez faire n'est bon à rien: vous vous en abstiendriez si vous vouliez me croire. Faites néanmoins ce qu'il vous plaira; mais souvenez vous de garder le secret.

Pour se satisfaire, la femme d'Ali Baba sort, & elle va chez Cassim son beau-frere, qui ne
de-

demeuroit pas loin. Cassim n'étoit pas chez lui , & à son défaut , elle s'adresse à sa femme, qu'elle prie de lui prêter une mesure pour quelques momens. La belle-sœur lui demande si elle la vouloit grande ou petite : & la femme d'Ali Baba lui en demanda une petite. Tres-volontiers , dit la belle-sœur ; attendez un moment , je vai vous l'apporter.

La belle-sœur va chercher la mesure , elle la trouve ; mais comme elle connoissoit la pauvreté d'Ali Baba , curieuse de sçavoir quelle sorte de grain sa femme vouloit mesurer , elle s'avisa d'appliquer adroitement du suif au-dessous de la mesure , & elle y en appliqua. Elle revint , & en la présentant à la femme d'Ali Baba , elle s'excusa de l'avoir fait attendre , sur ce qu'elle avoit eu de la peine à la trouver.

La femme d'Ali Baba revint chez-elle : elle pose la mesure sur le tas d'or , l'emplit , & la vuide un peu plus loin sur le sofa , jusqu'à ce qu'elle eut achevé , & elle fut contente du bon nombre de mesures qu'elle en trouva , dont elle fit part à son mari , qui venoit d'achever de creuser la fosse.

Pendant qu'Ali Baba enfoüit l'or , sa femme pour marquer son exactitude & sa diligence à sa belle sœur , lui rapporte la mesure ; mais sans prendre garde qu'une piece d'or s'étoit attachée au dessous. Belle-sœur , dit-elle , en la rendant , vous voyez que je n'ai pas gardé long-tems vôtre mesure , je vous en suis bien obligée , je vous la rends.

La femme d'Ali Baba n'eût pas tourné le dos , que la femme de Cassim regarda la mesure par le dessous ; & elle fut dans un étonnement inexprimable ,
d'y

d'y voir une pièce d'or attachée. L'envie s'empara de son cœur dans le moment. Quoi ! dit elle, Ali Baba a de l'or par mesure ? & où le misérable a-t-il pris cet or ? Cassim son mari n'étoit pas à la maison, comme nous l'avons dit : il étoit à sa boutique, d'où il ne devoit revenir que le soir. Tout le tems qu'il se fit attendre, fut un siècle pour elle, dans la grande impatience où elle étoit, de lui apprendre une nouvelle, dont il ne devoit pas être moins surpris qu'elle.

A l'arrivée de Cassim chez lui : Cassim, lui dit sa femme, vous croyez être riche, vous vous trompez ; Ali Baba l'est infiniment plus que vous. Il ne compte pas son or comme vous, il le mesure. Cassim demanda l'explication de cette énigme, & elle lui en donna l'éclaircissement, en lui apprenant de

quelle adresse elle s'étoit servie pour faire cette decouverte , & elle lui montra la piece de monnoye qu'elle avoit trouvée attachée au-dessous de la mesure : piece si ancienne , que le nom du Prince qui y étoit marqué , lui étoit inconnu.

Loin d'être sensible au bonheur qui pouvoit être arrivé à son frere , pour se tirer de la misere : Cassim en conçut une jalousie mortelle. Il en passa presque la nuit sans dormir. Le lendemain il alla chez lui , que le Soleil n'étoit pas levé. Il ne le traita pas de frere , il avoit oublié ce nom , depuis qu'il avoit épousé la riche veuve. Ali Baba dit-il en l'abordant , vous êtes bien reservé dans vos affaires : vous faites le pauvre , le miserable , le gueux , & vous mesurez l'or.

Mon frere , reprit Ali Baba ; je ne sçai de quoi vous voulez
me

me parler, expliquez-vous. Ne faites pas l'ignorant, repartit Cassim; & en lui montrant la piece d'or que sa femme lui avoit mis entre les mains: combien avez-vous de pieces, ajouta-t-il, semblables à celles ci, que ma femme a trouvée attachée au-dessous de la mesure, que la vôtre vint lui emprunter hier?

A ce discours, Ali Baba connut que Cassim, & la femme de Cassim, (par un entêtement de sa propre femme,) sçavoient déjà, ce qu'il avoit un si grand intérêt de tenir caché. Mais la faute étoit faite, elle ne pouvoit se reparer, sans donner à son frere la moindre marque d'étonnement ni de chagrin: il lui avoua la chose, & il lui raconta par quel hazard il avoit découvert la retraite des voleurs, & en quel endroit: & il lui offrit s'il vouloit garder le secret, de lui faire part du tresor.

Je le pretens bien ainsi, reprit Cassim d'un air fier; mais ajouta-t-il, je veux sçavoir aussi où est précisément ce trésor, les enseignes, les marques, & comment je pourrois y entrer moi-même, s'il m'en prenoit envie: autrement, je vais vous dénoncer à la justice. Si vous le refusez, non seulement vous n'aurez plus rien à en esperer, vous perdrez même ce que vous avez enlevé, au lieu que j'en aurai ma part pour vous avoir dénoncé.

Ali Baba, plutôt par son bon naturel, qu'intimidé par les menaces insolentes d'un frere barbare, l'instruisit pleinement de ce qu'il souhaitoit, & même des paroles dont il falloit qu'il se servit, tant pour entrer dans la grotte, que pour en sortir.

Cassim n'en demanda pas davantage à Ali Baba: il le quita, resolu de le prevenir, & plein d'es-

d'esperance, de s'emparer du tresor lui seul; il part le lendemain de grand matin avant la pointe du jour, avec dix mulets chargez de grands coffres, qu'il se proposa de remplir, en se reservant d'en mener un plus grand nombre dans un second voyage, à proportion des charges qu'il trouveroit dans la grotte. Il prend le chemin que Ali Baba lui avoit enseigné; il arrive près du rocher, & il reconnoit les enseignes, & l'arbre sur lequel Ali Baba s'étoit caché. Il cherche la porte, il la trouve, & pour la faire ouvrir, & il prononca les paroles: *Sesame ouvre-toi.* La porte s'ouvre, il entre, & aussi tôt elle se referme. En examinant la grotte, il est dans une grande admiration de voir beaucoup plus de richesses qu'il ne l'avoit compris par le recit d'Ali Baba: & son admiration augmenta à mesure qu'il exami-

na chaque chose en particulier. Avare & amateur des richesses, comme il l'étoit, il eut passé la journée à se repaître les yeux de la vuë de tant d'or, s'il n'eut songé qu'il étoit venu pour l'enlever & pour en charger ses dix mulets : il en prend un nombre de sacs, autant qu'il en peut porter ; & en venant à la porte pour la faire ouvrir, l'esprit rempli de toute autre idée que de ce qui lui importoit davantage. Il se trouve qu'il oublie le mot nécessaire ; & au lieu de *Sesame*, il dit, *orge ouvre-toi* : & il est bien étonné de voir que la porte, loin de s'ouvrir, demeura fermée. Il nomme plusieurs autres noms de grain, autres que celui qu'il falloit, & la porte ne s'ouvre pas.

Cassim ne s'attendoit pas à cet événement. Dans le grand danger où il se voit, la frayeur se saisit de sa personne ; & plus il fait d'effort pour se souvenir
du

du mot de *Sesame*, plus il embrouille sa memoire, & il en demeure exclus absolument comme si jamais il n'en avoit entendue parler. Il jette par terre les sacs dont il étoit chargé. Il se promene à grand pas dans la grotte, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre; & toutes les richesses dont il se voit environné, ne le touchent plus. Laissons Cassim déplorant son sort, il ne merite pas de compassion.

Les voleurs revinrent à leur grotte vers le midi, & quand ils furent à peu de distance, & qu'ils eurent vû les mulets de Cassim autour du rocher, chargez de coffre, inquiets de cette nouveauté, ils avancerent à toute bride, & firent prendre la fuite aux dix mulets que Cassim avoit negligé d'attacher, & qui passoient librement, de maniere qu'ils se disperferent deçà delà dans la Forêt, si loin qu'il les eurent

eurent bientôt perdu de vûë.

Les voleurs ne se donnerent pas la peine de courir après les mulets : il leur importoit davantage de trouver celui à qui ils appartenoient. Pendant que quelques-uns tournent autour du rocher pour le chrecher, le Capitaine avec les autres met pied à terre, & va droit à la porte le sabre à la main, prononce les paroles & la porte s'ouvre.

Cassim qui entendit le bruit des chevaux du milieu de la grotte, ne douta pas de l'arrivée des voleurs, non plus que de sa perte prochaine : résolu au moins de faire un effort pour échaper de leurs mains, & se sauver : il s'étoit tenu prêt à se jeter dehors dès que la porte s'ouvreroit. Il ne la vit pas plutôt ouverte après avoir entendu prononcer le mot de *Sesame*, qui étoit échapé de sa memoire, qu'il

qu'il s'élança en sortant si brutalement qu'il renversa le Capitaine par terre. Mais il n'échappa pas aux autres voleurs, qui avoient aussi le sabre à la main, & qui lui ôtèrent la vie, sur le champ.

Le premier soin des voleurs après cette execution, fut d'entrer dans la grotte : ils trouverent près la porte les sacs que Cassim avoit commencé d'enlever pour les emporter & en charger ses mulets, & ils les remirent à leur place, sans s'apercevoir de ceux qu'Ali Baba avoit emporté auparavant, en tenant conseil & en délibérant ensemble sur cet événement : ils comprirent bien comment Cassim n'avoit pu sortir de la grotte ; mais qu'il y eut dû entrer, c'est ce qu'ils ne pouvoient s'imaginer. Il leur vint en pensée qu'il pouvoit être descendu par le haut de la grotte ; mais l'ouverture

88 *Les Mille & une Nuit,*
verture par ou le jour y venoit
étoit si élevée, & le haut du ro-
cher étoit si inaccessible par de-
hors, outre que rien ne leur
marquoit qu'il l'eut fait, qu'ils
tomberent d'accord que cela
étoit hors de leur connoissance.
Qu'il fut entré par la porte, c'est
ce qu'ils ne pouvoient se per-
suader, à moins qu'il n'eut
eu le secret de la faire ouvrir;
mais ils tenoient pour certain
qu'ils étoient les seuls qui l'a-
voient, en quoi ils se trom-
poient en ignorant qu'ils avoient
été épiez par Ali Baba qui le sça-
voit.

De quelque manière que la
chose fut arrivé, comme il s'a-
gissoit que leurs richesses com-
munes fussent en sureté; ils con-
vinrent de faire quatre quartiers
du cadavre de Cassim, & de les
mettre près de la porte en de-
dans de la grotte, deux d'un
côté, deux de l'autre, pour
épou-

épouvanter quiconque auroit la hardiesse de faire une pareille entreprise; sauf à ne revenir dans la grotte que dans quelque tems, après que la puanteur du cadavre seroit exalée. Cette résolution prise, ils l'exécuterent, & quand ils n'eurent plus rien qui les arrêtât, ils laisserent le lieu de leur retraite bien fermé, remonterent à cheval, & allerent battre la Campagne sur les routes fréquentées par les caravanes, pour les attaquer & exercer leurs brigandages accoutumés.

La femme de Cassim cependant fut dans une grande inquiétude, quand elle vit qu'il étoit nuit close, & que son mari n'étoit pas revenu. Elle alla chez Ali Baba toute allarmée, & elle lui dit : beau-frere, vous n'ignorez pas, comme je le crois, que Cassim votre frere est allé à la Forêt, & pour quel sujet. Il n'est pas

pas encore revenu, & voilà la nuit avancée, je crains que quelque malheur ne lui soit arrivé.

Ali Baba s'étoit douté de ce voyage de son frere, après le discours qu'il lui avoit tenu, & ce fut pour cela qu'il s'étoit abstenu d'aller à la Forêt ce jour là, afin de ne lui pas donner d'ombrage, sans lui faire aucun reproche dont elle pût s'offenser ni son mari s'il eut été vivant: il lui dit qu'elle ne devoit pas encore s'allarmer, & que Cassim apparemment avoit jugé à propos de se rentrer dans la ville, que bien avant dans la nuit.

La femme de Cassim le crut ainsi, d'autant plus facilement qu'elle considéra combien il étoit important que son mari fit la chose secretement. Elle retourna chez elle, & elle attendit patiemment jusqu'à minuit. Mais après cela ses allarmes redou-

doublèrent avec une douleur d'autant plus sensible, qu'elle ne pouvoit la faire éclater, ni la soulager par des cris dont elle vit bien que la cause devoit être cachée au voisinage. Alors si la faute étoit irreparable, elle se repentit de la folle curiosité qu'elle avoit eüe, par une envie condamnable, de pénétrer dans les affaires de son beau-frère & de sa belle sœur. Elle passa la nuit dans les pleurs; & dès la pointe du jour elle courut chez-eux, & elle leur annonça le sujet qui l'amenoit, plutôt par ses larmes que par paroles.

Ali Baba n'attendit pas que sa belle sœur le priât de se donner la peine d'aller voir ce que Cassim étoit devenu. Il partit sur le champ avec ses trois ânes, après lui avoir recommandé de modérer son affliction, & il alla à la Forêt. En approchant du rocher, après n'avoir vû dans tout le

92 *Les Mille & une Nuit,*
le chemin, ni son frere, ni les
dix mulets; il fut étonné du
sang répandu qu'il apperçut
près de la porte, & il en prit
un mauvais augure. Il se presen-
ta devant la porte, il prononça
les paroles, elle s'ouvrit, & il
fut frappé du triste spectacle du
corps de son frere mis en quatre
quartiers. Il n'hésita pas sur le
parti qu'il devoit prendre, pour
rendre les derniers devoirs à son
frere, en oubliant le peu d'ami-
tié fraternelle qu'il avoit eu pour
lui. Il trouva dans la grotte de
quoi faire deux paquets des qua-
tre quartiers, dont il fit la char-
ge d'un de ses ânes, avec du
bois pour les cacher. Il chargea
les deux autres ânes de sacs
pleins d'or, & de bois par des-
sus, comme la premiere fois,
sans perdre de tems; & dès qu'il
eut achevé & qu'il eut comman-
dé à la porte de se refermer, il
reprit le chemin de la ville; mais
il

il eut la précaution de s'arrêter à la sortie de la Forêt, assez de tems pour n'y rentrer que de nuit. En arrivant chez lui, il ne fit entrer dans sa cour que les deux ânes chargez d'or & après avoir laissé à sa femme le soin de les décharger, & lui avoir fait part en peu de mots de ce qui étoit arrivé à Cassim. Il conduisit l'autre âne chez sa belle-sœur.

Ali Baba frapa à la porte qui lui fut ouverte par Morgiane, & Morgiane étoit une esclave, adroite, entendue, & seconde en inventions pour faire réussir les choses les plus difficiles; & Ali Baba la connoissoit pour telle. Quand il fut entré dans la cour, il déchargea l'âne du bois & des deux paquets, & en prenant Morgiane à part, Morgiane, dit-il, la première chose que je te demande, c'est un secret inviolable : tu vas voir com-
bien

bien il nous est - necessaire autant à ta maîtresse qu'à moi. Voilà le corps de ton maître dans ces deux paquets. Il s'agit de le faire enterrer, comme s'il étoit mort de sa mort naturelle. Fais-moi parler à ta maîtresse, & soit attentive à ce que je lui dirai.

Morgiane avertit sa maîtresse, & Ali Baba qui suivoit, entra. Hé bien beau-frere, demanda la belle-sœur à Ali Baba, avec grande impatience, quelle nouvelle apportez-vous de mon mari; je n'apperçois rien sur votre visage qui doive me consoler.

Belle sœur, repondit Ali Baba, je ne puis vous rien dire, qu'auparavant vous ne me promettiez de m'écouter depuis le commencement jusqu'à la fin, sans ouvrir la bouche. Il ne vous est pas moins important qu'à moi, dans ce qui est arrivé, de garder un grand secret pour votre

tre bien & pour vôtre repos.

Ah ! s'écria la belle sœur, sans élever la voix, ce préambule me fait connoître que mon mari n'est plus. Mais en même-tems je connois la nécessité du secret que vous me demandez. Il faut bien que je me fasse violence, dites, je vous écoute.

Ali Baba raconte à sa belle-sœur tout le succès de son voyage, jusqu'à son arrivée avec le corps de Cassim. Belle sœur, ajouta-t-il, voilà un sujet d'affliction pour vous d'autant plus grand que vous vous y attendiez le moins. Quoique le mal soit sans remede ; si quelque chose néanmoins est capable de vous consoler, je vous offre de joindre le peu de bien que Dieu m'a envoyé au vôtre, en vous époulsant, & en vous assurant que ma femme n'en sera pas jalouse, & que vous vivrez bien ensemble. Si la proposition

sition vous agréée, il faut songer à faire en sorte qu'il paroisse que mon frere est mort de sa mort naturelle ; & c'est un soin dont il me semble que vous pouvez vous reposer sur Morgiane, & j'y contribueraï de mon côté de tout ce qui sera en mon pouvoir.

Quel meilleur parti pouvoit prendre la veuve de Cassim, que celui qu'Ali Baba lui proposoit, elle qui avec les biens qui lui demeuroient par la mort de son premier mari, en trouvoit un autre plus riche qu'elle, & qui par la découverte du tresor qu'il avoit faite, pouvoit le devenir davantage? Elle ne refusa pas le parti, elle le regarda au contraire comme un motif raisonnable de consolation, en essuyant ses larmes qu'elle avoit commencé de verser en abondance, en supprimant les cris perçans ordinaires aux femmes qui

qui ont-perdu leurs maris, elle témoigna suffisamment à Ali Baba, qu'elle acceptoit son offre.

Ali Baba laissa la veuve de Cassim dans cette disposition, & après avoir recommandé à Morgiane de bien s'aquitter de son personnage, il retourna chez lui avec son âne.

Morgiane nes'oublia pas; elle sortit en même tems qu'Ali Baba, & alla chez un Apotiquaire qui étoit dans le voisinage. Elle frappe à la boutique, on ouvre, & elle demande d'une sorte de tablete très-salutaires dans les maladies les plus dangereuses. L'Apotiquaire lui en donna pour l'argent qu'elle avoit présenté, en demandant qui étoit malade chez son maître. Ah! dit elle avec un grand soupir: c'est Cassim lui-même mon bon maître. On n'entend rien à sa maladie, il ne parle ni ne peut manger.

manger. Avec ces paroles elle emporte les tablettes dont véritablement Cassim n'étoit plus en état de faire usage.

Le lendemain la même Morgiane revient chez le même Apotiquaire, & demande les larmes aux yeux d'une essence, dont on avoit coutume de ne faire prendre aux malades qu'à la dernière extrémité; & qu'on n'esperoit rien de leur vie, si cette essence ne le faisoit revivre. Hélas ! dit-elle, avec une grande affliction, en la recevant des mains de l'Apotiquaire; je crains fort que ce remede ne fasse pas plus d'effet que les tablettes. Ah ! que je pers un bon maître !

D'un autre côté, comme on vit toute la journée Ali Baba & sa femme d'un air triste, faire plusieurs allées & venues chez Cassim, on ne fut pas étonné sur le soir, d'entendre les cris lamen-

lamentables de la femme de Cassim, & sur tout de Morgiane, qui annonçoient que Cassim étoit mort.

Le jour suivant de grand matin, que le jour ne faisoit que commencer à paroître, Morgiane qui sçavoit qu'il y avoit sur la place un bon homme de savetier fort vieux, qui ouvroit tous les jours sa boutique le premier, long-tems avant les autres, sort, & elle va le trouver. En l'abordant & en lui donnant le bon jour, elle lui met une piece d'or dans la main.

Baba Moustafa, connu de tout le monde sous ce nom; Baba Moustafa, dis-je, qui étoit naturellement gai, & qui avoit toujours le mot pour rire, en regardant la piece d'or, à cause qu'il n'étoit pas encore bien jour, & en voyant que c'étoit de l'or : bonne étrene, dit-il, de quoi s'agit-il ? me voilà prêt à bien faire.

Baba Moustafa, lui dit Morgiane, prenez ce qui vous est nécessaire pour coudre, & venez avec moi promptement, mais à condition que je vous banderai les yeux, quand nous serons dans un tel endroit.

A ces paroles, Baba Moustafa fit le difficile. Oh, oh ! reprit-il, vous voulez donc me faire faire quelque chose contre ma conscience, ou contre mon honneur. En lui mettant une autre piece d'ordans la main : Dieu garde, reprit Morgiane ; que j'exige rien de vous, que vous en puissiez faire en tout honneur. Venez seulement & ne craignez rien.

Baba Moustafa se laissa mener, & Morgiane après lui avoir bandé les yeux avec un mouchoir, à l'endroit qu'elle avoit marqué, le mena chez le défunt son maître, & elle ne lui ôta le mouchoir que dans la chambre

bre où elle avoit mis le corps, chaque quartier à sa place. Quand elle le lui eut ôté : Baba Moustafa, dit-elle; c'est pour vous faire coudre les pieces que voilà, que je vous ai amené. Ne perdez pas de tems, & quand vous aurez fait, je vous donnerai une autre piece d'or.

Quand Baba Moustafa eut achevé, Morgiane lui rebanda les yeux dans la même chambre, & après lui avoir donné la troisième piece d'or qu'elle lui avoit promise, & lui avoir recommandé le secret, elle le remena jusqu'à l'endroit où elle lui avoit bandé les yeux en l'amenant, & là après lui avoir encore ôté le mouchoir, elle le laissa retourner chez lui, & le conduisant de vûë jusqu'à ce qu'elle ne le vit plus, afin de lui ôter la curiosité de revenir sur ses pas pour l'observer elle-même.

Morgiane avoit fait chauffer

de l'eau pour laver le corps de Cassim : ainsi Ali Baba, qui arriva comme elle venoit de rentrer, le lava, le parfume d'encens & l'ensevelit avec les ceremonies accoutumées. Le Menuisier apporte aussi la biere, qu'Ali Baba avoit pris le soin de commander.

Afin que le Menuisier ne pût s'appercevoir de rien, Morgiane reçut la biere à la porte, & après l'avoir payé & renvoyé, elle aida à Ali Baba à mettre le corps dedans; & quand Ali Baba eut bien cloüé les planches par dessus, elle alla à la Mosquée avvertir que tout étoit prêt pour l'enterrement. Les gens de la Mosquée destinez pour laver les corps des morts, s'offrèrent pour venir s'aquiter de leur fonction; mais elle leur dit que la chose étoit faite.

Morgiane de retour ne faisoit presque que de rentrer, quand
l'Imam

l'Imam & d'autres Ministres de la Mosquée arrivèrent. Quatre des voisins assemblez chargerent la biere sur leurs épaules, & en suivant l'Imam, qui recitoient des prieres, ils la porterent au cimetiére. Morgiane en pleurs, comme esclave du défunt, suivit la tête nuë, en poussant des cris pitoyables, en se frapant la poitrine de grands coups, & en s'arrachant les cheveux, & Ali Baba marchoit après accompagné des voisins, qui se détachent tour à tour, de tems en tems, pour relayer & soulager les autres voisins qui portoient la biere, jusqu'à ce qu'on arrivât au cimetiére.

Pour ce qui est de la femme de Cassin, elle resta dans sa maison, en se desolant, & en poussant des cris lamentables, avec les femmes du voisinage, qui selon le coutume y acoururent pendant la ceremonie de l'en-

104 *Les Mille & une Nuit*,
terrement, & qui en joignant
leurs lamentations aux siennes,
rempliront tout le quartier de
tristesse bien loin aux environs.

De la sorte, la mort funeste
de Cassim fut cachée & dissimu-
lée entre Ali Baba, sa femme, la
veuve de Cassim, & Morgiane,
avec un ménagement si grand,
que personne de la ville, loin
d'en avoir connoissance, n'en eut
pas le moindre soupçon.

Trois ou quatre jours après
l'enterrement de Cassim, Ali
Baba transporte le peu de meu-
bles qu'il avoit, avec l'argent
qu'il avoit enlevé du trésor des
voleurs, qu'il ne porta que de
nuit dans la maison de la veuve
de son frère, pour s'y établir,
ce qui fit connoître son nouveau
mariage avec sa belle sœur. Et
comme ces sortes de mariages
ne sont pas extraordinaires dans
notre Religion, personne n'en
fut surpris.

Quand

Quand à la boutique de Cassim, Ali Baba avoit un fils, qui depuis quelque tems avoit achevé son aprentissage chez un autre gros marchand, qui avoit toujours rendu témoignage de sa bonne conduite. Il la lui donna avec promesse s'il continuoit de se gouverner sagement, qu'il ne seroit pas long-tems à le marier avantageusement selon son état.

Laissons Ali B. ba jouir des commencemens de sa bonne fortune, & parlons des quarante voleurs. Ils revinrent à leur retraite de la Forêt, dans le tems dont ils étoient convenus. Mais ils furent dans un grand étonnement de ne pas trouver le corps de Cassim, & il augmenta quand ils se furent apperçus de la diminution de leurs sacs d'or. Nous sommes découverts & perdus, dit le Capitaine, si nous n'y prenons garde, & que nous ne cher-

E 5 chions

chions promptement à y apporter le remède, insensiblement nous allons perdre tant de richesses, que nos ancêtres & nous avons amassées, avec tant de peines & de fatigues. Tout ce que nous pouvons juger du dommage qu'on nous a fait : c'est que le voleur que nous avons surpris a eu le secret de faire ouvrir la porte, & que nous sommes arrivés heureusement à point nommé, dans le tems qu'il en alloit sortir. Mais il n'étoit pas le seul, un autre doit l'avoir comme lui. Son corps emporté & nôtre trésor diminué, en sont des marques incontestables. Et comme il n'y a pas d'apparence que plus de deux personnes aient eu ce secret, après avoir fait perir l'un, il faut que nous fassions perir l'autre de même. Qu'en dites-vous braves gens, n'êtes-vous pas de même avis que moi ?

La proposition du Capitaine des voleurs fut trouvée si raisonnable par sa compagnie, qu'ils l'approuverent tous, & qu'ils tomberent d'accord qu'il falloit abandonner toute autre entreprise, pour ne s'attacher uniquement qu'à celle-ci, & ne s'en départir qu'ils n'y eussent réüssi.

Je n'en attendois pas moins de vôtre courage & de vôtre bravoure, reprit le Capitaine. Mais avant toute chose, il faut que quelqu'un de vous, hardi, adroit, & entreprenant, aille à la Ville, sans armes, & en habit de voyageur & d'étranger, & qu'il employe tout son sçavoir faire, pour découvrir si on n'y parle pas de la mort étrange de celui que nous avons massacré comme il le meritoit, qu'il étoit, & en quelle maison il demeuroit. C'est ce qu'il nous est important que nous sçachions
E 6 d'abord

d'abord, pour ne rien faire dont nous ayons lieu de nous repentir, en nous découvrant nous-mêmes dans un pays où nous sommes inconnus depuis si long tems, & où nous avons un si grand intérêt de continuer de l'être. Mais afin d'animer celui de vous qui s'offrira pour se charger de cette commission, & l'empêcher de se tromper en nous venant faire un rapport faux, au lieu d'un véritable, qui seroit capable de causer nôtre ruine, je vous demande si vous ne jugez pas à propos qu'en ce cas-là il se soumette à la peine de mort.

Sans attendre que les autres donnassent leurs suffrages, je m'y soumetts, dit l'un des voleurs, & je fais gloire d'exposer ma vie en me chargeant de la commission. Si je n'y réüffis pas, vous vous souviendrez au moins que je n'aurai manqué, ni de
bonne

bonne volonté, ni de courage, pour le bien commun de la troupe.

Ce voleur après avoir reçu de grandes louanges du Capitaine & de ses camarades, se déguisa de manière que personne ne pouvoit le prendre pour ce qu'il étoit. En se separant de la troupe, il partit la nuit, & il prit si bien ses mesures qu'il entra dans la Ville, dans le tems que le jour ne faisoit que commencer à paroître. Il avança jusqu'à la place, on n'y vit qu'une seule boutique ouverte, & c'étoit celle de Baba Moustafa.

Baba Moustafa étoit assis sur son siege, l'aiesne à la main, déjà prêt de travailler de son métier. Le voleur alla l'aborder, en lui souhaitant le bon jour, & comme il se fût aperçû de son grand âge : bon homme, dit-il, vous commencez à travailler de grand matin : il n'est possible

que vous y voyez encore clair, âgé comme vous l'êtes. Et quand il seroit plus clair, je doute que vous ayez d'assez bons yeux pour coudre.

Qui que vous foyez, reprit Baba Moustafa, il faut que vous ne me connoissiez pas. Si vieux que vous me voyez, je ne laisse pas d'avoir les yeux excellens ; & vous n'en douterez pas quand vous sçavez qu'il n'y a pas long-tems que j'ay cousu un mort dans un lieu où il ne faisoit gueres plus clair qu'il fait presentement.

Le voleur eut une grande joie de s'être adressé en arrivant, à un homme qui d'abord comme il n'en douta pas, lui donnoit de lui-même nouvelle de ce qui l'avoit amené, sans le lui demander. Un mort, reprit-il avec étonnement, & pour le faire parler : pourquoi coudre un mort ? ajouta-t-il, vous voulez
dire

dire apparemment, que vous avez cousu le linceüil dans lequel il a été enseveli.

Non, non, repartit Baba Moustafa ; je sçai ce que je veux dire : vous voudriez me faire parler, mais vous n'en sçaurez pas davantage.

Le voleur n'avoit pas besoin d'un éclaircissement plus ample, pour être persuadé qu'il avoit découvert ce qu'il étoit venu chercher. Il tira une piece d'or, & en la mettant dans la main de Baba Moustafa, il lui dit : je n'ai garde de vouloir entrer dans vôtre secret : quoique je puisse vous assurer que je ne le divulguerois pas, si vous me l'aviez confié. La seule chose dont je vous prie, c'est de me faire la grace de m'enseigner, ou de venir me montrer la maison ou vous avez cousu ce mort.

Quand j'aurois la volonté de vous accorder la grace que vous
me

me demandez , reprit Baba Moustafa, en retenant la piece d'or, prêt à la rendre; je vous assure que je ne pourrois pas le faire, & vous devez m'en croire sur ma parole. En voici la raison: c'est qu'on m'a mené jusqu'à un certain endroit, où l'on m'a bandé les yeux, & de là en me laissant conduire jusques dans la maison, d'où après avoir fait ce que je devois faire, on me ramena de la même maniere jusqu'au même endroit. Vous voyez l'impossibilité qu'il y a que je puisse vous rendre service.

Au moins, repartit le voleur, vous devez vous souvenir à peu près du chemin qu'on vous a fait faire les yeux bandez. Venez je vous prie avec moi, je vous banderai les yeux en cet endroit là, & nous marcherons ensemble par le même chemin & par les mêmes-détours, que vous pourrez vous remettre dans la mémoire

moire d'avoir marché. Et comme toute peine merite recompense, voici une autre piece d'or: venez faites-moi le plaisir que je vous demande: & en disant ces paroles, il lui mit une autre piece dans la main.

Les deux pieces d'or tenterent Baba Moustafa: il les regarda quelque tems dans sa main, sans dire mot, en se consultant, scavoir ce qu'il devoit faire. Il tira enfin sa bourse de son sein, & en les mettant dedans: je ne puis vous assurer, dit-il au voleur, que je me souviens precisément du chemin qu'on me fit faire. Mais puisque vous le voulez ainsi, allons, je ferai ce que je pourrai pour m'en souvenir.

Baba Moustafa se leva à la grande satisfaction du voleur, & sans fermer sa boutique où il n'y avoit rien de conséquence à perdre; il mena le voleur avec
lui

lui jusqu'à l'endroit ou Mergiane lui avoit bandé les yeux. Quand ils y furent arrivez, c'est ici, dit Baba Moustafa, qu'on m'a bandé, & j'étois tourné comme vous me voyé. Le voleur qui avoit son mouchoir prêt, les lui banda, & il marcha à côté de lui, en partie en le conduisant, & en partie en se laissant conduire par lui jusqu'à ce qu'ils s'arrêtèrent.

Alors, il me semble, dit Baba Moustafa, que je n'ay point passé plus loin, & il se trouva veritablement devant la maison de Cassim, ou Ali Baba demouroit alors. Avant de lui ôter le mouchoir de devant les yeux, le voleur fit promptement une marque à la porte avec de la craye qu'il tenoit prête, & quand il le lui eut ôté, il demanda s'il sçavoit à qui appartenoit la maison. Baba Moustafa lui répondit qu'il n'étoit pas du quartier,

tier, & ainſi qu'il ne pouvoit lui en rien dire.

Comme le voleur vit qu'il ne pouvoit apprendre rien d'avantage de Baba Mouſtafa, il le remercia de la peine qu'il lui avoit fait prendre; & après qu'il l'eut quitté & laiffé retourner à ſa boutique, il reprit le chemin de la Forêt, perſuadé qu'il ſeroit bien reçu.

Peu de tems après que le voleur & Baba Mouſtafa ſe furent ſeparez, Morgiane fortit de la maifon d'Ali Baba, pour quelque affaire, & en revenant. elle remarqua la marque que le voleur y avoit faite: elle s'arrêta pour y faire attention. Que ſignifie cette marque? dit-elle en elle-même; quelqu'un voudroit-il du mal à mon maître? où l'a-t-on fait pour ſe divertir, à quelque intention qu'on l'ait pu faire, ajouta-t-elle; il eſt bon de ſe précautionner contre tout évé-

événement. Elle prend aussi de la craye, & comme les deux ou trois portes au dessus & au dessous étoient semblables, elle les marqua au même endroit, & elle rentra dans la maison, sans parler de ce qu'elle venoit de faire, ni à son maître, ni à sa maîtresse.

Le voleur cependant qui continuoit son chemin, arriva à la Forêt, réjoignit sa troupe de bonne heure. En arrivant il fit le rapport du succès de son voyage, en exagérant le bonheur qu'il avoit eu d'avoir trouvé d'abord un homme, par lequel il avoit appris le fait dont il étoit venu s'informer, ce que personne que lui n'eût pû lui apprendre. Il fut écouté avec une grande satisfaction, & le Capitaine en prenant la parole, après l'avoir loué de sa diligence; camarades, dit-il, en s'adressant à tous, nous n'avons pas de
de

de tems à perdre : partons bien armez sans qu'il paroisse que nous le soyons ; & quand nous serons entrez dans la Ville séparément les uns après les autres, pour ne pas donner de soupçon ; que le rendez-vous soit dans la grande place, les uns d'un côté, les autres d'un autre, pendant que j'iray reconnoître la maison avec nôtre Camarade, qui vient de nous apporter une si bonne nouvelle ; afin que là-dessus je juge du parti qui nous conviendra le mieux.

Le discours du Capitaine des voleurs fut applaudi, & ils furent bientôt en état de partir. Ils défilèrent deux à deux, trois à trois, & en marchant à une distance raisonnable les uns des autres : ils entrèrent dans la Ville sans donner aucun soupçon. Le Capitaine & celui qui y étoit venu le matin, y entrèrent les derniers. Celui-ci mena le Capitaine

ne

ne dans la rue où il avoit marqué la maison d'Ali Baba; & quand il fut devant une des portes qui avoit été marquée par Morgiane, il la lui fit remarquer, en lui disant que c'étoit celle-là. Mais en continuant leur chemin sans s'arrêter, afin de ne pas se rendre suspects, comme le Capitaine eut observé que la porte qui suivoit étoit marquée de la même marque, & au même endroit; il le fit remarquer à son conducteur, & il lui demanda si c'étoit celle-ci ou la première. Le conducteur demeura confus, & il ne scût que répondre, encore moins quand il eut yû avec le Capitaine, que les quatre ou cinq portes qui suivoient, avoient aussi la même marque. Il assura au Capitaine avec serment, qu'il n'en avoit marqué qu'une. Je scâi, ajouta-t-il, qui peut avoir marqué les autres avec tant de ressemblance

blance ; mais dans cette confusion, j'avoüe que je ne peut distinguer laquelle est celle que j'ai marquée.

Le Capitaine qui vit son dessein avorté, se rendit à la grande place, où il fit dire à ses gens par le premier qu'il rencontra, qu'ils avoient perdus leur peine, & fait un voyage inutile, & qu'ils n'avoient autre parti à prendre, que de reprendre le chemin de leur retraite commune. Il en donna l'exemple, & ils le suivirent tous dans le même ordre qu'ils étoient venus.

Quand la Troupe se fût rassemblée dans la Forêt, le Capitaine leur expliqua la raison pourquoi il les avoit fait revenir. Aussi tôt le conducteur fut déclaré digne de mort, tout d'une voix, & il s'y condamna lui-même, en reconnoissant qu'il avoit dû prendre mieux sa précaution, & il présenta le col avec fermeté
à

à celui qui se presenta pour lui couper la tête.

Comme il s'agissoit pour la conversation de la bande, de ne pas laisser sans vengeance, le tort qui lui avoit été fait; un autre voleur qui se promit de mieux réussir que celui qui venoit d'être châtié, se presenta, & demanda en grace d'être préféré. Il est écouté, il marche, il corrompt Baba Moustafa, comme le premier l'avoit corrompu; & Baba Moustafa lui fait connoître la maison d'Ali Baba les yeux bandez. Il la marqua de rouge, dans un endroit moins apparent, en comptant que c'étoit un moyen sur pour la distinguer d'avec celles qui étoient marquées de blanc.

Mais peu de tems après, Morgiane sortit de la maison, comme le jour precedent, & quand elle revint, la marque rouge n'échapa pas à ses yeux clair voyans.

Elle

Elle fit le même raisonnement qu'elle avoit fait, & elle ne manqua pas de faire la même marque de crayon rouge aux autres portes voisines, & au même endroit.

Le voleur à son retour vers sa troupe dans la Forêt, ne manqua pas de faire valoir la précaution qu'il avoit prise, & comme infallible, disoit-il, pour ne pas confondre la maison d'Ali Baba avec les autres. Le Capitaine & ses gens croyent avec lui que la chose doit réussir. Ils se rendent à la Ville dans le même ordre & avec les mêmes soins qu'auparavant, armés aussi de même, prêts à faire le coup qu'ils méditoient. Et le Capitaine & le voleur en arrivant, vont à la rue d'Ali Baba. Mais trouvent le même difficulté que la première fois. Le Capitaine en est indigné, & le voleur dans une confusion aussi grande que celle

qui l'avoit précédé avec la même commission.

Ainsi le Capitaine fut contraint de se retirer encore ce jour là avec ses gens, aussi peu satisfait que le jour d'auparavant. Le voleur comme auteur de la méprise, subit pareillement le châtement auquel il s'étoit soumis volontairement.

Le Capitaine qui vit sa troupe diminuée de deux braves sujets, craignit de la voir diminuer davantage, s'il continuoit de s'en rapporter à d'autres pour être informé au vrai de la maison d'Ali Baba. Leur exemple lui fit connoître qu'ils n'étoient propres (tous,) qu'à des coups de mains, & nullement à agir de tête dans les occasions. Il se charge de la chose lui-même : il vient à la Ville, & avec l'aide de Baba Moustafa, qui lui rendit le même service qu'aux deux deputez de sa troupe, il se s'a-

musa

mu'a pas à faire aucune marque pour connoître la maison d'Ali Baba. Mais il l'examina si bien non seulement en la considérant attentivement : mais même en passant & en repassant à diverses fois pardevant, qu'il n'étoit pas possible qu'il s'y méprit.

Le Capitaine des voleurs satisfait de son voyage, & instruit de ce qu'il avoit souhaité, retourna à la Forêt, & quand il fut arrivé dans la grotte, ou toute sa troupe l'attendoit : camarades, dit-il, rien enfin ne peut plus nous empêcher de prendre une pleine vengeance du dommage qui nous a été fait. Je connois avec certitude la maison du coupable sur qui elle doit tomber ; & dans le chemin j'ay songé aux moyens de la lui faire sentir si adroitement, que personne ne pourra avoir connoissance du lieu de nôtre retraite, non plus que de nôtre tresor.

Car c'est le but que nous devons avoir dans nôtre entreprise; autrement au lieu de nous être utile, elle nous seroit funeste.

Pour parvenir à ce but, continua le Capitaine; voici ce que j'ay imaginé. Quand je vous l'aurai exposé, si quelqu'un sçait un expedient meilleur, il pourra le communiquer. Alors il leur expliqua de quelle maniere il prétendoit s'y comporter; & comme ils lui eurent tous donné leur approbation. Il les chargea en se partageant dans les Bourgs & dans les Villages d'alentour, & même dans la Ville, d'acheter des mulets, jusqu'au nombre de dix-neuf, & trente-huit grands vases de cuir à transporter de l'huile, l'un plein & les autres vuides.

En deux ou trois jours de tems les voleurs eurent fait tout cet amas. Comme les vases vuides étoient

étoient un peu étroits par la bouche pour l'exécution de son dessein, le Capitaine les fit un peu élargir, & après avoir fait entrer un de ses gens dans chacun avec les armes qu'il avoit jugé nécessaires, en laissant ouvert ce qu'il avoit fait decoudre, afin de leur laisser la respiration libre; il les ferma de maniere qu'ils paroissent pleins d'huile, & pour le mieux déguiser, il les frota par le dehors d'huile, qu'il prit du vase qui en étoit plein.

Les choses ainsi disposées, quand les mulets furent chargés, les trente sept voleurs sans y comprendre le Capitaine, chacun caché dans un des vases, & du vase qui étoit plein d'huile; leur Capitaine comme conducteur, prit le chemin de la Ville, dans le tems qu'il avoit résolu, & y arriva à la brune, environ une heure après le coucher du

Soleil, comme il le l'étoit proposé. Il y entra, & il alla droit à la maison d'Ali Baba, dans le dessein de fraper à la porte, & de demander à y passer la nuit avec ses mulets, sous le bon plaisir du maître. Il n'eut pas la peine de fraper, il trouva Ali Baba à la porte, qui prenoit le frais, après le soupé. Il fit arrêter ses mulets, & en s'adressant à Ali Baba : Seigneur, dit-il, j'amene l'huile que vous voyez de bien loin, pour la vendre demain au marché; & à l'heure qu'il est, je ne sçai où aller loger. Si cela ne vous incommode pas, faites-moi le plaisir de me recevoir chez vous pour y passer la nuit, je vous en aurai obligation.

Quoi qu'Ali Baba eut vû dans la Forêt celui qui lui parloit, & même entendu sa voix, comment eut il pû le reconnoître pour le Capitaine des quarante voleurs, sous le déguisement d'un
d'un

d'un marchand d'huile ? Vous êtes la bien venu, lui dit-il, entrez, & en disant ces paroles, il lui fit place, pour le laisser entrer avec ses mulets, comme il le fit.

En même tems Ali Baba appella un Esclave qu'il avoit, & lui commanda quand les mulets seroient déchargés, de les mettre non seulement à couvert dans l'écurie; mais même de leur donner du foin & de l'orge. Il prit aussi la peine d'entrer dans la cuisine & d'ordonner à Morgiane d'appréter promptement à souper pour l'hôte qui venoit d'arriver, & de lui préparer un lit dans une chambre.

Ali Baba fit plus : pour faire à son hôte tout l'accueil possible, quand il vit que le Capitaine des voleurs avoit déchargé ses mulets, que les mulets avoient été menez dans l'écurie, comme il l'avoit commandé, &

qu'il cherchoit une place pour passer la nuit à l'air; il alla le prendre pour le faire entrer dans la sale où il recevoit son monde, en lui disant qu'il ne souffriroit pas qu'il couchât dans la Cour. Le Capitaine des voleurs s'en excusa fort, sous pretexte de ne vouloir pas être incommode; mais dans le vrai pour avoir lieu d'exécuter ce qu'il meditoit avec plus de liberté, & il ne ceda aux honnêtetez d'Ali Baba, qu'après de fortes instances.

Ali Baba non content de tenir Compagnie à celui qui en vouloit à sa vie, jusqu'à ce que Morgiane lui eut servi le souper, continua de l'entretenir de plusieurs choses qu'il crut pouvoit lui faire plaisir, & il ne le quitta que quand il eut achevé le repas dont il l'avoit regalé. Je vous laisse le maître, lui dit-il, vous n'avez qu'à demander toutes les choses

choses dont vous pouvez avoir besoin, il n'y a rien chez moi, qui ne soit à votre service.

Le Capitaine des voleurs se leva en même tems qu'Ali Baba, & l'accompagna jusqu'à la porte, & pendant qu'Ali Baba alla dans la cuisine pour parler à Morgiane: il entra dans la Cour, sous pretexte d'aller à l'écurie voir si rien ne manquoit à ses mulets.

Ali Baba après avoir recommandé de nouveau à Morgiane, de prendre un grand soin de son hôte, & de ne le laisser manquer de rien: Morgiane, ajouta-t-il, je t'avertis que demain je vais au bain avant le jour: prends soin que mon linge de bain soit prêt, & de le donner à Abdalla, (c'étoit le nom de son Esclave,) & fais moi un bon bouillon, pour le prendre à mon retour. Après lui avoir donné ces ordres, il se retira pour se coucher.

Le Capitaine des voleurs cependant, à la sortie de l'écurie, alla donner à ses gens l'ordre de ce qu'ils devoient faire. En commençant depuis le premier vase jusqu'au dernier, il dit à chacun : quand je jeterai de petites pierres de la chambre où l'on me loge, ne manquez pas de vous faire ouverture, en fendant le vase depuis le haut jusqu'au bas, avec le couteau dont vous êtes muni, & d'en sortir : aussi-tôt je serai à vous. Et le couteau dont il parloit, étoit pointu, & affilé pour cet usage.

Cela fait il revint, & comme il se fut présenté à la porte de la cuisine, Morgiane prit de la lumière, & elle le conduisit à la chambre qu'elle lui avoit préparée, où elle le laissa après lui avoir demandé s'il avoit besoin de quelque autre chose. Pour ne pas donner de soupçon, il éteignit la lumière peu de tems après

après, & il se coucha tout habillé, prêt à se lever, dès qu'il auroit fait son premier somme.

Morgiane n'oublia pas les ordres d'Ali Baba, elle prepare son linge de bain, elle en charge Abdalla qui n'étoit pas encore allé se coucher, elle met le pot au feu pour bouillon, & pendant qu'elle écume le pot, la lampe s'éteint. Il n'y avoit plus d'huile dans la maison, & la chandelle y manquoit aussi. Que faire ? elle a besoin cependant de voir clair pour écumer son pot ; elle en témoigne sa peine à Abdalla. Te voilà bien embarrassée, lui dit Abdalla, va prendre de l'huile dans un des vases que voici dans la cour.

Morgiane remercia Abdalla de l'avis, & pendant qu'il va se coucher près de la chambre d'Ali Baba, pour le suivre au bain, elle prend la cruche à l'huile, &

elle va dans la cour. Comme elle se fut approchée du premier vase qu'elle rencontra. Le voleur qui étoit caché dedans, demanda en parlant bas; est-il tems?

Quoique le voleur eut parlé bas, Morgiane néanmoins fut frappée de la voir d'autant plus facilement, que le Capitaine des voleurs des qu'il eut déchargé ses mulets, avoit ouvert, non seulement ce vase, mais même tous les autres, pour donner de l'air à ses gens, qui d'ailleurs y étoient fort mal à leur aise, sans y être encore privez de la facilité de respirer.

Toute autre Esclave que Morgiane, aussi surprise qu'elle le fut, en trouvant un homme dans un vase, au lieu d'y trouver de l'huile qu'elle cherchoit, eut fait un vacarme capable de causer de grands malheurs. Mais Morgiane étoit au dessus de ses semblables. Elle comprit en un instant

instant l'importance de garder le secret, le danger présent ou se trouvoient Ali Baba & sa famille, & où elle se trouvoit elle-même, & la nécessité d'y apporter promptement le remède sans faire d'éclat : & par sa capacité elle en pénétra d'abord les moyens. Elle rentra donc en elle-même dans le moment, & sans faire paroître aucune émotion, en prenant la place du Capitaine des voleurs : elle répondit à la demande, & elle dit pas encore ; mais bien-tôt. Elle s'approcha du vase qui fuyoit ; & la même demande lui fut faite, & ainsi de suite, jusqu'à ce qu'elle arriva au dernier, qui étoit plein d'huile ; & à la même demande, elle donna la même réponse.

Morgiane connut par là, que son maître Ali Baba, qui avoit cru ne donner à loger chez lui qu'à un Marchand d'huile, y

avoit donné entrée à trente-huit voleurs, en y comprenant le faux Marchand leur Capitaine. Elle emplit en diligence sa cruche d'huile qu'elle prit du dernier vase; elle revint dans la cuisine, où après avoir mis de l'huile dans la lampe, & l'avoir rallumée, elle prend une grande chaudiere, elle retourna à la cour, où elle l'emplit de l'huile du vase. Elle la raporte, la met sur le feu, & met dessous force bois, parce que plutôt l'huile bouillira, plutôt elle aura exécuté ce qui doit contribuer au salut commun de la maison, qui ne demande pas de retardement. L'huile bout enfin, elle prend la chaudiere, & elle va verser dans chaque vase assez d'huile toute bouillante, depuis le premier jusqu'au dernier, pour les étouffer, & leur ôter la vie, comme elle la leur ôta.

Cette action digne du courage

ge de Morgiane, exécutée sans bruit, comme elle l'avoit projetée, elle revient dans la cuisine avec la chaudiere vuide, & ferme la porte. Elle éteint le grand feu qu'elle avoit allumé, & elle n'en laissa qu'autant qu'il en faut pour achever de faire cuire le pot de bouillon d'Ali Baba. Ensuite souffle la lampe, & elle demeure dans un grand silence, résoluë de ne pas coucher, qu'elle n'eut observé ce qui arriveroit par une fenêtré de la cuisine qui donnoit sur la cour, autant que l'obscurité de la nuit pouvoit le permettre.

Il n'y avoit pas encore un quart d'heure que Morgiane attendoit quand le Capitaine des voleurs s'éveilla. Il se leve, il regarde par la fenêtré qu'il ouvre, & comme il n'apperçoit aucune lumiere, & qu'il voit regner un grand repos, & un profond silence dans la maison; il donne
le

136 *Les Mille Et une Nuit,*
le signal en jettant de petites
pierres, dont plusieurs tombe-
rent sur les vases, comme il n'en
douta point par le son qui lui
en vint aux oreilles. Il prête l'o-
reille, & il n'entend, ni n'ap-
perçoit rien qui lui fasse con-
noître que les gens se mettent
en mouvement. Il en est inquiet,
il jette de petites pierres une se-
conde & une troisième fois. Et
les tombent sur les vases, & ce-
pendant pas un des voleurs ne
donne le moindre signe de vie,
& il n'en peut comprendre la
raison. Il descend dans la cour
tout allarmé, avec le moins de
bruit qu'il lui est possible; il
approche de même du premier
vase, & quand il veut deman-
der au voleur, qu'il croit vivant,
s'il dort; il sent une odeur d'hui-
le chaude & de brulé, qui ex-
hale le vase, par où il connoît
que son entreprise contre Ali-
Baba pour lui ôter la vie, &
pour

pour piller la maison, & pour emporter s'il pouvoit, l'or qu'il avoit enlevé à son communauté, étoit échouée. Il passe au vase qui suivoit, & tous les autres l'un après l'autre, & il trouve que tous ses gens étoient peris par le sort. Et par la diminution de l'huile dans le vase qu'il avoit apporté plein, il connut la manière dont on s'étoit pris pour le priver du secours qu'il en attendoit. Au desespoir d'avoir manqué son coup, il enfila la porte du jardin d'Ali Baba, qui donnoit dans la cour, & de jardin en jardin, en passant par dessus les murs, il se sauva.

Quand Morgiane n'entendit plus de bruit, & qu'elle ne vit pas revenir le Capitaine des voleurs, après avoir attendu quelque tems, elle ne douta pas du parti qu'il avoit pris, plutôt que de chercher à se sauver par la porte de la maison, qui étoit fermée à

138 *Les Mille & une Nuit*,
à double tout. Satisfaite & dans
une grande joie d'avoir si bien
réussi à mettre toute la maison
en sûreté, elle se coucha enfin, &
elle s'endormit.

Ali Baba cependant sortit
avant le jour, & alla au bain,
suivi de son Esclave, sans rien
sçavoir de l'événement étonnant
qui étoit arrivé chez lui, pen-
dant qu'il dormoit, au sujet du-
quel Morgiane n'avoit pas jugé
à propos de l'éveiller, avec d'au-
tant plus de raison, qu'elle n'a-
voit pas de tems à perdre dans
le tems du danger, & qu'il étoit
inutile de troubler son repos
après qu'elle l'eut détourné.

En revenant des bains, & en
rentrant chez lui, que le Soleil
étoit levé, Ali Baba fut si surpris
de voir encore les vases d'huile
dans leur place, & que le Mar-
chand ne se fut pas rendu au
marché avec ses mulets; qu'il
en

en demande la raison à Morgiane, qui lui étoit venu ouvrir, & qui avoit laissé toutes choses dans l'état où il les voyoit, pour lui en donner le spectacle, & lui expliquer plus sensiblement ce qu'elle avoit fait pour sa conservation.

Mon bon maître, dit Morgiane, en repondant à Ali Baba; Dieu vous conserve, vous & toute vôtre maison. Vous apprendrez mieux ce que vous desirez de sçavoir, quand vous aurez vû ce que j'ay à vous faire voir: prenez la peine de venir avec moi.

Ali Baba suivit Morgiane, quand elle eut fermé la porte, elle le mena au premier vase: regardez dans le vase, lui dit-elle, & voyez s'il y a d'huile.

Ali Baba regarda, & comme il eut vû un homme dans le vase, il se tira en arriere tout effrayé, avec un grand cris. Ne craignez rien

140 *Les Mille Et une Nuit,*
rien, lui dit Morgiane, l'homme
que vous voyez ne vous fera
pas de mal. Il en a fait, mais il
n'est plus en état d'en faire, ni
à vous, ni à personne, il n'a plus
de vie.

Morgiane, s'écria Ali Baba ;
que veux dire ce que tu viens
de me faire voir ? explique le
moi.

Je vous l'expliquerai, dit Mor-
giane ; mais modérez votre
étonnement, & n'éveillez pas
la curiosité des voisins, d'avoir
connoissance d'une chose, qu'il
est très-important que vous te-
niez cachée. Voyez aupara-
vant tous les autres vases.

Ali Baba regarda dans les au-
tres vases l'un après l'autre, de-
puis le premier jusqu'au dernier,
où il y avoit de l'huile ; dont il
remarque que l'huile étoit no-
tablement diminué : & quand il
eut fait, il demeura comme im-
mobile, tantôt en jettant les
yeux

yeux sur les vases, tantôt en regardant Morgiane, sans dire mot, tant la surprise où il étoit, étoit grande. A la fin, comme si la parole lui fût revenuë; & le Marchand, demanda-t-il, qu'est-il devenu ?

Le Marchand, répondit Morgiane, est aussi peu Marchand que je suis Marchande. Je vous dirai aussi qui il est, & ce qu'il est devenu. Mais vous apprendrez toute l'histoire plus commodément dans votre chambre, car il est tems pour le bien de votre santé, que vous preniez un bouillon après être sorti du bain.

Pendant qu'Ali Baba se rendit dans sa chambre, Morgiane alla à la cuisine prendre le bouillon : elle le lui apporta, & avant de le prendre, Ali Baba lui dit : commencé toujours à satisfaire l'impatience où je suis, & raconté moi une histoire si étrange,

ge,

ge, avec toutes ses circonstances. Morgiane pour obeïr à Ali Baba, lui dit : Seigneur, hier au soir, quand vous vous futes retiré pout vous coucher, je preparai vôtre linge de bain, comme vous veniez de me le commander, & j'en chargeai Abdalla. Ensuite je mis le pot au feu pour le bouillon, & comme je l'écumois, la lampe faite d'huile s'éteignit tout à coup, & il n'y en avoit pas une goutte dans la cruche. Je cherchai quelque bout de chandelle, & je n'en trouvai pas un. Abdalla qui me vit embarrassé, me fit souvenir des vases pleins d'huile, qui étoient dans la cour, comme il n'en doutoit pas non plus que moi, & comme vous l'avez cru vous même. Je pris la cruche & je courus au vase le plus voisin. Mais comme je fus près du vase, il en sortit une voix, qui me demanda : est-il tems ? Je ne m'effrayai

frayai pas; mais en comprenant sur le champ la malice du faux Marchand, je repondis sans hesiter : pas encore; mais bien-tôt. Je passai au vase qui suivoit, & une autre voix me fit la même demande, à laquelle je répondis de même. J'allai aux autres vases, l'un après l'autre; à pareille demande, pareille réponse : & je ne trouvai de l'huile que dans le dernier vase, dont j'emplis la cruche.

Quand j'eus considéré qu'il y avoit trente-sept voleur au milieu de vôtre cour, qui n'attendoient que le signal, ou que le commandement de leur chefs, que vous aviez pris pour un Marchand, & à qui vous aviez fait un si grand acceüil, pour mettre toute la maison en combustion, je ne perdis pas de tems. Je rapportai la cruche, j'allumai la lampe, & après avoir pris la chaudiere la plus grande de la
cuisine

Le Matin & une Nuit.

comme, *mais* l'espérance d'huile. Je n'osais lui le dire, & quand elle me vint devant elle, j'en allai verser dans chaque vase, ou éteindre les veilles, avant qu'il se salât pour l'empêcher tous d'accomplir le pernicieux dessein que les siens avoient.

La chose ainsi terminée, de la manière que je l'avois méditée, je revins dans la cuisine, j'allai à l'autel, & avant que de me coucher, je me mis à examiner tranquillement par la fenêtre, quel parti prendroit le bon marchand d'huile.

Au bout de quelque tems, j'entendis que pour signal, il jeta de la fenêtre de petites pierres, qui tomberent sur les vases. Il en jeta une seconde & une troisième fois, & comme il n'apperçut, ou n'entendit aucun mouvement, il descendit, & je le vis aller de vase en vase, jusqu'au dernier; après quoi l'obscurité

scurité de la nuit fit que je le perdis de vûë. J'observai encore quelque tems, & comme je vis qu'il ne revenois pas, je ne doutai pas qu'il ne se fut sauvé par le jardin, desesperé d'avoir si mal réüssi. Ainsi persuadez que la maison étoit en sureté, je me couchai.

En achevant, Morgiane ajouta : voilà quelle est l'histoire que vous m'avez demandée, & je suis convaincuë que c'est la suite d'une observation que j'avois faite depuis deüx ou trois jours, dont je n'avois pas cru devoir vous entretenir ; qui est qu'une fois en revenant de la Ville de bon matin, j'apperçus que la porte de la ruë étoit marquée de blanc, & le jour d'après de rouge, après la marquée blanche; & que chaque fois, sans sçavoir à quel dessein cela pouvoit avoir été fait, j'avois marqué de même & au même en-

droit, deux ou trois portes de nos voisins, au dessus, & au dessous. Si vous joignez cela avec ce qui vient d'arriver, vous trouverez que le tout a été machiné par les voleurs de Forêt, dont je ne sçai pourquoi la troupe est diminuée de deux. Quoi qu'il en soit, la voilà réduite à trois au plus. Cela fait voir qu'ils avoient juré vôtre perte, & qu'il est bon que vous vous teniez sur vos gardes, tant qu'il sera certain qu'il en restera quelqu'un au monde. Quand à moi je n'oublierai rien pour veiller à vôtre conservation comme j'y suis obligée.

Quand Morgiane eut achevé, Ali Baba pénétré de la grande obligation qu'il lui avoit, lui dit ; je ne mourrai pas que je ne t'aye récompensée, comme tu le mérite. Je te dois la vie, & pour commencer à t'en donner une marque de reconnoissance, je te
donne

donne la liberté dès-à-présent, en attendant que j'y mette le comble, de la maniere que je me le propose. Je suis persuadé avec toi, que les quarante voleurs m'ont dressé ces embuches. Dieu m'a délivré par ton moyen: j'espere qu'il continuera de me preserver de leur méchanceté, & qu'en achevant de la détourner de dessus ma tête, il délivrera le monde de leur persecution, & de leur engeance maudite. Ce que nous avons à faire, c'est d'enterrer incessamment les corps de cette peste du genre humain, avec un si grand secret que personne ne puisse rien soupçonner de leur destinée: & c'est à quoi je vai travailler avec Abdalla.

Le jardin d'Ali Baba étoit d'une grande longueur, terminé par de grands arbres. Sans differer, il alla sous ces arbres avec son esclave, creuser une fosse

G 2

longue

longue & large à proportion des corps qu'il avoient à y enterrer. Le terrain étoit aisé à remuer, & ils ne mirent pas un long-tems à l'achever. Ils tirèrent les corps hors des vases, & ils mirent à part les armes dont les voleurs s'étoient munis. Ils transportèrent ces corps au bout du jardin, & il les arrangerent dans la fosse; & après les avoir couvert de la terre qu'ils en avoient tirée, ils disperferent ce qui en restoit aux environs, de maniere que le terrain parut égal comme auparavant. Ali Baba fit cacher soigneusement les vases à l'huile & les armes; & quant aux mulets dont il n'avoit pas besoin pour lors, il les envoya au marché à différentes fois, où il les fit vendre par son esclave.

Pendant qu'Ali Baba prenoit toutes ces mesures, pour ôter à la connoissance du public, par quel moyen il étoit devenu si riche

che en peu de tems. Le Capitaine des quarante voleurs étoit retourné à la Forêt avec une mortification inconcevable. Et dans l'agitation, ou plutôt dans la confusion où il étoit d'un succès si malheureux & si contraire à ce qu'il s'étoit promis : il étoit rentré dans la grotte, sans avoir pû s'arrêter à aucune résolution dans le chemin, sur ce qu'il devoit faire, ou ne pas faire à Ali Baba.

La solitude où il se trouva dans cette sombre demeure, lui parut affreuse. Braves gens, s'écria-t-il; compagnons de mes veilles, de mes courses, & de mes travaux, où êtes-vous? que puis-je faire sans vous? vous avois-je assemblez & choisis pour vous voir perir tous à la fois par une destinée si fatale & si indigne de vôtre courage. Je vous regretteroï moins si vous étiez morts le sabre à la main en vaillans

hommes. Quand aurai-je fait une autre troupe de gens de main comme vous? Et quand je le voudrois, pourrois-je l'entreprendre, & ne pas exposer tant d'or, tant d'argent, tant de richesses à la proie de celui qui s'est déjà enrichi d'une partie. Je ne puis & je ne dois y songer, qu'auparavant je ne lui ait ôté la vie. Ce que je n'ay pû faire avec un secours si puissant, je le ferai moi seul; & quand j'aurai pourvû de la sorte à ce que ce trésor ne soit plus exposé au pillage, je travaillerai à faire en sorte qu'il ne demeure ni sans successeurs, ni sans maîtres après moi, qu'il se conserve & qu'il s'augmente dans toute la postérité. Cette résolution prise, il ne fut pas embarrassé à chercher les moyens de l'exécuter, & alors plein d'esperance, & l'esprit tranquille, il s'endormit, & il passa la nuit assez paisiblement.

Le

Le lendemain le Capitaine des voleurs éveillé de grand matin, comme il se l'étoit proposé, pris un habit fort propre conformément au dessein qu'il avoit medité, & il vint à la ville, où il prit un logement dans un Khan: & comme il s'attendoit que ce qui s'étoit passé chez Ali Baba, pouvoit avoir fait de l'éclat; il demanda au Concierge par maniere d'entretien, s'il y avoit quelque chose de nouveau dans la ville: surquoi le Concierge parla de toute autre chose, que de ce qu'il lui importoit de sçavoir. Il jugea de-là, que la raison pourquoi Ali Baba gardoit un si grand secret, venoit de ce qu'il ne vouloit que la connoissance qu'il avoit du tresor, & du moyen d'y entrer, fut divulguée; & de ce qu'il n'ignoroit pas que c'étoit pour ce sujet qu'on en vouloit à sa vie. Cela l'anima davantage à ne rien negliger pour

se défaire de lui, par la même voye du secret.

Le Capitaine des voleurs se pourvut d'un cheval, dont il se servit pour transporter à son logement plusieurs sortes de riches étoffes, & de toiles fines, en faisant plusieurs voyages à la Forêt, avec les précautions nécessaires pour cacher le lieu où il les alloit prendre. Pour débiter ces marchandises, quand il en eut amassée ce qu'il avoit jugé à propos, il chercha une boutique. Il en trouva une, & après l'avoir prise à louage du propriétaire, il la garnit, & il s'y établit. La boutique qui se trouva vis à-vis de la sienne, étoit celle qui avoit appartenu à Cassim & qui étoit occupé par le fils d'Ali Baba, il n'y avoit pas longtemps.

Le Capitaine des voleurs qui avoit pris le nom de Cogia Houffain, comme nouveau venu,

nu,

nu, ne manqua de faire civilité aux Marchands ses voisins, selon la coutume. Mais comme le fils d'Ali Baba étoit jeune, bien-fait qu'il ne manquoit pas d'esprit, & qu'il avoit occasion plus souvent de lui parler, & de s'entretenir avec lui qu'avec les autres: il eut bien-tôt fait amitié avec lui. Il s'attacha même à le cultiver plus fortement & plus assidument, quand trois ou quatre jours après son établissement, il eut reconnu Ali Baba, qui vint voir son fils, & qui s'arrêta à s'entretenir avec lui, comme il avoit coutume de le faire de tems en tems, & qu'il eut appris du fils, après qu'Ali Baba l'eut quitté, que c'étoit son pere. Il augmenta ses empressements auprès de lui, il le caressa, il lui fit de petits presens, il le regala même, & il lui donna plusieurs fois à manger.

Le fils d'Ali Baba ne voulut

pas avoir tant d'obligation à Cogia Houffain, sans lui rendre la pareille. Mais il étoit logé étroitement, & il n'avoit pas la même commodité que lui, pour le regaler comme il le souhaitoit. Il parla de son dessein à Ali Baba son pere; en lui faisant remarquer qu'il ne seroit pas bien seant, qu'il demeurât plus long-tems sans reconnoître les honnêtetez de Cogia Houffain.

Ali Baba se chargea du regal avec plaisir : mon fils, dit-il, il est demain vendredi; comme c'est un jour que les gros Marchands, comme Cogia Houffain, & comme vous, tiennent leurs boutiquées fermées, faites avec lui une partie de promenade pour l'après dîné, & en revenant faites en sorte que vous le fassiez passer par chez moi, & que vous le fassiez entrer. Il sera mieux que la chose se fasse de la sorte, que si vous l'invitiez
dans

dans les formes. Je vai ordonner à Morgiane de faire le souper, & de le tenir prêt.

Le vendredi le fils d'Ali Baba & Cogia Houssain se trouverent l'après dîné au rendez-vous qu'ils s'étoient donné, & ils firent leur promenade. En revenant, comme le fils d'Ali Baba avoit affecté de faire passer Cogia Houssain par la rue où demeuroit son pere : quand ils furent arrivez devant la porte de la maison, il l'arrêta, & en frappant : c'est lui dit-il, la maison de mon pere, lequel sur le recit que je lui ai fait de l'amitié dont vous m'honorez, m'a chargez de lui procurer l'honneur de votre connoissance. Je vous prie d'ajouter ce plaisir à tous les autres, dont je vous suis redevable.

Quoique Cogia Houssain fut arrivé au but qu'il s'étoit proposé, qui étoit d'avoir entrée chez Ali Baba, & de lui ôter la vie,

sans hazarder la sienne, en ne faisant pas d'éclat; il ne laissa pas néanmoins de s'excuser, & de faire semblant de prendre congé du fils. Mais comme l'esclave d'Ali Baba venoit d'ouvrir, le fils le prit obligamment par la main, & en entrant le premier, il le tira, & le força en quelque manieres d'entrer, comme malgré lui.

Ali Baba reçut Cogia Houssain avec un visage ouvert, & avec le bon accueil qu'il pouvoit souhaiter. Il le remercia des bontez qu'il avoit pour son fils : l'obligation qu'il vous en a, & que je vous en ai moi-même, ajouta-t-il, est d'autant plus grande, que c'est un jeune homme qui n'a pas encore l'usage du monde, & que vous ne dédaignez pas de contribuer à le former.

Cogia Houssain rendit compliment pour compliment à Ali
Baba

Baba en lui assurant que si son fils n'avoit pas encore acquis l'expérience de certains vieillards, il avoit un bon sens qui lui tenoit lieu de l'expérience d'une infinité d'autres.

Après un entretien de peu de durée sur d'autres sujets indifférens Cogia Houffain voulut prendre congé. Ali Baba l'arrêta : Seigneur, dit-il, où voulez-vous aller ? je vous prie de me faire l'honneur de souper avec moi. Le repas que je veux vous donner est beaucoup au-dessous de ce que vous méritez ; mais tel qu'il est ; j'espère que vous l'agréerez d'aussi bon cœur, que j'ai intention de vous le donner.

Seigneur Ali Baba, reprit Cogia Houffain, je suis très-persuadé de votre bon cœur, & si je vous demande en grace de ne pas trouver mauvais que je me retire sans accepter l'offre obligante que vous me faites, je

vous supplie de croire que je ne le fais ni par mépris, ni par incivilité; mais parce que j'en ai une raison que vous approuveriez, si elle vous étoit connue.

Et quelle peut être cette raison, Seigneur? repartit Ali Baba; peut-on vous la demander? Je puis vous la dire, repliqua Cogia Houssain; c'est que je ne mange ni viande, ni ragoût où il y ait du sel: jugez vous-même de la contenance que je ferois à votre table. Si vous n'avez que cette raison, insista Ali Baba, elle ne doit pas me priver de l'honneur de vous posséder à souper, à moins que vous ne le vouliez autrement. Premièrement, il n'y a pas du sel dans le pain que l'on mange chez moi, & quand à la viande & aux ragoûts, je vous promets qu'il n'y en aura pas dans ce qui sera servi devant vous, je vais y donner ordre: ainsi faites-moi la grace
de

de demeurer, je reviens à vous dans un moment.

Ali Baba alla à la cuisine, & il ordonna à Morgiane de ne pas mettre du sel sur la viande qu'elle avoit à servir, & de préparer promptement deux ou trois ragoûts, entre ceux qu'il lui avoit commandé, où il n'y eût pas de sel.

Morgiane, qui étoit prête à servir, ne put s'empêcher de témoigner son mécontentement sur ce nouvel ordre, & de s'en expliquer à Ali Baba : qui est donc, dit-elle, cet homme si difficile qui ne mange pas de sel ? votre soupé ne sera plus bon à manger si je le sers plus tard. Ne te fâche pas, Morgiane, reprit Ali Baba ; c'est un honnête homme, fais ce que je te dis.

Morgiane obéit ; mais à contre cœur, & elle eut la curiosité de connoître cet homme qui ne mangeoit pas de sel. Quand elle
eut

eut achevé, & qu'Abdalla eut préparé la table, elle l'aida à porter les plats. En regardant Cogia Houffain, elle le reconnut d'abord pour le Capitaine des Voleurs, malgré son déguisement, & en l'examinant avec attention, elle appercût qu'il avoit un poignard caché sous son habit. Je ne m'étonne plus, dit-elle en elle-même, que le scelerat ne veuille pas manger de sel avec mon Maître; c'est son plus fier ennemi, il veut l'assassiner; mais je l'en empêcherai.

Quand Morgiane eut achevé de servir, ou de faire servir par Abdalla, elle prit le temps pendant que l'on soupoit, elle fit les préparatifs nécessaires pour l'exécution d'un coup des plus hardis, & elle venoit d'achever lors qu'Abdalla vint l'avertir qu'il étoit temps de servir le fruit. Elle porta le fruit & des
qu'Ab-

qu'Abdala eut levé ce qui étoit sur la table elle le servit. Ensuite elle posa près d'Ali Baba une petite table sur laquelle elle mit le vin avec trois tasses, & en sortant elle emmena Abdalla avec elle comme pour aller souper ensemble, & donner à Ali Baba, selon la coutume, la liberté de s'entretenir, & de se réjouir agréablement avec son Hôte, & de le faire bien boire.

Alors le faux Cogia Houssain ou plutôt le Capitaine des quarante Voleurs, crut que l'occasion favorable pour ôter la vie à Ali Baba étoit venue. Je vai, dit-il, faire enyvrer le pere & le fils, & le fils à qui je veux bien donner la vie, ne m'empêchera pas d'enfoncer le poignard dans le cœur du pere, & je me sauverai par le jardin, comme je l'ai déjà fait, pendant que la Cuisiniere & l'Esclave n'auront pas encore achevé de souper, ou
feront

162 *Les Mille & une Nuit*,
seront endormis dans la Cuisine
Au lieu de souper, Morgiane
qui avoit pénétré dans l'inten-
tion du faux Cogia Houffain,
ne lui donna pas le temps de ve-
nir à l'exécution de sa méchan-
ceté. Elle s'habilla d'un habit
de danseuse fort propre, prit
une coëffure convenable, & se
feignit d'une ceinture d'argent
dorée, où elle attacha un poi-
gnard dont la gaine & la poi-
gnée étoient de même métal,
& avec cela elle appliqua un
fort beau masque sur son visage.
Quand elle se fut déguisée de la
sorte, elle dit à Abdalla : Ab-
dalla, prends ton Tambour de
Basque, & allons donner à l'Hôte
de nôtre Maître, & ami de
son fils, le divertissement que
nous lui donnons quelquefois le
soir.

Abdalla prend le Tambour
de Basque, il commence à en
jouer en Marchand devant Mor-
giane

giane, & il entre dans la Sale. Morgiane en entrant après lui fait une profonde reverance d'un air délibéré & à se faire regarder, comme en demandant la permission de faire voir ce qu'elle sçavoit faire.

Comme Abdalla vit qu'Ali Baba vouloit parler, il cessa de toucher le Tambour de Basque. Entre, Morgiane, entre, dit Ali Baba; Cogia Houffain jugera dequoi tu es capable, & il nous dira ce qu'il en pensera. Au moins, Seigneur, dit-il à Cogia Houffain en se tournant de son côté, ne croyez pas que je me mette en dépense pour vous donner ce divertissement. Je le trouve chez moi, & vous voyez que ce sont mon esclave & ma Cuisiniere, & Dépensière en même temps qui me le donnent. J'espere que vous ne le trouverez pas desagréable.

Cogia Houffain ne s'attendoit

doit pas qu'Ali Baba dût ajouter ce divertissement au souper qu'il lui donnoit. Cela lui fit craindre de ne pouvoir pas profiter de l'occasion qu'il croyoit avoir trouvée. Au cas que cela arrivât, il se consola par l'esperance de la retrouver en continuant de ménager l'amitié du pere & du fils. Ainsi, quoi qu'il eût mieux aimé qu'Ali Baba eût bien voulu ne le lui pas donner; il fit semblant néanmoins de lui en avoir obligation, & il eut la complaisance de lui témoigner que ce qui faisoit plaisir, ne pouvoit pas manquer de lui en faire aussi.

Quand Abdalla vit qu'Ali Baba & Cogia Houssain avoient cessé de parler, il recommença à toucher son tambour de basseque, & l'accompagna de sa voix, sur un air à danser, & Morgiane qui ne cedit pas à aucun danseur ou danseuse de profession

profession, dansa d'une maniere à se faire admirer, même de toute autre compagnie que celle à laquelle elle donnoit ce spectacle; dont il n'y avoit peut-être que le faux Cogia Houssain qui y donnât le moins d'attention.

Après avoir dansé plusieurs danses avec le même agrément, & de la même force : elle tira enfin le poignard, & en le tenant à la main, elle en dansa une, dans laquelle elle se surpassa par les figures différentes, par les mouvemens légers, par les sauts surprenans, & par les efforts merveilleux dont elle les accompagna, tantôt en présentant le poignard en avant, comme pour fraper, tantôt en faisant semblant de s'en fraper elle-même dans le sein.

Comme hors d'aleine enfin, elle arracha le tambour de basse des mains d'Abdalla, de la
main

166 *Les Mille Et une Nuit*,
main gauche, & en tenant le
poignard de la droite, elle alla
presenter le tambour de basque
par le creux à Ali Baba, a l'i-
mitation des danseurs & des
danseuses de profession, qui en
usent ainsi pour solliciter la libe-
ralité de leurs spectateurs.

Ali Baba jetta une piece d'or
dans le tambour de basque de
Morgiane : Morgiane s'adressa
ensuite au fils d'Ali Baba, qui
suivit l'exemple de son pere. Co-
gia Houssain qui vit qu'elle alloit
venir aussi à lui, avoit déjà tiré
la bourse de son sein pour lui
faire son present, & il y metoit
la main, dans le moment que
Morgiane avec un courage di-
gne de sa fermeté & de sa réso-
lution, lui enfonça le poignard
au milieu du cœur, si avant qu'el-
le ne le retira qu'après lui avoir
ôté la vie.

Ali Baba & son fils épouvan-
tez de cette action, poussèrent
un

un grand cris. Ah malheureuse ! s'écria Ali Baba ; qu'as-tu fait ? est-ce pour nous perdre moi & ma famille ?

Ce n'est pas vous perdre, répondit Morgiane ; je l'ai fait pour votre conservation. Alors en ouvrant la robe de Cogia Houffain, & en montrant à Ali Baba le poignard dont il étoit armé : voyez, dit-elle, à quel fier ennemi vous aviez affaire, & regardez le bien au visage. Vous y reconnoîtrez le faux Marchand d'huile, & le Capitaine des quarante voleurs. Ne considerez-vous pas aussi qu'il n'a pas voulu manger de sel avec vous ? En voulez-vous davantage pour vous persuader de son dessein pernicieux, Avant que je l'eusse vû, le soupçon m'en étoit venu, du moment que vous m'avez fait connoître que vous aviez un tel convive. Je l'ai vû, & vous voyez que mon soupçon n'é

n'étoit pas mal fondé.

Alia Baba qui connut la nouvelle obligation qu'il avoit à Morgiane, de lui avoir conservé la vie une seconde fois, l'embrassa: Morgiane, dit-il, je t'ai donné la liberté, & alors je te promis que ma reconnoissance n'en demeureroit pas la, & que bien-tôt j'y mettrois le comble. Ce tems est venu, & je te fais ma belle fille.

Et en s'adressant à son fils: mon fils, ajouta Ali Baba; je vous crois assez bon fils, pour ne pas trouver étrange que je vous donne Morgiane pour femme, sans vous consulter. Vous ne lui avez pas moins d'obligation que moi. Vous voyez que Cogia Houssain n'avoit recherché votre amitié (que dans le dessein de mieux réussir à m'arracher la vie par sa trahison: & s'il y eut réussi, vous ne devez pas douter qu'il ne vous eut sacrifié aussi à
la

sa vengeance. Considérez de plus qu'en épousant Morgiane, vous épousez le soutien de ma famille, tant que je vivrai, & l'appuie de la vôtre, jusqu'à la fin de vos jours.

Le fils, bien loin de témoigner aucun mécontentement, marqua qu'il consentoit à ce mariage, non seulement parce qu'il ne vouloit pas désobéir à son pere ; mais même parce qu'il y étoit porté par sa propre inclination.

On songea ensuite dans la maison d'Ali Baba à enterrer le corps du Capitaine auprès de ceux des quarante voleurs, & cela se fit si secrettement, qu'on n'en eut connoissance qu'après de longues années, lorsque personne ne se trouvoit plus intéressé dans la publication de cette Histoire mémorable.

Peu de jours après, Ali Baba celebra les nôces de son fils &

de Morgiane, avec grande solennité, & par un festin somptueux, accompagné de danses, de spectacles & des divertissemens accoutumés. Et il eut la satisfaction de voir que ses amis & ses voisins, qu'il avoit invitez, sans avoir connoissance des vrais motifs du mariage; mais qui d'ailleurs n'ignoroient pas les belles & bonnes qualitez de Morgiane; le louèrent hautement de sa generosité & de son bon cœur.

Après le mariage Ali Baba qui s'étoit abstenu de retourner à la grotte des voleurs, depuis qu'il en avoit tiré & rapporté le corps de son frere Cassim, sur un de ses trois ânes, avec l'or dont il les avoit chargés, par la crainte de les y trouver, ou d'y être surpris: s'en abstint encore après la mort des trente-huit voleurs, en y comprenant leur Capitaine; parce qu'il supposoit que

que les deux autres dont le destin ne lui étoit pas connu, étoient encore vivans.

Mais au bout d'un an, comme il eut vû qu'il ne s'étoit fait aucune entreprise pour l'inquiter, la curiosité le prit d'y faire un voyage, en prenant les précautions nécessaires pour sa sûreté. Il monta à cheval, & quand il fut arrivé près de la grotte, il prit un bon augure de ce qu'il n'aperçut aucun vestige ni d'hommes ni de chevaux. Il mit pied à terre, il attacha son cheval, & en se presentant devant la porte, il prononça ces paroles : *Sesame ouvre-toi*, qu'il n'avoit pas oubliées. La porte s'ouvrit, il entra, & l'état où il trouva toutes choses dans la grotte, lui fit juger que personne n'y étoit entrée, depuis environ le tems que le faux Cogia Houssain étoit venu lever boutique dans la ville, & ainsi que la troupe des qua-

172 *Les Mille & une Nuit,*
rente voleurs étoit entièrement
dissipée & exterminée depuis ce
tems-là : & ne douta plus qu'il
ne fut le seul au monde qui eut
le secret de faire ouvrir la grotte,
& que le trésor qu'elle enfermoit
étoit à sa disposition. Il s'étoit
muni d'une valise, il la remplit
d'autant d'or que son cheval en
put porter, & il revint à la ville.

Depuis ce tems la, Ali Baba,
son fils qu'il mena à la grotte, &
qui il enseigna le secret pour y
entrer, & après eux leur postérité,
à laquelle ils firent passer le
même secret, en profitant de
leur fortune avec modération;
vecyrent dans une grande
splendeur, & honorez des pre-
mières dignitez de la Ville.

Après avoir achevé de raconter
cette Histoire au Sultan Schari-
riar, Scheherazade qui vit qu'il
n'étoit pas encore jour; com-
mença de lui faire le recit de
celle que nous allons voir.

HIS.

HISTOIRE

*D'Ali Cogia Marchand de
Bagdad.*

Sous le regne du Calife Haroun Alraſchid, dit la Sultane, il y avoit à Bagdad un Marchand nommé Ali Cogia qui n'étoit ni des riches ni auffi du dernier Ordre, lequel demeuroit dans ſa Maïſon paternelle, ſans femme, & ſans enfans. Dans le temps que libre de ſes actions, il vivoit content de ce que ſon négoce lui produiſoit, il eut trois jours de ſuite un ſonge, dans lequel un Viellard vénérable lui apparût, avec un grand lévere, qui le reprimandoit de ce qu'il ne s'étoit pas encore acquité du pèlerinage de la Mecque.

Ce ſonge troubla Ali Cogia, & le mit dans un grand embar-

ras. Comme bon Mussulman, il n'ignoroit pas l'obligation où il étoit de faire ce pèlerinage; mais comme il étoit chargé d'une maison, de meubles, & d'une Boutique, il avoit toujours cru que c'étoient de motifs assez puissans pour s'en dispenser, en tâchant d'y suppléer par des aumônes, & par d'autres bonnes œuvres. Mais depuis le songe sa conscience le pressoit si vivement, que la crainte qu'il ne lui en arrivât quelque malheur, le fit résoudre de ne pas différer davantage à s'en acquitter.

Pour se mettre en état d'y satisfaire dans l'année qui couroit, Ali Cogia commença par la vente de ses Meubles; il vendit ensuite sa Boutique, & la plus grande partie des Marchandises dont elle étoit garnie en réservant celles qui pouvoient être du débit à la Mecque, & pour ce qui est de la Maison, il trou-

va un Locataire, à qui il en fit un bail. Les choses ainsi disposées il se trouva prêt à partir dans le temps que la Caravane de Bagdad, pour la Mecque, se mettoit en chemin. La seule chose qui lui restoit à faire, étoit de mettre en sûreté une somme de mille pièces d'or qui l'eut embarrassé dans le Pèlerinage, après avoir mis à part l'argent qu'il jugea à propos d'emporter avec lui, pour sa dépense, & pour d'autres besoins.

Ali Cogia choisit un vase d'une capacité convenable, il y mit les mille pièces d'or, & il acheva de le remplir d'Olives. Après avoir bien bouché le vase, il la porta chez un Marchand de ses amis. Il lui dit : Mon Frere, vous n'ignorez pas que dans peu de jours je parts, comme Pèlerin de la Mecque avec la Caravane. Je vous demande en

grace de vouloir bien vous charger

ger d'un Vase d'Olives que voici & de me le conserver jusqu'à mon retour. Le Marchand lui dit obligeamment : Tenez, voilà la Clef de mon Magazin, portez-y vous-même votre Vase, & mettez-le où il vous plaira, je vous promets que vous l'y retrouverez.

Le jour du départ de la Caravane de Bagdad, arrivé, Ali Cogia, avec un Chameau chargé des Marchandises dont il avoit fait choix, & qui lui servit de monture dans le chemin, s'y joignit, & il arriva heureusement à la Mecque. Il y visita avec tous les autres Pèlerins, le Temple si célèbre & si fréquenté chaque année par toutes les Nations Musulmanes, qui y abordent de tous les endroits de la Terre, où elles sont repandues, en observant très-religieusement les ceremonies que leur sont prescrites.

Quand

Quand il se fut acquitté des devoirs de son Pelerinage, il exposa les Marchandises qu'il avoit apportées pour les vendre ou pour les échanger.

Deux Marchands qui passaient & qui virent les Marchandises d'Ali Cogia, les trouverent si belles, qu'ils s'arrêtèrent pour les considérer, quoi qu'ils n'en eussent pas besoin. Quand ils eurent satisfait leur curiosité, l'un dit à l'autre en se retirant : Si ce Marchand sçavoit le gain qu'il feroit au Caire sur ses Marchandises, il les y porteroit, plutôt que de les vendre ici où elles sont à bon marché.

Ali Cogia entendit ces paroles, & comme il avoit entendu parler mille fois des beautés de l'Egypte, il resolut sur le champ de profiter de l'occasion, & d'en faire le voyage. Ainsi après avoir rempaqueté & remballé

178 *Les Mille & une Nuit.*
ses Marchandises, au lieu de retourner à Bagdad, il prit le chemin de l'Égypte en se joignant à la Caravane du Caire. Quand il fut arrivé au Caire: il n'eut pas lieu de se repentir du parti qu'il avoit pris; il y trouva si bien son compte, qu'en très-peu de jours, il eut achevé de vendre toutes ses Marchandises avec un avantage beaucoup plus grand qu'il n'avoit espéré. Il en acheta d'autres dans le dessein de passer à Damas, & en attendant la commodité d'une Caravane qui devoit partir dans six semaines, il ne se contenta pas de voir tout ce qui étoit digne de sa curiosité dans le Caire, il alla aussi admirer les Pyramides, & il remonta la Nil, jusqu'à une certaine distance, & vit les Villes les plus célèbres situées sur l'un & sur l'autre bord.

Dans le voyage de Damas,
comme

comme le chemin de la Caravane étoit de passer par Jerusalem, nôtre Marchand de Bagdad profita de l'occasion de visiter le temple, regardé par tous les Muselmans, comme le plus Saint, après celui de la Mecque, d'où cette ville prend le titre de noble sainteté.

Ali Cogia trouva la ville de Damas, un lieu si délicieux, par l'abondance de ses eaux, par ses praires, & par ses jardins enchantez, que tout ce qu'il avoit lu de ses agrémens dans nos histoires, lui parut beaucoup au dessous la vérité, & qu'il y fit un long séjour. Comme néanmoins il n'oublioit pas qu'il étoit de Bagdad, il en partit enfin, & il arriva à Halep, où il fit encore quelque séjour; & de-là, après avoir passé l'Euphrate, il prit le chemin de Moussoul, dans l'intention d'abreger son retour en descendant le Tigre.

Mais quand Ali Cogia fut arrivé à Mouffoul, des marchands de Perse avec lesquels il étoit venu d'Halep, & avec qu'il avoit contracté une grande amitié; avoient pris un si grand ascendant sur son esprit par leurs honnêtetez & par leurs entretiens agréables, qu'il n'eurent pas de peine à lui persuader de ne pas abandonner leur compagnie jusqu'à Schiraz, d'où il lui seroit aisé de retourner à Bagdad, avec un gain considerable. Ils le menerent par les Villes de Sultanie, de Rei, de Coam, de Caschan, d'Ispahan, & de là à Schiraz, d'où il eut encore la complaisance de les accompagner aux Indes, & de revenir à Schiraz avec eux.

De la sorte en comptant le séjour qu'il avoit fait dans chaque Ville, il y avoit bien-tôt sept ans qu'Ali Cogia étoit parti de Bagdad; quand enfin il resolut d'en

d'en prendre le chemin. Et jusqu'alors l'ami auquel il avoit confié le vase d'olives avant son départ pour le lui garder n'avoit songé à lui ni au vase. Dans le tems qu'il étoit en chemin avec une caravane partie de Scihraz, un soir que ce Marchand son ami soupoit en famille, on vint à parler d'olives; & sa femme témoigna quelque desir d'en manger, en disant qu'il y avoit long-tems qu'on n'en avoit vû dans la maison.

A propos d'olives, dit le mari, vous me faites souvenir qu'Ali Cogia m'en laissa un vase en allant à la Mecque il y a sept ans, & qu'il mit lui-même dans mon magasin, pour le reprendre à son retour. Mais où est Ali Cogia depuis qu'il est parti? Il est vrai qu'au retour de la caravane, quelqu'un me dit qu'il avoit passé en Egypte. Il faut qu'il soit mort, puis qu'il n'est pas revenu

depuis tant d'années : nous pouvons désormais manger les olives, si elles sont bonnes. Qu'on me donne un plat & de la lumière, j'en irai prendre, & nous en goûterons.

Mon mari, reprit la femme ; gardez-vous bien au nom de Dieu de commettre une action si noire : vous sçavez que rien n'est plus sacré qu'un dépôt. Il y a sept ans, dites-vous, qu'Ali Cogia est allé à la Mecque, & qu'il n'est pas revenu ; mais on vous a dit qu'il étoit allé en Egypte, & d'Egypte, que sçavez-vous s'il n'est pas allé plus loin. Il suffit que vous n'ayez pas de nouvelles de sa mort, il peut revenir demain, après demain. Quelle infamie ne seroit-ce pas pour vous & pour votre famille, s'il revient & que vous ne lui rendissiez pas son vase dans le même état, & tel qu'il vous l'a confié ? Je vous déclare que je
n'ay

n'ay pas envie de ces olives, & que je n'en mangerai pas. Si j'en ai parlé, je ne l'ai fait que par maniere d'entretien. De plus, croyez-vous qu'après tant de tems, les olives soient encore bonnes? elles sont pourries & gâtées. Et si Ali Cogia revient, comme un pressentiment me le dit, & qu'il s'apperçoive que vous y ayez touché, quel jugement fera-t-il de votre amitié & de votre fidélité? abandonnez votre dessein, je vous en conjure.

La femme ne tint un si long discours à son mari, que parce qu'elle lisoit son obstination sur son visage. En effet, il n'écouta pas de si bons conseils, il se leva, & il alla à son magasin avec de la lumiere & un plat. Alors, souvenez-vous au moins, lui dit sa femme, que je ne prens pas de part à ce que vous allez faire, afin que vous ne m'en attri-

tribuiez pas la faute, s'il vous arrive de vous en repentir.

Le marchand eut encore les oreilles fermées, & il persista dans son dessein. Quand il fut dans le magasin, il prend le vase, il découvre, & il voit les olives toutes pourries. Pour s'éclaircir si le dessous étoit aussi gâté que le dessus, il en verse dans le plat, de la secousse avec laquelle il les y versa, quelques piéces d'or y tomberent avec bruit.

A la vûë de ces piéces, le marchand naturellement avide & attentifs, regarde dans le vase, & apperçoit qu'il avoit versé presque toutes les olives dans le plat, & que le reste étoit tout or en belle monnoye. Il remet dans le vase ce qu'il avoit versé d'olives, il le recouvre, & il revient.

Ma femme, dit-il en rentrant, vous aviez raison, les olives sont
pourries

pourries, & j'ai rebouché le vase de manière qu'Ali Cogia ne s'apercevra pas, que j'y ai touché, si jamais il revient. Vous eussiez mieux fait de me croire reprit la femme, & de n'y pas toucher. Dieu veuille qu'il n'en arrive pas de mal.

Le marchand fut aussi peu touché de ces dernières paroles de la femme, que de la remontrance qu'elle lui avoit faite. Il passa la nuit presque entière à songer au moyen de s'approprier l'or d'Ali Cogia, & à faire en sorte qu'il lui demeurât, au cas qu'il revint, & qu'il lui demandât le vase. Le lendemain de grand matin il va acheter des olives de l'année, il revient, il jette les vieilles du vase d'Ali Cogia, il en prend l'or, il le met en sûreté : & après l'avoir rempli des olives qu'il venoit d'acheter, il le recouvre du même couvercle, & il le remet à la même place

place où Ali Cogia l'avoit mis.

Environ un mois après que le marchand eût commis une action si lâche, & qui devoit lui coûter cher, Ali Cogia arriva à Bagdad de son long voyage. Comme il avoit loüé sa maison avant son départ, il mit pied à terre dans un Khan, où il prit un logement, en attendant qu'il eût signifié son arrivée à son locataire, & que le locataire se fut pourvû ailleurs d'un logement.

Le lendemain Ali Cogia alla trouver le marchand son ami, qui le reçût l'embrassant, & en lui témoignant la joie qu'il avoit de son retour, après une absence de tant d'années; qui disoit il, avoit commencé de lui faire perdre l'esperance de jamais le revoir.

Après les complimens de part & d'autre accoutumez dans une semblable rencontre, Ali Cogia

gia pria le marchand de vouloir bien lui rendre le vase d'olives, qu'il avoit confié à sa garde, & de l'excuser de la liberté qu'il avoit prise de l'en embarrasser.

Ali Cogia mon cher ami, reprit le marchand, vous avez tort de me faire excuses, je n'ai été nullement embarrassé de votre vase; & dans une pareille occasion, j'en eusse usé avec vous de la même manière que vous en avez usé avec moi. Tenez, voilà la clef de mon magasin, allez le prendre, vous le trouverez à la même place où vous l'avez mis.

Ali Cogia alla au magasin du marchand, il en apporte son vase, & après lui avoir rendu la clef, l'avoir bien remercié du plaisir qu'il en avoit reçu; il retourne au Khan où il avoit pris logement. Il découvre le vase, & en y mettant la main à la hauteur

hauteur, où les mille pièces d'or qu'il y avoit caché devoient être, il est dans une grande surprise de ne les y pas trouver. Il crut se tromper, & pour se tirer de peine promptement, il prend une partie des plats & autres vases de sa cuisine de voyage; & il verse tout le vase d'olives, sans y trouver une seule pièce d'or. Il demeura immobile d'étonnement, & en élevant les mains & les yeux au ciel : est il possible, s'écria-t-il, qu'un homme que je regardois comme mon bon ami, m'ait fait une infidélité si insigne.

Ali Cogia sensiblement alarmé par la crainte d'avoir fait une perte si considérable, revint chez le marchand : mon ami, lui dit-il; ne soyez pas surpris de ce que je reviens sur mes pas. J'avoüe que j'ay reconnu le vase d'olives, que j'ay repris dans votre magasin, pour celui que j'y avois

avois mis : avec les olives , j'y avois mis mille piéces d'or que je n'y retrouve pas : peut-être en avez vous eu besoin , & que vous vous en êtes servi pour votre négoce. Si cela est , elles sont à votre service ; je vous prie seulement de me tirer hors de peine , & de m'en donner une reconnaissance , après quoi vous me les rendrez à votre commodité.

Le marchand qui s'étoit attendu qu'Ali Cogia viendroit lui faire ce compliment , avoit médité aussi ce qu'il devoit lui répondre. Ali Cogia , mon ami , dit-il , quand vous m'avez apporté votre vase d'olives , y ai-je touché ? ne vous ay-je pas donné la clef de mon magasin ? ne l'y avez-vous pas porté vous même , & ne l'avez-vous pas retrouvé à la même place où vous l'aviez mis , dans le même état , & couvert de même : si vous y avez mis de l'or , vous devez l'y
avoir

avoir trouvez. Vous m'avez dit qu'il y avoit des olives, je l'ai cru. Voilà tout ce que j'en sçai, vous m'en croirez si vous voulez; mais je n'y ai pas touché.

Ali Cogia prit toutes les voyes de douceur, pour faire enforte que le marchand se rendit justice à lui-même. Je n'aime, dit-il, que le prix, & je serois fâché d'en venir à des extrémitez, qui ne vous feroient pas honneur dans le monde, & dont je ne me servirois qu'avec un regret extrême. Songez que des marchands comme nous doivent abandonner tout intérêt, pour conserver leur bonne reputation. Encor une fois, je serois au desespoir si vôtre opiniâreté m'obligeoit de prendre les voyes de la justice, moi qui ai toujours mieux aimé perdre quelque chose de mon droit, que d'y recourir.

Ali Cogia, reprit le marchand,
vous

vous convenez que vous avez mis chez moi un vase d'olives en dépôt : vous l'avez repris, vous l'avez emporté, & vous venez me demander mille piéces d'or. M'avez-vous dit qu'elles fussent dans le vase ? j'ignore même qu'il y ait des olives, vous ne me les avez pas montrées. Je m'étonne que vous ne me demandiez des perles ou des diamans, plutôt que de l'or. Croyez moi, retirez-vous, & ne faites pas assembler le monde devant ma boutique.

Quelques-uns s'y étoient déjà arrêtés, & ces dernières paroles du marchand, prononcées du ton d'un homme, qui sortoit hors des bornes de la modération, firent que non seulement il s'y en arrêta un plus grand nombre ; mais même que les marchands voisins sortirent de leurs boutiques, & vinrent pour prendre connoissance de la dispute

pute qui étoit entre lui & Ali Cogia, & tâcher de les mettre d'accord. Quand Ali Cogia leur eut exposé le sujet : les plus apparens, demanderent au marchand ce qu'il avoit à répondre.

Le marchand avoua qu'il avoit gardé le vase d'Ali Cogia dans son magazin; mais il nia qu'il y eut touché, & il fit serment qu'il ne sçavoit qu'il y eut des Olives, que parce qu'Ali Cogia le lui avoit dit, & qu'il les prenoit tous à témoins de l'affront, & de l'insulte qu'il venoit lui faire jusques chez lui.

Vous vous l'attirez vous-même l'affront, dit alors Ali Cogia en prenant le Marchand par le bras; mais puisque vous en usez si méchamment, je vous cite a la Loi de Dieu. Voyons si vous aurez le front de dire la même chose devant le Cadis.

A cette sommation à laquelle tout bon Mussulman doit obéir,

à moins de se rendre rebelle à la Religion, le Marchand n'eut pas la hardiesse de faire résistance : Allons, dit-il; c'est ce que je demande, nous verrons qui à tort vous ou moi.

Ali Cogia mena le Marchand devant le Tribunal du Cadis, où il l'accusa de lui avoir volé un dépôt de mille pièces d'or, en exposant le fait de la manière que nous le venons de voir. Le Cadis lui demanda s'il avoit des témoins. Il répondit que c'étoit une précaution qu'il n'avoit pas prise, parce qu'il avoit cru que cela à qui il confioit son dépôt étoit son ami, & que jusqu'alors il l'avoit reconnu pour honnête homme.

Le Marchand ne dit autre chose pour sa défense que ce qu'il avoit déjà dit à Ali Cogia & en présence de ses voisins, & il acheva en disant qu'il étoit prêt d'affirmer par serment,

non-seulement qu'il étoit faux qu'il eut pris les mille piéces d'or, comme on l'en accusoit; mais même qu'il n'en avoit aucune connoissance. Le Cadis exigea de lui le serment, après quoi il le renvoya absous.

Ali Cogia extrêmement mortifié de se voir condamné à une perte si considérable protesta contre le jugement en déclarant au Cadis qu'il en porteroit sa plainte au Calif Haroun Alraschid, qui lui feroit justice; mais le Cadis ne s'étonna point de la protestation, il la regarda comme l'effet du ressentiment ordinaire à tous ceux qui perdent leur procès, & il crut avoir fait son devoir en renvoyant absous au accusé contre lequel on ne lui avoit pas produit de témoins.

Pendant que le Marchand retournoit chez lui en triomphant d'Ali Cogia, avec la joye d'avoir ses mille piéces d'or à

à si bon marché, Ali Cogia alla dresser un Placet, & dès le lendemain, après avoir pris son temps que le Calife devoit retourner de la Mosquée après la priere de midi, il se mit dans une rue sur le chemin, & dans le temps qu'il passoit il éleva le bras en tenant le placet à la main, & un Officier chargé de cette fonction, qui marchoit devant le Calife, & qui se détacha de son rang, vint le prendre pour le lui donner.

Comme Ali Cogia sçavoit que la coûtume du Calife Haroun Alraschid en rentrant dans son Palais étoit de lire lui-même les placets qu'on lui presentoit de la sorte, il suivit la marche entra dans le Palais, & attendit que l'Officier qui avoit pris le placet sortit de l'appartement du Calife. En sortant l'Officier lui dit que le Calife avoit lû son placet, lui marqua

l'heure qu'il lui donneroit audience le lendemain; & après avoir appris de lui la demeure du Marchand, il envoya lui signifier de se trouver aussi le lendemain à la même heure.

Le soir du même jour le Calife avec le Grand Visir Giafar, & Mesrour le Chef des Eunuques l'un & l'autre déguisez comme lui, alla faire sa tournée dans la Ville, comme j'ai déjà fait remarquer à Vôte Majesté qu'il avoit coûtume de le faire de temps en temps.

En passant par une rue le Calife entendit du bruit, il pressa le pas, & il arriva à une porte qui donnoit entrée dans une cour, où dix ou douze enfans, qui n'étoient pas encore retirez jouïoient au clair de la Lune, dequoi il s'apperçût en regardant par une fente.

Le Calife curieux de sçavoir à quel jeu ces enfans jouïoient,
s'assit

s'affit sur un banc de pierre qui se trouva à propos à côté de la porte. Et comme il continuoit de regarder par la fente, il entendit qu'un des enfans le plus vif, & le plus éveillé de tous, dit aux autres : Jouïons au Cadis : je suis le Cadis, amenez-moi Ali Cogia & le Marchand qui lui a volé mille pieces d'or.

A ces paroles de l'enfant, le Calife se souvint du placet qui lui avoit été présenté le même jour, & qu'il avoit lû, & cela lui fit redoubler son attention, pour voir quel seroit le succès du jugement.

Comme l'affaire d'Ali Cogia & du Marchand étoit nouvelle, & qu'elle faisoit grand bruit dans la ville de Bagdad jusques parmi les enfans, les autres enfans accepterent la proposition avec joye, & ils convinrent du personnage que chacun devoit jouer. Personne ne refusa à ce-

lui que s'étoit offert de faire le Cadis, d'en représenter le rôle. Quand il eut pris séance avec le semblant & la gravité d'un Cadis, un autre comme Officier compétant du Tribunal, il lui en presenta deux, dont il appella l'un Ali Cogia, & l'autre le Marchand contre qui Ali Cogia portoit sa plainte.

Alors le feint Cadis prit la parole, & interrogeant gravement le feint Ali Cogia : Ali Cogia, dit-il, que demandez-vous au Marchand que voilà.

Le feint Ali Cogia après une profonde reverence, informa le feint Cadis du fait de point en point, & en achevant il conclut en le suppliant, à ce qu'il lui plût interposer l'autorité de son jugement pour empêcher qu'il ne fit une perte si considerable.

Le feint Cadis après avoir écouté le feint Ali Cogia, se tourna du côté du feint Marchand

chand, & il lui demanda pourquoi il ne rendoit pas à Ali Cogia, la somme qu'il lui demandoit.

Le feint Marchand apporta les mêmes raisons que le véritable avoit alleguées devant le Cadis de Bagdad, & il demanda de même à affirmer par serment, que ce qu'il disoit étoit vérité.

N'allons pas si vite, reprit le feint Cadis; avant que nous en venions à votre serment, je suis bien aise de voir le vase d'Olives. Ali Cogia, ajouta-t-il en s'adressant au feint Marchand de ce nom; avez-vous apporté le vase. Comme il eût répondu qu'il ne l'avoit pas apporté. Allez le prendre, reprit-il; apportez-le-moi.

Le feint Ali Cogia disparoit pour un moment, & en revenant il feint de poser un vase devant le feint Cadis, en disant

que c'étoit le même vase qu'il avoit mis chez l'accusé & qu'il avoit retiré de chez lui. Pour ne rien obmettre de la formalité, le feint Cadis demanda au feint Marchand s'il le reconnoissoit aussi pour le même vase, & comme le feint Marchand eut témoigné par son silence qu'il ne pouvoit le nier, il commanda qu'on le découvrit. Le feint Ali Cogia fit semblant d'ôter le couvercle, & le feint Cadis en faisant semblant de regarder dans le vase : Voila de belles olives, dit-il; que j'en goûte. Il fit semblant d'en prendre une & d'en goûter, & il ajouta : Elles sont excellentes.

Mais, continua le feint Cadis, il me semble que des Olives gardées pendant sept ans, ne devroient pas être si bonnes.

Qu'on fasse venir des Marchands d'Olives & qu'ils voyent ce qui en est. Deux enfans lui furent

furent presentez en qualité de Marchands d'Olives. Etes-vous Marchands d'Olives, leur demanda le feint Cadis; comme ils eurent répondu que c'étoit leur profession. Dites-moi, reprit-il; sçavez vous combien de temps, des Olives accommo- dées par des gens qui s'y entendent peuvent se conserver bonnes à manger.

Seigneur, répondirent les feints Marchands; quelque peine que l'on prenne pour les garder elles ne valent plus rien la troisième année, elles n'ont plus ni faveur ni couleur, elles ne sont bonnes qu'à jeter. Si cela est, reprit le feint Cadis; voyez le vase que voilà, & dites-moi combien il y a de tems qu'on y a mis les olives qui y sont.

Les marchands feints firent semblant d'examiner les olives & d'en gouter, & témoignèrent au Cadis qu'elles étoient
I s recentes

recentes & bonnes. Vous vous trompez, reprit le feint Cadis : voilà Ali Cogia qui dit qu'il les a mis dans le vase il y a sept ans.

Seigneurs, repartirent les marchands, appelez comme experts. Ce que nous pouvons assurer, c'est que les olives sont de cette année; & nous maintenons que de tous les marchands de Bagdad, il n'y en a pas un seul qui ne rende le même témoignage que nous.

Le feint marchand accusé par le feint Ali Cogia, voulut ouvrir la bouche contre le témoignage des marchands experts. Mais le feint Cadis ne lui en donne pas le tems. Tais-toi, dit-il; tu es un voleur, qu'on le pendre. De la sorte, les enfans mirent fin à leur jeu avec grande joie, en frappans des mains & en se jettant sur le feint criminel, comme pour le mener prendre.

On

On ne peut exprimer combien le Calife Haroun Alraschid admira la sagesse & l'esprit de l'enfant qui venoit de rendre un jugement si sage sur l'affaire qui devoit être plaidée devant lui le lendemain. En cessant de regarder par la fente, & en se levant, il demanda à son grand Visir qui avoit été attentif aussi à ce qui venoit de se passer, s'il avoit entendu le jugement que l'enfant venoit de rendre, & ce qu'il en pensoit. Commandeur des Croyans, répondit le Grand Vizir Giafar; on ne peut être plus surpris que je le suis d'une si grande sagesse dans un âge si peu avancé.

Mais, reprit le Calife; sçai tu une chose, qui est que j'ay à prononcer demain sur la même affaire, & que le véritable Ali Cogia m'en a présenté le placet aujourd'hui? Je l'apprens de Votre Majesté, répondit le Grand

Vizir. Crois-tu, reprit encore le Calife, que je puisse en rendre aux autre jugement que celui que nous venons d'entendre? Si l'affaire est la même, repartit le Grand Vizir; il ne me paroît pas que Vôte Majesté puisse y proceder d'une autre maniere, ni prononcer autrement. Remarque donc bien cette maison, lui dit le Calife, & amene moi demain l'enfant, afin qu'il juge la même affaire en ma presence. Mande aussi au Cadis qui a renvoyé absous le marchand voleur de s'y trouver, afin qu'il apprenne son devoir de l'exemple d'un enfant, & qu'il se corrige. Je veux aussi que tu prennes le soin de faire avertir Ali Cogia d'apporter son vale d'olives; & que deux marchands d'olives se trouvent à mon audience. Le Calife lui donna cet ordre, en continuant sa tournée, qu'il acheva sans rencontrer autre chose

chose qui méritât son attention.

Le lendemain le Grand Vizir Giafar vint à la maison, ou le Calife avoit été témoin du jeu des enfans, & il demanda à parler au Maître : au défaut du maître qui étoit parti, on lui fit parler à la maîtresse. Il lui demanda si elle avoit des enfans ? elle répondit qu'elle en avoit trois, & elle les fit venir devant lui. Mes enfans, leur demanda le Grand Vizir, qui de vous faisoit le Cadis hier au soir que vous jouiez ensemble ? le plus grand qui étoit l'aîné, répondit que c'étoit lui ; & comme il ignoroit pourquoi il lui faisoit cette demande, il changea de couleur. Mon fils, lui dit le Grand Vizir ; venez avec moi, le Commandeur des Croyans veut vous voir.

La mere fut dans une grande alarme, quand elle vit que le

Grand Vizir vouloit emmener son fils. Elle lui demanda : Seigneur, est ce pour enlever mon fils que le Commandeur des Croyans le demande ? le Grand Vizir la rassura, en lui promettant que son fils lui seroit renvoyé en moins d'une heure, & qu'elle apprendroit à son retour le sujet pourquoi il étoit apellé, dont elle seroit contente. Si cela est ainsi, Seigneur, reprit la mere, permettez moi qu'auparavant je lui fasse prendre un habit plus propre, & qui le rende plus digne de paroître devant le Commandeur des Croyans : & elle le lui fit prendre sans perdre de tems.

Le Grand Vizir emmena l'enfant, & il le presenta au Calife, à l'heure qu'il avoit donnée à Ali Cogia & au marchand pour les entendre.

Le Calife qui vit l'enfant un peu interdit, & qui voulut le
preparer

preparer à ce qu'il attendoit de lui : Venez mon fils, dit-il, approchez; est ce vous qui jugiez hier l'affaire d'Ali Cogia, & du marchand qui lui a volé son or ? je vous ai vu, & je vous ai entendu, je suis bien content de vous. L'enfant ne se décontenança pas, il répondit modestement que c'étoit lui. Mon fils, reprit le Calife, je veux vous faire voir aujourd'hui le véritable Ali Cogia, & le véritable marchand : venez vous asseoir près de moi.

Alors le Calife prit l'enfant par la main, monta & s'assit sur son trône, & quand il l'eut fait asseoir près de lui, il demanda où étoient les Parties. On les fit avancer, & on les lui nomma pendant qu'ils se prosternoient & qu'ils frapoient de leur front le tapis qui couvroit le trône. Quand ils se furent relevez, le Calife leur dit : plaidez chacun votre

208 *Les Mille & une Nuit*,
vôtre cause, l'enfant que voici
vous écoutera & vous fera justi-
ce : & s'il manque en quelque
chose j'y suppléerai.

Ali Cogia & le Marchand
parlerent l'un après l'autre, &
quand le Marchand vint à de-
mander à faire le même ser-
ment qu'il avoit fait dans son
premier jugement : l'enfant dit
qu'il n'étoit pas encore tems,
& qu'auparavant il étoit à pro-
pos de voir la vase d'olives.

A ces paroles Ali Cogia pre-
senta le vase, le posa aux pieds
du Calife & le découvrit : le
Calife regarda les olives, & il
en prit une, dont il gouta. Le
vase fut donné à examiner aux
Marchands Experts, qui avoient
été appelez ; & leur rapport fut
que les olives étoient bonnes &
de l'année. L'enfant leur dit
qu'Ali Cogia assuroit qu'elles y
avoient été mises il y a voit sept
ans, à quoi ils firent la même ré-
ponse

Le *Enfant* que
& vous fera
que en qu

ponse que les enfans, feints Marchands experts, comme nous l'avons vû.

le March
és l'autre
d vint à
même
dans l

Ici quoique le Marchand accusé vit bien que les deux Marchands experts venoient de prononcer sa condamnation; il ne laissa pas néanmoins de vouloir alleguer quelque chose pour se justifier; mais l'enfant se garda bien de l'envoyer prendre; il regarda le Calife, Commandeur des Croyans, dit-il, ceci n'est pas un jeu: c'est à Vôtre Majesté de condamner à mort serieusement, & non pas à moi qui ne le fis hier que pour rire.

s.
ria pro
pieds
le
& il
Le
ux
nt
e

Le Calife instruit pleinement de la mauvaise foi du Marchand, l'abandonna aux Ministres de la Justice pour le faire prendre, ce qui fut executé, apres qu'il eut déclaré où il avoit caché les mille pieces d'or qui furent renduës à Ali Cogia. Ce Monarque enfin, plein de justice & d'équité, après

après avoir averti le Cadis qui avoit rendu le premier jugement, lequel étoit présent, d'apprendre d'un enfant à être plus exact dans sa fonction, embrassa l'enfant, & le renvoya avec une bourse de cent piéces d'or, qu'il lui fit donner pour marque de sa libéralité.

HISTOIRE.

Le Cheval enchanté.

SCheherazade en continuant de raconter au Sultan des Indes ses Histoires si agréables, & auxquelles il prenoit un si grand plaisir, l'entretint de celle du Cheval enchanté, Sire, dit-elle, comme Vôtre Majesté ne l'ignore pas, le Nevrouz, c'est-à-dire, le nouveau jour, qui est le premier de l'année & du Printems, ainsi nommé par excellence; est une fête si solennelle & si ancienne

cienne dans toute l'étendue de la Perse, dès les premiers tems même de l'idolatrie, que la Religion de nôtre Prophete toute pure qu'elle est, & que nous tenons pour la véritable, en s'y introduisant, n'a pû jusqu'à nos jour venir à bout d'abolir; quoique l'on puisse dire qu'elle est toute payenne, & que les ceremonies qu'on y observe sont superstitieuses. Sans parler des grandes villes, il n'y en a ni petite, ni bourg, ni village, ni hameau, où elle ne soit célébrée avec des réjouïssances extraordinaires.

Mais les réjouïssances qui se font à la Cour, les surpassent toutes infiniment par la variété des spectacles surprenans & nouveaux, que les étrangers des états voisins, & même des plus éloignés, attirez par les récompenses & par la libéralité des Rois, envers ceux qui excellent
par

par leurs inventions & par leur industrie : de maniere qu'on ne voit rien dans les autres parties du monde, qui approche de cette magnificence.

Dans une de ces fêtes, après que les plus habiles & les plus ingenieux du païs avec les étrangers qui s'étoient rendus à Schiraz, où la Cour étoit alors, eurent donné au Roy & à toute la Cour, le divertissement de leurs spectacles, & que le Roy leur eut fait ses largesses à chacun, selon ce qu'il avoit mérité, & ce qu'il avoit fait paroître de plus extraordinaire, de plus merveilleux & de plus satisfaisant, menagées avec une égalité, qu'il n'y en avoit pas un qui ne s'estimât dignement recompensé, dans le tems qu'il se preparoit à se retirer & à congédier la grande assemblée : un Indien parut au pied de son trône, en faisant avancer un cheval sellé, bridé,
&

& richement harnaché, représenté avec tant d'art, qu'à le voir on l'eut pris d'abord pour un véritable cheval.

L'Indien se prosterna devant le trône, & quand il se fut relevé, en montrant le cheval au Roy : Sire, dit-il ; quoique je me présente le dernier devant V^ôtre Majesté, pour entrer en licc ; je puis l'assurer néanmoins que dans ce jour de fête, elle n'a rien vû d'aussi merveilleux & d'aussi surprenant que le cheval, sur lequel je la supplie de jeter les yeux. Je ne vois dans ce cheval, lui dit le Roy, autre chose que l'art & l'industrie de l'ouvrier, à lui donner la ressemblance du naturel qu'il lui a été possible. Mais un autre Ouvrier pourroit en faire un semblable, qui le surpasseroit même en perfection.

Sire, reprit l'Indien, ce n'est pas aussi par sa construction, ni par ce qu'il paroît à l'extérieur, que

que j'ai dessein de faire regarder mon cheval par V^ôtre Majesté comme une merveille. C'est par l'usage que j'en sçai faire, & que tout homme comme moi peut en faire, par le secret que je puis lui communiquer. Quand je le monte en quelque endroit de la Terre, si éloigné qu'il puisse être, que je veuille me transporter par la region de l'air, je puis l'exécuter en tres-peu de temps. En peu de mots, Sire, voilà en quoi consiste la merveille de mon cheval. Merveille dont personne n'a jamais entendu parler, & dont je m'offre de faire voir l'expérience à V^ôtre Majesté, si elle me le commande.

Le Roi de Perse qui étoit curieux de tout ce qui tenoit du merveilleux, & qui après tant de choses de cette nature qu'il avoit vûës, & qu'il avoit cherché & désiré de voir, n'avoit rien vû qui approchât, ni entendu

tendu dire qu'on eût vû rien de semblable, dit à l'Indien, qu'il n'y avoit que l'expérience qu'il venoit de lui proposer qui pouvoit le convaincre de la prééminence de son cheval, & qu'il étoit prêt d'en voir la vérité.

L'Indien mit aussi-tôt le pied à l'étrier, se jetta sur le cheval avec une grande légèreté, & quand il eut mis le pied dans l'autre étrier, & qu'il se fût bien assuré sur la selle, il demande au Roi de Perse, où il lui plaisoit de l'envoyer.

Environ à trois lieües de Schiraz, il y avoit une haute montagne qu'on découvroit à plein de la grand place où le Roi de Perse étoit devant son Palais, remplie de tout le peuple qui s'y étoit rendu. Vois tu cette montagne, dit le Roi en la montrant à l'Indien; c'est où je souhaite que tu ailles : la distance n'est pas longue; mais elle

le suffit pour faire juger de la diligence que tu feras pour aller & pour revenir. Et parce qu'il n'est pas possible de te conduire des yeux jusques-là, pour marque certaine que tu y seras allé, j'entens que tu m'apportes une palme d'un Palmier qui est au pied de la montagne.

A peine le Roi de Perse eut achevé de déclarer sa volonté par ses paroles, que l'Indien ne fit que tourner une cheville, qui s'élevoit un peu au détait du cou du cheval, en approchant du pommeau de sa selle. Dans l'instant le cheval s'éleva de terre, & enleva le Cavalier en l'air comme un éclat, si haut qu'en peu de momens ceux qui avoient les yeux les plus perçans le perdirent de vûë, & cela se fit avec une grande admiration du Roi & de ses Courtisans, & de grands cris d'étonnement de la part de tous les Spectateurs assembles.

Il n'y avoit presque pas un quart d'heure que l'Indien étoit parti, quand on l'apperçut au haut de l'air, qu'il revenoit la palme à la main. On le vit enfin arriver au-dessus de la Place où il fit plusieurs caracolles aux acclamations de joye du Peuple qui lui applaudissoit, jusqu'à ce qu'il vint se poser devant le trône du Roi, à la même place d'où il étoit parti, sans aucune secousse du Cheval qui pût l'incommoder. Il mit pied à terre, & en s'approchant du Trône, il se prosterna, & il posa la Palme aux pieds du Roi.

Le Roi de Perse qui fut témoin, avec non moins d'admiration que d'étonnement, du spectacle inouï que l'Indien venoit de lui donner, conçut en même-temps une forte envie de posséder le Cheval. Et comme il se persuadoit qu'il ne trouveroit pas de difficulté à en traiter

avec l'Indien quelque somme qu'il lui en demandât, resolu de la lui accorder, il le regardoit déjà comme la pièce la plus précieuse qu'il auroit dans son Trésor, dont il comptoit de l'enrichir. A juger de ton Cheval par son apparence extérieure, dit-il à l'Indien; je ne comprenois pas qu'il dût être considéré, autant que tu viens de me faire voir qu'il le mérite. Je t'ai obligation de m'avoir désabusé, & pour te marquer combien j'en fais d'estime, je suis prêt de l'acheter s'il est à vendre.

Sire, réprit l'Indien; je n'ai pas douté que Votre Majesté qui passe entre tous les Roi, qui regnent aujourd'hui sur la Terre, pour celui qui sçait juger le mieux de toutes choses, & les estimer selon leur juste valeur, rendroit à mon Cheval la justice qu'elle lui rend, dès que je lui aurois fait connoître par où il étoit

étoit digne de son attention. J'avois même prévu qu'elle ne se contenteroit pas de l'admirer, & de le louer; mais même qu'elle désireroit d'abord d'en être possesseur, comme elle vient de me le témoigner. De mon côté, Sire, quoique j'en connoisse le prix autant qu'on peut le connoître, & que sa possession me donne un relief pour rendre mon nom immortel dans le monde, je n'y ai pas néanmoins une attache si forte, que je ne veuille bien m'en priver pour satisfaire la noble passion de V^ôtre Majesté. Mais en lui faisant cette déclaration, j'en ai une autre à lui faire touchant la condition sans laquelle je ne puis me résoudre à le laisser passer en d'autres mains, qu'elle ne prendra peut-être pas en bonne part.

V^ôtre Majesté aura donc pour agréable, continua l'Indien; que je lui marque, que je n'ai

pas acheté ce Cheval. Je ne l'ai obtenu de l'Inventeur, & du Fabricateur qu'en lui donnant en mariage ma fille unique qu'il me demanda, & en même temps il exigea de moi que je ne le vendrois pas, & si j'avois à lui donner un autre possesseur, ce seroit par un échange tel que je le jugerois à propos.

L'Indien vouloit poursuivre ; mais au mot d'échange le Roi de Perse l'interrompit : Je suis prêt, repartit-il, de t'accorder tel échange que tu me demanderas. Tu sçais que mon Royaume est grand, & qu'il est rempli de grandes Villes, puissantes, riches, & peuplées. Je laisse à ton choix, celle qu'il te plaira de choisir, en pleine puissance, & souveraineté, pour le reste de tes jours.

Cet échange parût véritablement Royal à toute la Cour de Perse ; mais il étoit fort au-dessous

sous de ce que l'Indien s'étoit proposé. Il avoit porté ses vœux à quelque chose de beaucoup plus relevé. Il repondit au Roy : Sire, je suis infiniment obligé à Vôte Majesté de l'offre qu'elle me fait, & je ne puis assez la remercier de sa générosité. Je la supplie néanmoins de ne pas s'offenser si je prens la hardiesse de lui témoigner que je ne puis mettre mon Cheval en sa possession, qu'en recevant de sa main la Princesse sa fille pour épouse. Je suis resolu de n'en perdre la propriété qu'à ce prix.

Les Courtisans qui environnoient le Roi de Perle, ne pûrent s'empêcher de faire un grand éclat de rire à la demande extravagante de l'Indien. Mais le Prince Firouz Schah, fils aîné du Roi, & héritier présomptif du Royaume ne l'entendit qu'avec indignation. Le Roi pensa tout autrement, & il

crut qu'il pouvoit sacrifier la Princesse de Perse à l'Indien, pour satisfaire sa curiosité. Il balança néanmoins sçavoir s'il devoit prendre ce parti.

Le Prince Firouz Schah qui vit que le Roy son pere hésitoit sur la réponse qu'il devoit faire à l'Indien, craignit qu'il ne lui accordât ce qu'il demandoit, chose qu'il eut regardée comme également injurieuse à la dignité Royale, à la Princesse sa sœur, & à sa propre personne. Il prit donc la parole, & en le prevenant: Sire, dit-il; que Votre Majesté me pardonne si j'ose lui demander s'il est possible qu'elle balance un moment sur le refus qu'elle doit faire à la demande insolente d'un homme de rien, & d'un Bateleur infâme? & qu'elle lui donne lieu de se flatter un moment qu'il va entrer dans l'alliance d'un des plus puissans Monarques de la Terre?

Terre ? Je la supplie de confiderer ce qu'elle se doit non-seulement à soi-même, mais même à son sang, & à la haute Noblesse de ses Ayeuls.

Mon fils, reprit le Roi de Perse, je prens vôtre remontrance en bonne part, & je vous sçai bon gré du zele que vous témoignez pour conserver l'éclat de vôtre naissance dans le même état que vous l'avez reçûë; mais vous ne considerez pas assez l'excellence de ce cheval, ni que l'Indien qui me propose cette voye pour l'acquérir, peut, si je le rebute aller faire la même proposition ailleurs, où l'on passera par-dessus la point d'honneur, & que je serois au désespoir, si un autre Monarque pouvoit se vanter de m'avoir surpassé en générosité, & de m'avoir privé de la gloire de posséder le cheval que j'estime la chose la plus singulière, & la plus

224 *Les Mille & une Nuit*,
digne d'admiration, qu'il y ait
au monde. Je ne veux pas dire
néanmoins que je consente à lui
accorder ce qu'il demande.
Peut-être n'est il pas bien d'ac-
cord avec lui-même sur l'exor-
bitance de sa prétention, & que
la Princesse ma fille à part, je fe-
rai telle autre convention avec
lui qu'il en sera content. Mais
avant que je vienne à la dernié-
re discussion du marché, je suis
bien aise que vous examiniez le
Cheval, & que vous en fassiez
l'essai vous même, afin que vous
m'en disiez votre sentiment. Je
ne doute pas qu'il ne veuille
bien le permettre.

Comme il est naturel de se
flatter dans ce que l'on souhaite,
l'Indien qui crut entrevoir dans
le discours qu'il venoit d'enten-
dre, que le Roy de Perse n'étoit
pas absolument éloigné de le
recevoir dans son alliance, en
acceptant le cheval à ce prix,
&

& que le Prince au lieu de lui être contraire, comme il venoit de le faire paroître, pourroit lui devenir favorable, loin de s'opposer au desir du Roy, en témoignna de la joie; & pour marque qu'il y contientoit avec plaisir, il prevint le Prince en s'approchant du cheval, prêt à l'aider à le monter, & l'avertir ensuite de ce qu'il falloit qu'il fit pour le bien gouverner.

Le Prince Firouz Schah avec une adresse merveilleuse, monta le cheval sans le secours de l'Indien, & il n'eut pas plutôt le pied assuré dans l'un & l'autre étrier : que sans attendre aucun avis de l'Indien, il tourna la cheville qu'il lui avoit vû tourner peu de tems auparavant lorsqu'il avoit monté. Du moment qu'il l'eut tournée le cheval l'enleva avec la même vitesse qu'une fleche tirée par l'archer le plus fort & le plus adroit; & de

la sorte en peu de momens, le Roy, toute la Cour, & toute la nombreuse assemblée le perdirent de vûe.

Le cheval ni le Prince Firouz Schah ne paroissoient plus dans l'air, & le Roi de Perse faisoit des efforts inutilement pour l'appercevoir, quand l'Indien allarmé de ce qui venoit d'arriver, se prosterna devant le trône, & obligea le Roy de jeter les yeux sur lui, & de faire attention au discours qu'il lui tint en ces termes : Sire, dit-il, Vôtre Majesté elle même à vû que le Prince ne m'a pas permis par sa promptitude de lui donner l'instruction nécessaire pour gouverner mon cheval. Sur ce qu'il m'a vû faire, il a voulu marquer qu'il n'avoit pas besoin de mon avis pour partir & s'élever en l'air. Mais il ignore l'avis que j'avois à lui donner pour faire détourner le cheval en arriere, & pour le
faire

faire revenir au lieu d'où il est parti. Ainsi, Sire, la grace que je demande à Votre Majesté, c'est de ne me pas rendre garant de ce qui pourra arriver de sa personne. Elle est trop équitable pour m'imputer le malheur qui peut en arriver.

Le discours de l'Indien affligea fort le Roy de Perse, qui comprit que le danger où étoit le Prince son fils, étoit inévitable, s'il étoit vrai, comme l'Indien le disoit, qu'il y eut un secret pour faire revenir le cheval, différent de celui qui le faisoit partir & élever en l'air. Il lui demanda en colere pourquoi il ne l'avoit pas rapellé dans le moment qu'il l'avoit vû partir.

Sire, répondit l'Indien, Votre Majesté elle-même a été témoin de la rapidité avec laquelle le cheval & le Prince ont été enlevés : surprise où j'en ai été, & où j'en suis encore, m'a d'abord

ôté la parole, & quand j'ai été en état de m'en servir, il étoit déjà si éloigné qu'il n'eut pas entendu ma voix; & quand il l'eut entenduë, il n'eut pu gouverner le cheval pour le faire revenir, puisqu'il n'en sçavoit pas le secret, qu'il ne s'est pas donné la patience de l'apprendre de moi. Mais, Sire, ajouta-t-il; il y a lieu d'espérer néanmoins que le Prince dans l'embarras où il se trouvera, s'apercevra d'une autre cheville, & qu'en la tournant le cheval aussi tôt cessera de se lever, & descendra du côté de la terre, où il pourra se poser en tel lieu convenable qu'il jugera à propos, en le gouvernant avec la bride.

Nonobstant le raisonnement de l'Indien, qui avoit toute l'apparence possible, le Roy de Perse allarmé du peril évident où étoit le Prince son fils: je suppose, reprit il, chose néanmoins
très

très incertaine, que le Prince mon fils s'apperçoive de l'autre cheville, & qu'il en fasse l'usage que tu dis; le cheval au lieu de descendre jusqu'en terre, ne peut-il pas tomber sur des rochers, où se précipiter avec lui jusqu'au fond de la mer?

Sire, repartit l'Indien; je puis délivrer V^ôtre Majesté de cette crainte, en l'assurant que le cheval passe les mers, sans jamais y tomber, & qu'il porte toujours le cavalier où il a intention de se rendre. Et V^ôtre Majesté peut s'assurer que pour peu que le Prince s'apperçoive de l'autre cheville que j'ai dit, le cheval ne le portera qu'où il voudra se rendre, & il n'est pas croyable qu'il se rende ailleurs, que dans un lieu où il pourra trouver du secours & se faire connoître.

A ces paroles de l'Indien; quoiqu'il en soit, repliqua le Roy de Perse, comme je ne puis

me fier à l'assurance que tu me donnes, ta tête me repondra de la vie de mon fils, si dans trois mois je ne le vois revenir sain & sauve, ou que je n'apprenne certainement qu'il soit vivant. Il commanda qu'on s'assurat de sa personne, & qu'on le resserrat dans une prison étroite : après quoi il se retira dans son Palais extrêmement affligé de ce que la Fête du Nevrouz, si solennelle dans toute la Perse, se fût terminée d'une maniere si triste pour lui & pour sa Cour.

Le Prince Firouz Schah cependant fut enlevé dans l'air, avec la rapidité que nous avons dit, & en moins d'une heure il se vit si haut, qu'il ne distinguoit plus rien sur la terre; où les montagnes & les vallées lui paroissoient confonduës avec les plaines. Ce fut alors qu'il songea à revenir au lieu d'où il étoit parti. Pour y réussir il s'imagina qu'à
tourner

tourner au même cheville à contre sens, & en tournant la bride en même tems il réussiroit : mais son étonnement fut extrême, quand il vit que le cheval l'enlevait toujours avec la même rapidité. Il la tourna & retourna plusieurs fois; mais inutilement : ce fut alors qu'il reconut la grande faute qu'il avoit commise, de ne pas prendre de l'Indien tous les enseignemens nécessaires, pour bien gouverner le cheval, avant d'entreprendre de le monter. Il comprit dans le moment la grandeur du peril où il étoit mais cette connoissance ne lui fit pas perdre le jugement : il se recueillit en lui-même, avec tout le bon sens dont il étoit capable : & en examinant la tête & cou du cheval avec attention, il apperçut une autre cheville plus petite, & moins apparente que la première, à côté de l'oreille droite du cheval.

val. Il tourna la cheville, & dans le moment il remarqua qu'il descendoit vers la terre, par une ligne semblable à celle par où il avoit monté; mais moins rapidement.

Il y avoit une demi-heure que les tenebres de la nuit couvroient la terre à l'endroit où le Prince Firouz Schah se trouvoit perpendiculairement, quand il tourna la cheville. Mais comme le cheval continua de descendre, le Soleil se coucha aussi pour lui en peu de tems, jusqu'à ce qu'ils se trouva entièrement dans les tenebres de la nuit. De la sorte, loin de choisir un lieu ou aller mettre pied à terre à sa commodité : il fut contraint de lacher la bride sur le col du cheval, en attendant avec patience qu'il achavât de descendre, non sans inquiétude du lieu où il s'arrêteroit, sçavoir si ce seroit un lieu habité, un desert, un fleuve ou la mer. Le

Le cheval enfin s'arrêta & le posa, qu'il étoit plus de minuit, & le Prince Firouz Schah mit pied à terre ; mais avec une grande foiblesse, qui venoit de ce qu'il n'avoit rien pris depuis le matin du jour qui venoit de finir, avant qu'il sortit du Palais avec le Roy son Pere, pour assister aux spectacles de la fête. La premiere chose qu'il fit dans l'obscurité de la nuit, fut de reconnoître le lieu où il étoit : & il se trouva sur le toit en terrasse d'un Palais magnifique, couronné d'une balustrade de marbre, à hauteur d'appui. En examinant la terrasse, il rencontra l'escalier par ou on y montoit du Palais, dont la porte n'étoit pas fermée ; mais entr'ouverte.

Tout autre que le Prince Firouz Schah, n'eut peut-être pas hasardé de descendre dans la grande obscurité qui regnoit alors dans l'escalier, outre la diffi-

difficulté qui se preientoit, s'il trouveroit amis ou ennemis : considération qui ne fut pas capable de l'arrêter. Je ne viens pas pour faire mal à personne, se dit-il à lui-même; & apparemment ceux qui me verront les premiers, & qui ne me verront pas les armes à la main, auront l'humanité de m'écouter avant qu'ils attentent à ma vie. Il ouvrit la porte davantage sans faire de bruit, & il descendit de même avec grande précaution, pour s'empêcher de faire quelque faux pas dont le bruit eut pû éveiller quelqu'un. Il réussit, & dans un entrepos de l'escalier il trouva la porte ouverte d'une grande sale, où il il y avoit de la lumière.

Le Prince Firouz Schah s'arrêta à la porte, & en prêtant l'oreille il n'entendit d'autre bruit que des gens qui dormoient profondement & qui ronfloient en
diffe-

différentes manières. Il avança un peu dans la sale, & à la lumière d'une lanterne, il vit que ceux qui dormoient étoient des Eunuques noirs, chacun avec le sabre nud près de soi : & cela lui fit connoître que c'étoit la garde de l'appartement d'une Reine, ou d'une Princesse; & il se trouva que c'étoit celui d'une Princesse.

La chambre où couchoit la Princesse suivoit après cette sale, & la porte qui étoit ouverte le faisoit connoître à la grande lumière, dont elle étoit éclairée, qui se laissoit voir au travers d'une portiere d'une étoffe de soie fort légère.

Le Prince Firouz Schah s'avança jusqu'à la portiere, le pied en l'air, sans éveiller les Eunuques. Il l'ouvrit, & quand il fut entré, sans s'arrêter à considérer la magnificence de la chambre, qui étoit toute Royale : circonstance

236 *Les Mille & une Nuit*,
flance qui lui importoit peu
dans l'état où il étoit; il ne fit
attention qu'à ce qui lui impor-
toit d'avantage. Il vit plusieurs
lits, un seul sur le sofa, & les
autres au bas. Des femmes de la
Princesse étoient couchées dans
ceux-ci pour lui tenir compa-
gnie, & l'assister dans ses be-
soins, & la Princesse dans le pre-
mier.

A cette distinction le Prin-
ce Firouz Schah ne se trompa
pas dans le choix qu'il avoit à
faire, pour s'adresser à la Prin-
cesse elle même. Il s'aprocha de
son lit sans l'éveiller, ni pas
une de ses femmes. Quand il
fut assez près, il vit une beauté
si extraordinaire & si surprenan-
te, qu'il en fut charmé & en-
flammé d'amour dez-la premie-
re vûë. Ciel ! s'écria-t-il en lui-
même : ma destinée m'a-t-elle
amené en ce lieu, pour me faire
perdre ma liberté, que j'ai con-
servé

servé entière jusqu'à présent. Ne dois-je pas m'attendre à un esclavage certain dès qu'elle aura ouvert les yeux : si ces yeux, comme je dois m'y attendre achevant de donner le lustre & la perfection à un assemblage d'attraits & de charmes si merveilleux ? Il faut bien m'y résoudre, puisque je ne puis reculer sans me rendre homicide de moi même, & que la nécessité l'ordonne ainsi.

En achevant ces reflexions, par rapport à l'état où il se trouvoit, & à la beauté de la Princesse, le Prince Firouz Schah se mit sur les deux genoux, & en prenant l'extrémité de la manche pendante de la chemise de la Princesse, d'où sortoit un bras blanc comme de la neige, & fait au tour ; il la tira fort légèrement.

La Princesse ouvrit les yeux, & dans la surprise où elle fut de voir

voir devant elle un homme bien fait, bien mis, & de bonne mine : elle demeurera interdite, sans donner néanmoins aucun signe de frayeur ou d'épouvante.

Le Prince profita de ce moment favorable : il baissa la tête presque jusques sur le tapis de pied, & en la relevant : respectable Princesse, dit-il; par une aventure la plus extraordinaire & la plus merveilleuse qu'on puisse imaginer, vous voyez à vos pieds un Prince suppliant, fils du Roy de Perse, qui se trouvoit hier au matin près du Roy son pere, au milieu des réjouissances d'une fête solennelle, & qui se trouve à l'heure qu'il est dans un pais inconnu, ou il est en danger de perir, si vous n'avez la bonté & la generosité de l'assister de vôtre secours & de vôtre protection. Je l'implore cette protection, adorable Princesse, avec la confiance que vous
ne

ne me la refuserez pas. J'ose me le persuader avec d'autant plus de fondement, qu'il n'en a pas possible que l'inhumanité se rencontre avec tant de beauté, tant de charmes & tant de Majesté.

La Princesse à qui le Prince Firouz Schah s'étoit adressé si heureusement, étoit la Princesse de Bengale, fille aînée du Roy du Royaume de ce nom, qui lui avoit fait bâtir ce Palais, peu éloigné de la Capitale, où elle venoit souvent prendre le divertissement de la campagne. Après qu'elle l'eut écouté avec toute la bonté qu'il pouvoit desirer, elle lui répondit avec la même bonté : Prince, dit-elle, rassurez-vous, vous n'êtes pas dans un pais barbare. L'hospitalité, l'humanité & la politesse ne regnent pas moins dans le Royaume de Bengale, que dans le Royaume de Perse. Ce n'est pas moi qui vous accorde la protec-
tion

240 *Les Mille & une Nuit*,
tion que vous me demandez :
vous l'avez trouvée toute acqui-
se, non seulement dans mon
Palais; mais même dans tout le
Royaume. Vous pouvez m'en
croire & vous fier à ma parole.

Le Prince de Perse vouloit re-
mercier la Princesse de Bengale
de son honnêteté, & de la gra-
ce qu'elle venoit de lui accorder
si obligeamment, & il avoit dé-
jà baissé la tête fort bas pour lui
en faire son compliment; mais
elle ne lui donna pas le tems de
parler. Quelque forte envie,
ajouta-t-elle, que j'aye d'ap-
prendre de vous par qu'elle mer-
veille vous avez mis si peu de
tems à venir de la Capitale de
Perse, & par quel enchante-
ment vous avez pû penetrer jus-
qu'à vous presenter devant moi
si secretement, que vous avez
trompé la vigilance de ma gar-
de. Comme néanmoins il n'est
pas possible que vous n'ayez be-
soin

soin de nourriture, & qu'en vous regardant en qualité d'un hôte qui est le bien venu; j'aime mieux remettre ma curiosité à demain matin, & donner ordre à mes femmes de vous loger dans une de mes chambres, de vous y bien regaler, & de vous y laisser reposer & délasser, jusqu'à ce que vous soyez en état de satisfaire ma curiosité, & moi de vous entendre.

Les femmes de la Princesse qui s'étoit éveillées dès les premières paroles que le Prince Firouz Schah avoit adressées à la Princesse leur maîtresse, avec un étonnement d'autant plus grand de le voir au chevet du lit de la Princesse, qu'elles ne concevoient pas comment il avoit pû y arriver sans les éveiller ni elles ni les Eunuques. Ces femmes, dis-je, n'eurent pas plutôt compris l'intention de la Princesse, qu'elles s'habillerent

en diligence, & qu'elles furent prêtes d'exécuter les ordres dans le moment qu'elle les leur eut donné. Elles prirent chacune une des bougies en grand nombre, qui éclairaient la chambre de la Princesse: & quand le Prince eut pris congé en se retirant très respectueusement, elles marcherent devant lui & le conduisirent dans une très-belle chambre, où les unes lui préparèrent un lit, pendant que les autres allerent à la cuisine & à l'office.

Quoiqu'à une heure induë, ces dernieres femmes néanmoins de la Princesse de Bengale, ne firent pas attendre long-tems le Prince Firouz Schah. Elles apporterent plusieurs sortes de mets en grande affluence Il choisit ce qu'il lui plut, & quand il eut mangé suffisamment, selon le besoin qu'il en avoit, elles desservirent, & le

le laisserent en liberté de se coucher, après lui avoir montré plusieurs armoires où il trouveroit toutes les choses qui pouvoient lui être nécessaires.

La Princesse de Bengale remplie de charmes, de l'esprit, de la politesse & de toutes les autres belles qualitez du Prince de Perse, dont elle avoit été frappée dans le peu d'entretien qu'elle venoit d'avoir avec lui, n'avoit encore pu se rendormir, quand ses femmes rentrèrent dans sa chambre pour se coucher. Elles leur demanda si elles avoient eu bien soin de lui, si elles l'avoient laissé content, si rien ne lui manquoit, & sur toute chose, ce qu'elles pensoient de ce Prince.

Les femmes de la Princesse, après l'avoir satisfaite sur les premiers articles, répondirent sur le dernier : Princesse, nous ne sçavons pas ce que vous en

pensez vous même. Pour nous nous vous estimerions très-heureuse, si le Roy vôtre pere vous donnoit pour époux un Prince si aimable. Il n'y en a pas un à la Cour de Bengale qui puisse lui être comparé, & nous n'apprenons pas aussi qu'il y en ait dans les Etats voisins qui soient dignes de vous.

Ce discours flatteur ne déplut pas à la Princesse de Bengale; mais comme elle ne vouloit pas déclarer son sentiment, elle leur imposat silence : vous êtes des conteuses, dit-elle; retouchez-vous & laissez-moi me rendormir.

Le lendemain, la premiere chose que fit la Princesse, quand elle fut levée, fut de se mettre à sa toilette. Jusqu'alors elle n'avoit pas encore pas autant de peine qu'elle en prit ce jour-là pour se coiffer & s'ajuster, en consultant son miroir. Jamais ses femmes

femmes n'avoient eu besoin de plus de patience, pour faire & défaire plusieurs fois la même chose, jusqu'à ce qu'elle fut contente. Je n'ai pas déplu au Prince de Perse en des-habillé, je m'en suis bien apperçûë, disoit elle en elle même; il verra autre chose, quand je serai dans mes atours. Elle s'orna la tête de diamans les plus gros & les plus brillans, avec un collier, des brasselets, & une ceinture de pierreries semblables, le tout d'un prix inestimable: & l'habit qu'elle prit étoit d'une étoffe la plus riche de toutes les Indes, qu'on ne travailloit que pour les Rois, les Princes & les Princesses, & d'une couleur qui achevoit de la parer avec tous ses avantages. Après qu'elle eut encore consulté son miroir plusieurs fois, & qu'elle eut demandé à ses femmes l'une après l'autre, s'il manquoit quelque cho-

se a son ajustement; elle envoya sçavoir si le Prince de Perse étoit éveillé : & au cas qu'il le fût, & habillé, comme elle ne doutoit pas qu'il ne demandat de venir se presenter devant elle, de lui marquer qu'elle alloit venir elle même, & qu'elle avoit ses raisons pour en user de la sorte.

Le Prince de Perse qui avoit gagné sur le jour ce qu'il avoit perdu de la nuit, & qui s'étoit remis parfaitement de son voyage penible, venoit d'achever de s'habiller, quand il reçut le bonjour de la Princesse de Bengale par une de ses femmes.

Le Prince sans donner à la femme de la Princesse, le tems de lui faire part de ce qu'elle avoit à lui dire, lui demanda si la Princesse étoit en état qu'il put lui rendre son devoir & ses respects. Mais quand la femme se fut acquitée auprès de lui de l'ordre qu'elle avoit; la Princesse

cesse, dit-il, est la maîtresse, & je ne suis chez-elle que pour exécuter ses commandemens.

La Princesse de Bengale n'eut pas plutôt appris que le Prince de Perse l'attendoit, qu'elle vint le trouver. Après les complimens reciproques de la part du Prince, sur ce qu'il avoit éveillé la Princesse au plus fort de son sommeil, dont il lui demanda mille pardons : & de la part de la Princesse, qui lui demanda comment il avoit passé la nuit, & en quel état il se trouvoit ; la Princesse s'assit sur le Sofa, & le Prince fit la même chose, en se plaçant à quelque distance par respect.

Alors la Princesse en prenant la parole : Prince dit-elle j'eusse pû vous recevoir dans la chambre ou vous m'avez trouvé couchée cette nuit. Mais comme le chef de mes Eunuques à la liberté d'y entrer, & que jamais

248 *Les Mille & une Nuit*,
il ne penetre jusqu'ici sans ma
permission, dans l'impatience où
je suis d'apprendre de vous l'a-
venture surprenante qui me pro-
cure le bonheur de vous voir :
j'ai mieux aimé venir vous en
sommier ici, comme dans un
lieu où ni vous ni moi ne se-
rons pas interrompus. Obligez
moi donc je vous en conjure, de
me donner la satisfaction que je
vous demande.

Pour satisfaire la Princesse de
Bengale, le Prince Firouz Schah
commença son discours par la
Fête solennelle & annuelle du
Nevrouz, dans tout le Royaume
de Perse, avec le recit de tous
les spectacles dignes de sa cu-
riosité, qui avoient fait le diver-
tissement de la Cour de Perse,
& presque generalement de la
ville de Schiraz. Il vint ensuite
au cheval enchanté, dont la de-
scription avec le recit des mer-
veilles que l'Indien monté des-
sus

fus avoit fait voir devant une assemblée si celebre; convainquit la Princesse, qu'on ne pouvoit rien imaginer au monde de plus surprenant en ce genre. Princesse continua le Prince de Perse, vous jugez bien que le Roy mon pere qui n'épargne aucune dépense pour augmenter ses tre-fors des choses les plus rares & les plus curieuses, dont il peut avoir connoissance, doit avoir été enflammé d'un grand desir d'y ajouter un cheval de cette nature. Il le fut en effet, & il n'hésita pas à demander à l'Indien ce qu'il l'estimoit.

La réponse de l'Indien fut des plus extravagantes. Il dit qu'il n'avoit pas acheté le cheval; mais qu'il l'avoit acquis en échange d'une fille unique qu'il avoit, & que comme il ne pouvoit s'engager à s'en priver que sous une condition semblable: il ne pouvoit le lui céder qu'en

L 5 épousant

épousant avec son consentement la Princesse ma sœur.

La foule des courtisans qui environnoient le trône du Roy mon pere, qui entendirent l'extravagance de cette proposition, s'en moquerent hautement; & en mon particulier j'en conçus une indignation si grande qu'il ne me fut pas possible de la dissimuler, d'autant plus que je m'apperçus que le Roy mon pere balançoit sur ce qu'il devoit répondre. En effet, je cru avoir le moment qu'il alloit lui accorder ce qu'il demandoit, si je ne lui eusse représenté vivement le tort qu'il alloit faire à sa gloire. Ma remontrance néanmoins ne fut pas capable de lui faire abandonner entièrement le dessein de sacrifier la Princesse ma sœur à un homme si méprisable. Il crut que je pourrois entrer dans son sentiment, si une fois je pouvois comprendre comme
lui

lui, à ce qu'il s'imaginait, combien ce cheval étoit estimable par sa singularité. Dans cette vûë, il voulut que je l'examinasse, que je le montasse, & que j'en fisse l'essai moi-même.

Pour complaire au Roy mon pere, je montai le cheval, & dès que je fus dessus, comme j'avois veu l'Indien mettre la main à une cheville & la tourner, pour se faire enlever avec le cheval, (sans prendre autre enseignement de lui,) je fis la même chose, & dans l'instant je fus enlevé en l'air d'une vitesse beaucoup plus grande, que d'une flêche décochée par l'archer le plus robuste & le plus expérimenté.

En peu de tems je fus si fort éloigné de la terre, que je n'y distinguois plus aucun objet, & il me sembloit que j'approchois si fort de la voute du Ciel, que je craignois d'aller m'y briser la tête,

te. Dans le mouvement rapide dont j'étois emporté, je fus long-tems comme hors de moi-même, & hors d'état de faire attention au danger present auquel j'étois exposé en plusieurs manieres. Je voulus tourner à contre-sens la cheville que j'avois tournée d'abord; mais je m'en experimentai pas l'effet que je m'étois attendu. Le cheval continua de m'emporter vers le Ciel, & ainsi de m'éloigner de la terre de plus en plus. Je m'apperçus enfin d'une autre cheville; je la tourna, & le cheval, au lieu de s'élever d'avantage, commença à décliner vers la terre: & comme je me trouvais bien-tôt dans les tenebres de la nuit, & qu'il n'étoit pas possible de gouverner le cheval pour me faire poser dans un lieu où je ne courusse pas de danger: je tins la bride en un même état, & je me remis à la volonté de
Dieu

Dieu , sur ce qui pourroit arriver de mon sort.

Le cheval enfin se posa, je mis pied à terre, & en examinant le lieu, je me trouvai sur la terrasse de ce Palais. Je trouvai la porte de l'escalier qui étoit entrouverte, je descendis sans bruit, & une porte ouverte avec un peu de lumiere, se presenta devant moi. J'avançai la tête, & comme j'eus vû des Eunuques endormis, & une grande lumiere au travers d'une portiere : la necessité pressante où j'étois, notwithstanding le danger inevitable dont j'étois menacé, si les Eunuques se fussent éveillez, m'inspira la hardiesse, pour ne pas dire la temerité, d'avancer legèrement & d'ouvrir la portiere.

Il n'est pas besoin Princesse, ajoûta le Prince, de vous dire le reste, vous le sçavez. Il ne me reste qu'à vous remercier de votre bonté & de votre generosité.

& vous supplier de me marquer par quel endroit je puis vous témoigner ma réconnoissance d'un si grand bien fait, telle que vous en soyez satisfaite. Comme selon le droit des gens, je suis déjà vôtre esclave, & que je ne puis plus vous offrir ma personne, il ne me reste plus que mon cœur. Que dis-je ? Princesse, il n'est plus à moi ce cœur, vous me l'avez ravi par vos charmes, & d'une manière que bien loin de vous le redemander, je vous l'abandonne. Ainsi permettez-moi de vous déclarer que je ne vous connois pas moins pour maîtresse de mon cœur que de mes volontez.

Ces dernières paroles du Prince Firouz Schah furent prononcées d'un ton & d'un air qui ne laisserent pas douter la Princesse de Bengale un seul moment de l'effet qu'elle avoit attendu de ses traits. Elle ne fut pas scandalisée

dalifée de la déclaration du Prince de Perse, comme trop précipitée. Le rouge qui lui en monta au visage ne servit qu'à la rendre plus belle & plus aimable au yeux du Prince.

Quand le Prince Firouz Schah eut achevé de parler : Prince, reprit la Princesse de Bengale ; si vous m'avez fait un plaisir des plus sensibles en me racontant les choses surprenantes & merveilleuses que je viens d'entendre. D'un autre côté je n'ai pû vous regarder sans frayeur dans la plus haute region de l'air ; & quoique j'eusse le bien de vous voir devant moi sain & sauf, je n'ai cessé néanmoins de craindre, que dans le moment que vous m'avez appris que le cheval de l'Indien étoit venu se poser si heureusement sur la terrasse de mon Palais. La même chose pouvoit arriver en mille autres endroits ; mais je suis ravie de

de ce que le hazard m'a donné la preference & l'occasion de vous faire connoître que le même hazard pouvoit vous adresser ailleurs; mais non pas ou vous pussiez être reçu plus agréablement & avec plus de plaisir.

Ainsi Prince, je me tiendrois offensée très-sensiblement, si je voulois croire que la pensée que vous m'avez témoignée d'être mon esclave fut serieuse, & que je ne l'attribuasse pas à votre honnêteté, plutôt qu'à un sentiment sincere : & la reception que je vous fis hier, doit vous faire connoître suffisamment que vous n'êtes pas moins libre qu'au milieu de la Cour de Perse.

Quant à votre cœur, ajouta la Princesse de Bengale, d'un ton qui ne marquoit rien moins qu'un refus : comme je suis bien persuadée que vous n'avez pas attendu jusqu'à present à en disposer

poser , & que vous ne devez avoir fait choix que d'une Princesse qui le merite ; je serois fort fâchée de vous donner lieu de lui faire une infidelité.

Le Prince Firouz Schah voulut protester à la Princesse de Bengale, qu'il étoit venu de Perse Maître de son cœur. Mais dans le moment qu'il alloit prendre la parole, une des femmes de la Princesse, qui en avoit l'ordre, vint avertir que le dîné étoit servi.

Cette interruption de livrât le Prince & la Princesse d'une explication qui les eut embarrassé également, dont il n'avoient pas besoin. La Princesse de Bengale demeura pleinement convaincuë de la sincérité du Prince de Perse : & quant au Prince quoique la Princesse ne se fut pas expliquée, il jugea néanmoins par ses paroles & à la maniere favorable dont il avoit été
été

été écouté, qu'il avoit lieu d'être content de son bonheur.

Comme la femme de la Princesse tenoit la portiere ouverte, la Princesse de Bengale en se levant, dit au Prince de Perle, qui fit la même chose, qu'elle n'avoit pas coutume de dîner de si bonne heure; mais comme elle ne doutoit pas qu'on ne lui eut fait faire un méchant soupé, qu'elle avoit donné ordre qu'on servit le dîné plutôt qu'à l'ordinaire : & en disant ces paroles, elle le conduisit dans un salon magnifique, où la table étoit préparée & chargée d'une grande abondance d'excellents mets. Ils se mirent à table, & dès qu'ils eurent pris place, des femmes esclaves de la Princesse en grand nombre, belles & richement habillées, commencèrent un concert agréable d'instrumens & de voix, qui dura pendant tout le repas.

Comme

Comme le concert étoit des plus doux & menagé, de maniere qu'il n'empêchoit pas le Prince & Princesse de l'entretenir. Ils passerent une grande partie du repas, la Princesse à servir le Prince & à l'inviter de manger; & le Prince de son côté à servir la Princesse de ce qui lui paroïssoit le meilleur, afin de la prevenir avec des manieres & des paroles, qui lui attiroient de nouvelles honnêtetez & de nouveaux complimens de la part de la Princesse. Et dans ce commerce reciproque de civilitez & d'attention l'un pour l'autre, l'amour fit plus de progrès de part & d'autre, qu'un tête à tête premedité.

Le Prince & la Princesse se leverent enfin de table, la Princesse mena le Prince de Perse dans un cabinet grand & magnifique par sa structure & par l'or & l'azur qui l'embellissoient,
avec

avec simetrie & richement meublé. Ils s'affirent sur le Sofa, qui avoit une vûë très-agréable sur le jardin du Palais, qui fut admiré par le Prince Firouz Schah, par la varieté des fleurs des arbustes & des arbres, tout differens de ceux de Perse, auxquels ils ne cedoient pas en beauté. En prenant occasion de lier le conversation avec la Princesse par cet endroit : Princesse, dit-il, j'avois cru qu'il n'y avoit au monde que la Perse où il y eut des Palais superbes & des jardins admirables, dignes de la majesté des Rois. Mais je vois bien que par tout, où il y a de grands Rois, les Rois sçavent se faire bâtir des demeures convenables à leur grandeur & à leur puissance; & s'il y a de la difference dans la maniere de bâtir & dans les accompagnemens, elles se ressemblent dans la grandeur & dans la magnificence

Prince

Prince, reprit la Princesse de Bengale, comme je n'ai aucune idée des Palais de Perse, je ne puis porter mon jugement sur la comparaison que vous en faites avec le mien, pour vous en dire mon sentiment. Mais quelque sincère que vous puissiez être, j'ai de la peine à me persuader qu'elle soit juste. Vous voudrez bien que je croye que la complaisance y a beaucoup de part. Je ne veux pourtant pas mépriser mon Palais devant vous: vous avez de trop bons yeux & vous vous êtes d'un trop bon gout, pour n'en pas juger sainement. Mais je vous assure que je le trouve tres-mediocre, quand je le mets en parallele avec celui du Roy mon pere, qui le surpasse infiniment en grandeur, en beauté, & en richesses. Vous m'en direz vous même ce que vous en penserez, quand vous l'aurez vû. Puisque le hazard vous

a amené jusqu'à la Capitale de ce Royaume, je ne doute pas que vous ne vouliez bien le voir, & y saluer le Roy mon pere, afin qu'il vous rende les honneurs dus à un Prince de vôtre rang & de vôtre merite.

En faisant naître au Prince de Perse la curiosité de voir le palais de Bengale & d'y saluer le Roy son pere; la Princesse se flatoit que si elle pouvoit y réussir, son pere en voyant un Prince si bien fait, si sage, & si accompli en toutes sortes de belles qualitez, pourroit peut-être se résoudre à lui proposer une alliance, en offrant de la lui donner pour épouse. Et par la comme elle étoit bien persuadée qu'elle n'étoit pas indifferente au Prince, & que le Prince ne refuseroit pas d'entrer dans cette alliance; elle esperoit de parvenir à l'accomplissement de ses souhaits, en gardant la bien-
seance

seance convenable à une Princesse, qui vouloit paroître être soumise aux volontez du Roy son pere. Mais le Prince de Perse ne lui répondit pas sur cet article, conformément à ce qu'elle en avoit pensé.

Princesse, reprit le Prince, le rapport que vous venez de me faire de la preference du Palais du Roy de Bengale, que vous donnez au vôtre, me suffit pour ne pas faire difficulté de croire qu'il est sincere. Quand à la proposition que vous me faites de rendre mes respects au Roy vôtre pere : je me ferois non seulement un plaisir : mais même un grand honneur de m'en acquiter. Mais Princesse, ajouta-t-il, je vous en fais juge vous même : me conseillerez vous de me presenter devant la majesté d'un si grand Monarque, comme un aventurier, sans suite, & sans un train convenable à mon rang ?

Prince

Prince, repartit la Princesse, que cela ne vous fasse pas de peine : vous n'avez qu'à vouloir, l'argent ne vous manquera pas pour vous faire tel train qu'il vous plaira, je vous en fournirai. Nous avons ici des Négocians de vôtre Nation en grand nombre, vous pouvez en choisir autant que vous le jugerez à propos, pour vous faire une maison qui vous fera honneur.

Le Prince Firouz Schah penetra l'intention de la Princesse de Bengale, & la marque sensible qu'elle lui donnoit de son amour par cet endroit, augmenta la passion qu'il avoit conçûe pour elle; mais quelque forte qu'elle fut, elle ne lui fit pas oublier son devoir. Il lui repliqua sans hesiter; Princesse, dit-il, j'accepterois de bon cœur l'offre obligeante que vous me faites, dont je ne puis assez vous marquer ma reconnoissance, l'in-
quie-

quietude ou le Roy mon pere doit être de mon éloignement, ne m'en empêchoit absolument. Je serois indigne des bontez & de la tendresse qu'il a toujours eu pour moi, si je ne retournois au plutôt, ne me rendois auprès de lui pour les faire cesser. Je le connois, & pendant que j'ai le bonheur de jouir de l'entretien d'une Princesse si aimable : je suis persuadé qu'il est plongé dans des douleurs mortelles, & qu'il a perdu l'esperance de me revoir. J'espere que vous me ferez la justice de comprendre, que je ne puis sans ingratitude, & même sans crime, me dispenser d'aller lui rendre la vie, dont un retour differé trop long-tems, pourroit lui causer la perte.

Après cela, Princesse continua le Prince de Perse, si vous me le permettez & que vous me jugiez digne d'aspirer au bon-

heur de devenir vôtre époux : comme le Roy mon pere m'a toujours témoigné qu'il ne vouloit pas me contraindre dans le choix d'une épouse, je n'aurois pas de peine à obtenir de lui de revenir, non pas en inconnu ; mais en Prince, demander de sa part au Roy de Bengale, de contracter alliance avec lui par nôtre mariage. Je suis persuadé qu'il s'y portera de lui-même, dès que je l'aurai informé de la generosité avec laquelle vous m'avez accüeilli dans ma disgrâce.

De la maniere que le Prince de Perse venoit de s'expliquer, la Princesse de Bengale étoit trop raisonnable, pour insister à lui persuader de se faire voir au Roy de Bengale, & d'exiger de lui de rien faire contre son devoir & contre son honneur. Mais elle fut alarmée du prompt départ qu'il méditoit, à ce qu'il lui parut :

parut : & elle craignit s'il prenoit congé d'elle si tôt, que bien loin de tenir la promesse qu'il lui faisoit, il ne l'oubliât dès qu'il auroit cessé de la voir. Pour l'en détourner, elle lui dit : Prince, en vous faisant la proposition de contribuer à vous mettre en état de voir le Roy mon pere : mon intention n'a pas été de m'opposer à une excuse aussi legitime que celle que vous m'apportez & que je n'avois pas prévûë. Je me rendois complice moi même de la faute que vous commettriez, si j'en avois la pensée. Mais je ne puis approuver que vous songiez à partir aussi promptement, que vous semblez vous le proposer. Accordez au moins à mes prieres la grace que je vous demande, de vous donner le tems de vous reconnoître ; & puisque mon bonheur à voulu que vous soyez arrivé dans le Royaume de Bengale, plutôt

qu'au milieu d'un desert, ou que sur le sommet d'un montagne si escarpée, qu'il vous eut été impossible d'en descendre, d'y faire un sejour suffisant pour en porter des nouvelles un peu détaillées à la Cour de Perse.

Ce discours de la Princesse de Bengale avoit pour but, que le Prince Firouz Schah en faisant avec elle un sejour de quelque durée, devint insensiblement plus passionné pour ses charmes, dans l'esperance que par ce moyen l'ardent desir qu'elle apercevoit en lui de retourner en Perse se rallentiroit, & qu'alors il pourroit se déterminer à paroître en public, & à se faire voir au Roy de Bengale. Le Prince de Perse ne put honnêtement lui refuser la grace qu'elle lui demandoit après la reception & l'accueil favorable qu'il en avoit reçu. Il eut la complaisance d'y condescendre, & la Princesse

cesse ne songea plus qu'à lui rendre son séjour agréable par tous les divertissement qu'elle put imaginer.

Pendant plusieurs jours ce ne furent que fêtes, que bals, que concerts, que festins, ou collations magnifiques, que promenades dans le jardin, & que chasses dans le parc du Palais, où il y avoit toute sorte de bêtes fauves, de cerfs, biches, dains, chevreuils, & d'autres semblables particuliers au Royaume de Bengale, dont la chasse non dangereuse pouvoit convenir à la Princesse.

A la fin de ces chasses, le Prince & la Princesse se rejoignoient dans quelque bel endroit du parc, où on leur étendoit un grand tapis avec des coussins, afin qu'ils fussent assis plus commodément. Là en reprenant leurs esprits, & se remettant de l'exercice violent qu'ils ve-

noient de se donner, ils s'entretenoient sur divers sujets. Sur toute chose la Princesse de Bengale prenoit un grand soin de faire tomber la conversation sur la grandeur, la puissance, les richesses & le gouvernement de la Perse; afin que du discours du Prince Firouz Schah elle put à son tour prendre occasion de lui parler du Royaume de Bengale & de ses avantages, & par là gagner sur son esprit de le faire reloudre à s'y arrêter. Mais il arriva le contraire de ce qu'elle s'étoit proposé.

En effet le Prince de Perse sans rien exagérer lui fit un détail si avantageux de la grandeur du Royaume de Perse, de la magnificence & de l'opulence qui y regnoient, de ses forces militaire, de son commerce par terre & par mer, jusqu'aux pais les plus éloignez, dont quelques uns lui étoient inconnus; & de la

la multitude de ses grandes Villes, presque toutes aussi peuplées que celle qu'il avoit choisie pour sa résidence : où il avoit mêmes des Palais tous meublés, prêts à le recevoir, selon les différentes saisons : de manière qu'il étoit à son choix de jouir d'un printems perpetuel, qu'avant qu'il eut achevé : la Princesse regarda le Royaume de Bengale, comme de beaucoup inférieur à celui de Perse par plusieurs endroits. Il arriva même que quand il eut fini son discours, & qu'il l'eut prié de l'entretenir à son tour des avantages du Royaume de Bengale, elle ne put s'y résoudre qu'après plusieurs instances de la part du Prince.

La Princesse de Bengale donna donc cette satisfaction au Prince Firouz Schah ; mais en diminuant plusieurs avantages, par où il étoit constant que le Royaume de Bengale surpassoit

le Royaume de Perse : elle lui fit si bien connoître la disposition où elle étoit de l'y accompagner, qu'il jugea qu'elle pourroit y consentir à la première proposition qu'il lui en feroit. Mais il crut qu'il ne feroit à propos de la lui faire, que quand il auroit eu la complaisance de demeurer avec elle assez de tems, pour la mettre dans son tort, au cas qu'elle voulut la retenir un plus long-tems, & l'empêcher de satisfaire au devoir indispensable, de se rendre auprès du Roy son pere.

Pendant deux mois entiers le Prince Firouz Schah s'abandonna entièrement aux volontez de la Princesse de Bengale, en se presentant à tous les divertissemens qu'elle put imaginer, & qu'elle voulut bien lui donner, comme si jamais il n'eut du faire autre chose que de passer la vie avec elle de la sorte. Mais dès que

que ce terme fut écoulé, il lui déclara sérieusement qu'il n'y avoit que trop long-tems qu'il manquoit à son devoir : & il la pria de lui accorder enfin la liberté de s'en acquiter, en lui repétant la promesse qu'il lui avoit déjà faite de revenir incessamment, & dans un équipage digne d'elle & digne de lui, la demander en mariage dans les formes au Roy de Bengale.

Princesse, ajouta le Prince, mes paroles peut-être vous seront suspectes ; & que sur la permission que je vous demande, vous m'avez déjà mis au rang de ces faux amans, qui mettent l'objet de leur amour en oubli, dès qu'ils s'en sont éloignés. Mais pour marque de la passion non feinte & non dissimulée, avec laquelle je suis persuadé que la vie ne me peut être agréable, qu'avec une Princesse aussi aimable que vous l'êtes, & qui

M s

m'aime

m'aime, comme je ne veux pas en douter : j'oserois vous demander la grace de vous emmener avec moi, si je ne craignois que vous ne prissiez ma demande pour une offense.

Comme le Prince Firouz Schah se fut apperçû que la Princesse avoit rougi à ces dernieres paroles, & que sans aucune marque de colere, elle hesitoit sur le parti qu'elle devoit prendre : Princesse, continuait-il, pour ce qui est du consentement du Roy mon pere, & de l'accüeil avec lequel il vous recevra dans son alliance, je puis vous en assurer. Quant à ce qui regarde le Roy de Bengale, après les marques de tendresse, d'amitié, & de consideration qu'il a toujours eu & qu'il conserve encore pour vous : il faudroit qu'il fut tout autre que vous ne me l'avez depeint, c'est-à-dire, ennemi de vôtre repos & de vôtre bonheur

bonheur, s'il ne recevoit avec bien-veüillance l'ambassade que le Roy mon pere lui envoyeroit, pour obtenir de lui l'approbation de nôtre mariage.

La Princesse de Bengale ne répondit rien à ce discours du Prince de Perse; mais son silence & ses yeux baïssés lui firent connoître mieux qu'aucune autre déclaration, qu'elle n'avoit pas de repugnance à l'accompagner en Perse, & qu'elle y consentoit. La seule difficulté qu'elle parut y trouver, fut que le Prince de Perse, ne fut pas assez expérimenté pour gouverner le cheval, & qu'elle craignoit de se trouver avec lui dans le même embarras, que quand il en avoit fait l'essai. Mais le Prince Firouz Schah la délivra si bien de cette crainte, en lui persuadant qu'elle pouvoit s'en fier à lui, & qu'après ce qui lui étoit arrivé, il pouvoit défier l'Indien même

de le gouverner avec plus d'adresse que lui, qu'elle ne songea plus qu'à prendre avec lui les mesures pour partir si secrètement, que personne de son Palais ne put avoir le moindre soupçon de leur dessein.

Elle réussit, & dès le lendemain matin, un peu avant la pointe du jour, que tout son Palais étoit encore enseveli dans un profond sommeil, comme elle se fut renduë sur la terrasse avec le Prince : le Prince tourna le cheval du côté de la Perse, dans un endroit où la Princesse pouvoit elle même s'asseoir en croupe aisément. Il monta le premier, & quand la Princesse se fût assise derrière lui à sa commodité, qu'elle l'eut embrassé de la main, pour plus grande sûreté, & qu'elle lui eut marqué qu'il pouvoit partir : il tourna la même cheville qu'il avoit tournée dans la Capitale de Perse, &

& le cheval les enleva en l'air.

Le cheval fit sa diligence ordinaire, & le Prince Firouz Schah gouverna de maniere, qu'environ en deux heures & demie, il découvrit la Capitale de la Perse. Il n'alla pas descendre dans la grande place d'où il étoit parti, ni dans le Palais du Sultan; mais dans un Palais de plaifance, peu éloigné de la ville. Il mena la Princesse dans le plus bel appartement, où il lui dit que pour lui faire rendre les honneurs qui lui étoient dus, il alloit avertir le Sultan son pere, de leur arrivée, & qu'elle le reverroit incessamment, que cependant il donnoit ordre au Concierge du Palais, qui étoit present, de ne lui laisser manquer de rien de toutes les choses dont elle pouvoit avoir besoin.

Après avoir laissé la Princesse dans l'appartement, le Prince

Firouz Schah commanda au Concierge de lui faire seller un cheval. Le cheval lui fut amené, il le monta : & après avoir renvoyé le Concierge auprès de la Princesse, avec ordre sur toute chose de la faire déjeuner de ce qui pouvoit lui être servi le plus promptement : il partit, & dans le chemin & dans les rues de la ville par où il passa pour se rendre au palais, il fut reçu aux acclamations du peuple, qui changea sa tristesse en joie, après avoir desespéré de le revoir jamais, depuis qu'il avoit disparu. Le Sultan son pere donnoit audience quand il se presenta devant lui au milieu de son Conseil, qui étoit tout en habit de deuil, comme le Sultan, depuis le jour que le cheval l'avoit emporté. Il le reçut en l'embrassant avec des larmes de joie & de tendresse : il lui demanda avec empressement ce que le cheval
de

de l'Indien étoit devenu.

Cette demande donna lieu au Prince de prendre l'occasion de raconter au Sultan son pere, l'embarras & le danger où il s'étoit trouvé, après que le cheval l'eut enlevé dans l'air, de quelle maniere il s'en étoit tiré, & comment il étoit arrivé ensuite au Palais de la Princesse de Bengale, la bonne reception qu'elle lui avoit fait, le motif qui l'avoit obligé de faire avec elle un plus long sejour qu'il ne devoit, & la complaisance qu'il avoit eüe de ne la pas désobliger, jusqu'à obtenir d'elle enfin de venir en Perse avec lui, après lui avoir promis de l'épouser.

Et Sire, ajouta le Prince en achevant, après lui avoir promis en même tems que vous ne me refuseriez pas vôtre consentement : je viens de l'amener avec moi, sur le cheval de l'Indien, elle attend dans un des palais de
plaisance

280 *Les Mille & une Nuit*,
plaisance de V^ôtre Majesté, où
je l'ai laissée, que j'aie lui an-
noncer que je ne lui en ai pas fait
la promesse en vain.

A ces paroles le Prince se
prosterna devant le Sultan son
pere pour le flechir; mais le
Sultan l'en empêcha, il le retint,
& en l'embrassant une seconde
fois : mon fils, dit-il, non seu-
lement je consens à v^ôtre maria-
ge avec la Princesse de Bengale,
je veux même aller au devant
d'elle en personne, la remer-
cier de l'obligation que je lui ai
en mon particulier, l'amener
dans mon palais, & celebrer ses
nôces dès aujourd'hui.

Ainsi le Sultan après avoir
donné les ordres pour l'entrée
qu'il vouloit faire à la Princesse
de Bengale, ordonné que l'on
quittat l'habit de deuil, & que
les jouïssances commençassent
par le concert des timbales, des
trompetes & des tambours, avec
les

les autres instrumens guerriers, il commanda qu'on allât faire sortir l'Indien de prison, & qu'on le lui amenat.

L'Indien lui fut amené, & quand on le lui eut présenté: je m'étois assuré de ta personne, lui dit le Sultan, afin que ta vie, qui cependant n'eut pas été une victime suffisante, ni à ma colère, ni à ma douleur, me répondit de celle du Prince mon fils. Rends grace à Dieu de ce que je l'ai retrouvé. Va, reprends ton cheval, & ne parois plus devant moi.

Quand l'Indien fut hors de la presence du Sultan de Perse, comme il avoit appris de ceux qui étoient venu le délivrer de prison, que le Prince Firouz Schah, étoit de retour avec la Princesse qu'il avoit amenée avec lui sur le cheval enchanté, le lieu où il avoit mis pied à terre, & où il l'avoit laissée, & que le

le Sultan se dispoſoit à aller la prendre & l'amener à ſon Palais : il n'héſita pas à le dévan- cer lui & le Prince de Perſe , & ſans perdre de tems il ſe rendit en diligence au Palais de plai- ſance , & en s'adreſſant au Con- cierge , il dit qu'il venoit de la part du Sultan & du Prince de Perſe , pour prendre la Princeſſe de Bengale en croupe ſur le che- val , & la mener en l'air au Sul- tan , qui l'attendoit , diſoit-il , dans la place de ſon Palais pour la recevoir , & donner ce ſpecta- cle à ſa Cour , & à la ville de Schiraz.

L'Indien étoit connu du Con- cierge , qui ſçavoit que le Sultan l'avoit fait arrêter & le Concier- ge fit d'autant moins de difficul- té à ajouter foi à ſa parole , qu'il le voyoit en liberté. Il ſe preſen- ta à la Princeſſe de Bengale , & la Princeſſe n'eut pas plutôt ap- pris qu'il venoit particuliere-
ment

ment de la part du Prince de Perse, qu'elle consentit, à ce que le Prince souhaitoit, comme elle se le persuadoit.

L'Indien ravi en lui-même de la facilité qu'il trouveroit à faire réussir sa méchanceté, monta le cheval, prit la Princesse en croupe avec l'aide du Concierge, il tourna le cheville, & aussi-tôt le cheval les enleva lui & la Princesse au plus haut de l'air.

Dans le même moment le Sultan de Perse fuivi de sa Cour, sortoit de son Palais, pour se rendre au Palais de plaisance, & le Prince de Perse venoit de prendre le devant pour préparer la Princesse de Bengale à le recevoir. Et comme l'Indien affecta de passer au dessus de la ville avec sa proye, pour braver le Sultan & le Prince, & pour se vanger du traitement injuste qui lui avoit été fait, comme il le prétendoit.

Quand

Quand le Sultan de Perse eut apperçu le ravisseur qu'il ne méconnut pas, il s'arrêta avec un étonnement d'autant plus sensible & plus affligeant, qu'il n'étoit pas possible de le faire repentir de l'affront insigne qu'il lui faisoit avec un si grand éclat. Il le chargea de mille imprécations avec ses courtisans, & avec tous ceux qui furent témoins d'une insolence si signalée, & de cette méchanceté sans égale.

L'Indien peu touché de ces maledictions, dont le bruit arriva jusqu'à lui, continua sa route pendant que le Sultan de Perse rentra dans son Palais extrêmement mortifié de recevoir une injure aussi atroce, & de se voir dans l'impuissance d'en punir l'auteur.

Mais qu'elle fut la douleur du Prince Firouz Schah, quand il vit qu'à ses propos yeux, sans pouvoir y apporter empêchement,

ment, l'Indien lui enlevait la Princesse de Bengale, qu'il aimoit si passionnément, qu'il ne pouvoit plus vivre sans elle. A cet objet auquel il ne s'étoit pas attendu, il demeura comme immobile. Et avant qu'il eut délibéré s'il se déchaineroit en injures contre l'Indien, où s'il plaindroit le sort déplorable de la Princesse, & s'il lui demanderoit pardon du peu de précaution qu'il avoit pris pour se la conserver : elle qui s'étoit livrée à lui d'une manière qui marquoit si bien combien il en étoit aimé : le cheval qui emportoit l'un & l'autre avec une rapidité incroyable, les avoit dérobé à sa vûe. Quel parti prendre ? retournera-t-il au Palais du Sultan son pere se renfermer dans son appartement, pour se plonger dans l'affliction, sans se donner aucun mouvement à la poursuite du ravisseur, pour dé-

livrer

livrer sa Princesse de ses mains, & le punir comme il le meritoit. Sa generosité, son amour, son courage ne le permettent pas. Il continue son chemin jusqu'au Palais de plaifance.

A l'arrivée du Prince, le Concierge qui s'étoit apperçû de sa crédulité, & qu'il s'étoit laiffé tromper par l'Indien, se presenta devant lui les larmes aux yeux se jette à ses pieds, s'accuse lui-même du crime qu'il croit avoir commis, & se condamne à la mort, qu'il attend de sa main.

Leve toi, lui dit le Prince; ce n'est pas à toi que j'impute l'enlevement de ma Princesse, je ne l'impute qu'à moi-même & qu'à ma simplicité. Sans perdre de tems, va moi chercher un habillement de Derviche, & prens garde de dire que c'est pour moi.

Peu loin du Palais de plaifance, il y avoit un Couvent de Derviches

Derviches, dont le Scheikh, ou Supérieur étoit ami du Concierge. Le Concierge alla le trouver, & en lui faisant une fausse confiance de la disgrâce d'un Officier de considération de la Cour, auquel il avoit de grandes obligations, & qu'il étoit bien-aïse de favoriser pour lui donner lieu de se soustraire à la colere du Sultan : il n'eut pas de peine à obtenir ce qu'il demandoit, il apporta l'habillement complet de Derviche au Prince Firouzi Schah. Le Prince s'en revêtit, après s'être dépouillé du sien. Déguisé de la sorte, & pour la dépense, & pour le besoin du voyage qu'il alloit entreprendre, muni d'une boîte de perles & de diamans qu'il avoit apporté pour en faire present à la Princesse de Bengale : il sortit du Palais de plaisance à l'entrée de la nuit, & incertain de la route qu'il devoit prendre; mais resolu

lu

lu de ne pas revenir qu'il n'eut retrouvé la Princesse, & qu'il ne la ramenât, il se mit en chemin.

Revenons à l'Indien, il gouverna le cheval enchanté, de maniere que le même jour il arriva de bonne heure dans un bois près de la Capitale du Royaume de Caschemit. Comme il avoit besoin de manger, & qu'il jugea que la Princesse de Bengale pouvoit être dans le même besoin, il mit pied à terre dans ce bois, en un endroit où il laissa la Princesse, sur un gazon près d'un ruisseau d'une eau très-fraiche & très-claire.

Pendant l'absence de l'Indien la Princesse de Bengale qui se voyoit sous la puissance d'un indigne ravisseur, dont elle redoutoit la violence, avoit songé à se dérober & à chercher un lieu d'azile; mais comme elle avoit mangé fort legerement le matin,

tin,

tin, à son arrivée au palais de plaisance, elle se trouvât dans une foiblesse si grande, quand elle voulut executer son dessein, qu'elle fut contrainte de l'abandonner, & de demeurer sans autre ressource, que dans son courage, avec une ferme résolution de souffrir plutôt la mort que de manquer de fidélité au Prince de Perse. Ainsi elle n'attendit pas que l'Indien l'invitât une seconde fois à manger. Elle mangea, & elle reprit assez de force pour répondre courageusement aux discours insolens qu'il commença de lui tenir à la fin du repas. Après plusieurs menaces, comme elle vit que l'Indien se préparoit à lui faire violence, elle se leva pour lui résister, en poussant de grands cris. Ces cris attirèrent en un moment une troupe de Cavaliers qui les environnerent, elle & l'Indien.

C'étoit le Sultan du Royaume de Kaschmir, lequel en revenant de la chasse avec sa suite, passoit par cet endroit la heureusement pour la Princesse de Bengale, & qui étoit accouru au bruit qu'il avoit entendu. Il s'adressa à l'Indien, & il lui demanda qui il étoit, & ce qu'il prétendoit de la Dame qu'il voyoit. L'Indien répondit avec impudence que c'étoit sa femme, & qu'il n'appartenoit à personne d'entrer en connoissance du démêlé qu'il avoit avec elle.

La Princesse qui ne connoissoit ni la qualité ni la dignité de celui qui se presentoit si à propos pour la délivrer, démentit l'Indien. Seigneur, qui que vous soyez, reprit-elle, que le Ciel envoie à mon secours, ayez compassion d'une Princesse, & n'ajoutez pas foi à un imposteur, Dieu me garde d'être femme d'un Indien aussi vil & aussi méprisable.

prisable. C'est un Magicien abominable, qui m'a enlevée aujourd'hui au Prince de Perse, auquel j'étois destinée pour épouse, & qui m'a amené ici sur le cheval enchanté que vous voyez.

La Princesse de Bengale n'eut pas besoin d'un plus long discours pour persuader au Sultan de Kaschmir qu'elle disoit vérité. Sa beauté, son air de Princesse & ses larmes parloient pour elle : elle voulut poursuivre ; mais au lieu de l'écouter, le Sultan de Kaschmir justement indigné de l'insolence de l'Indien, le fit environner sur le champ, & commanda qu'on lui coupât la tête. Cet ordre fut exécuté avec d'autant plus de facilité, que l'Indien qui avoit commis ce rapt à la sortie de sa prison, n'avoit aucune arme pour se défendre.

La Princesse de Bengale délivrée de la persécution de l'Indien,

dien, tomba dans une autre, qui ne lui fut pas moins douloureuse. Le Sultan après lui avoir fait donner un cheval, l'emmena à son Palais, où il la logea dans l'appartement le plus magnifique après le sien, & il lui donna un grand nombre de femmes esclaves pour être auprès d'elle, & pour la servir avec des Eunuques pour sa garde. Il la mena lui-même jusques dans cet appartement, ou sans lui donner le tems de le remercier de la grande obligation qu'elle lui avoit, de la maniere qu'elle l'avoit medité. Princesse, dit-il, je ne doute pas que vous n'ayez besoin de repos : je vous laisse en liberté de le prendre. Demain vous serez plus en état de m'entretenir des circonstances de l'étrange aventure qui vous est arrivée : & en achevant ces paroles, il se retira.

La Princesse de Bengale étoit
dans

dans une joie inexprimable de se voir en si peu de tems délivrée de la persecution d'un homme qu'elle ne pouvoit regarder qu'avec horreur : & elle se flata que le Sultan de Kaschmir, voudroit bien mettre le comble à sa generosité, en la renvoyant au Prince de Perse, quand elle lui auroit appris de quelle maniere elle étoit à lui, & qu'elle l'auroit supplié de lui faire cette grace. Mais elle étoit bien éloignée de voir l'accomplissement de l'esperance qu'elle avoit conçüe.

En effet, le Roy de Kaschmir avoit resolu de l'épouser le lendemain, & il en avoit fait annoncer les réjouïssances dès la pointe du jour, par le son des timbales, des tambours, des trompettes, & d'autres instrumens propres à inspirer la joie qui retentissoient non seulement dans le Palais; mais même par

toute la ville. La Princesse de Bengale fut éveillée par le bruit de ces concerts tumultueux, & elle en attribua la cause à tout autre motif que celui pour lequel il se faisoit entendre. Mais quand le Sultan de Kafchmir, qui avoit donné ordre qu'on l'avertit lorsqu'elle seroit en état de recevoir visite, fut venu la lui rendre; & qu'après s'être informé de sa santé, il lui eut fait connoître que les fanfares qu'elle entendoit, étoient pour rendre leur nœces plus solennelles, & l'eut priée en même tems d'y prendre part, elle en fut dans une consternation si grande, qu'elle tomba évanouïe.

Les femmes de la Princesse qui étoient présentes, accoururent à son secours, & le Sultan lui-même s'employa pour la faire revenir; mais elle demeura long-tems dans cet état avant qu'elle reprit ses esprits. Elle les
reprit

reprit enfin, & alors plutôt que de manquer à la foi qu'elle avoit promise au Prince Firouz Schah, en consentant aux nœces que le Sultan de Kaschmir avoit résolu sans la consulter, elle prit le parti de feindre que l'esprit venoit de lui tourner dans l'évanouissement. Dès lors elle commença à dire des extravagances en présence du Sultan, elle se leva même comme pour se jeter sur lui : de manière que le Sultan fut fort surpris & fort affligé de ce contre-tems fâcheux. Comme il vit qu'elle ne revenoit pas en son bon sens, il la laissa avec ses femmes, auxquelles il recommanda de ne la pas abandonner, & de prendre un grand soin de sa personne. Pendant la journée il prit celui d'envoyer souvent s'informer de l'état où elle se trouvoit, & chaque fois on lui rapporta, ou qu'elle étoit au même état, ou que le mal augmen-

augmentoit plutôt que de diminuer. Le mal parut même plus violent sur le soir que pendant le jour, & de la sorte le Sultan de Kaschmir ne fut pas cette nuit la aussi heureux qu'il se l'étoit promis.

La Princesse de Bengale ne continua pas seulement le lendemain ses discours extravagans, & d'autres marques d'une grande alienation d'esprit. Ce fut la même chose les jours suivans, jusqu'à ce que le Sultan de Kaschmir fut contraint d'assembler les Medecins de sa Cour, de leur parler de cette maladie, & de leur demander s'il ne sçavoient pas de remedes pour la guerir.

Les Medecins après une consultation entr'eux, répondirent d'un commun accord, qu'il y avoit plusieurs fortes & plusieurs degrez de cette maladie, dont les unes selon leurs natures pouvoient

voient se guerir, & les autres étoient incurables, & qu'ils ne pouvoient juger de quelle nature étoit celle de la Princesse de Bengale, qui ne la vissent. Le Sultan ordonna aux Eunuques de les introduire dans la chambre de la Princesse, l'un après l'autre, chacun selon son rang.

La Princesse qui avoit prévu ce qui arrivoit, & qui craignit que si elle laissoit approcher les Medecins de sa personne, & qu'ils vinssent à lui tâter le poux le moins experimenté ne vint à connoître qu'elle étoit en bonne santé, & que sa maladie n'étoit qu'une feinte : à mesure qu'il en paroissoit, elle entroit dans des transports d'aversion si grands, prête à les dévisager, s'ils approchoient, que pas un n'eut la hardiesse de s'y exposer.

Quelques-uns de ceux qui se prétendoient plus habiles que les autres, & qui se vantoient de

juger des maladies à la seule vûe des malades, lui ordonnerent de certaines potions, qu'elle faisoit d'autant moins de difficulté de prendre, qu'elle étoit sûre qu'il étoit en son pouvoir d'être malade, autant qu'il lui plairoit, & qu'elle le jugeroit à propos, & que ces potions ne pouvoient pas lui faire de mal.

Quand le Sultan de Kaschmir vit que les Medecins de sa Cour n'avoient rien operé pour la guérison de la Princesse, il appella ceux de sa Capitale, dont la science, l'habileté, & l'expérience n'eurent pas un meilleur succès. Ensuite il fit appeller les Medecins des autres Villes de son Royaume; ceux particulièrement les plus renommés dans la pratique de leur profession. La Princesse ne leur fit pas un meilleur accueil qu'aux premiers, & tout ce qu'ils ordonnerent ne fit aucun effet. Il dépêcha enfin dans

dans ces états, dans les Royaumes & dans les Cours des Princes les voisins, des Exprès avec des consultations en forme pour être distribuées aux Medecins les plus fameux, avec promesse de bien payer le voyage de ceux, qui viendroient se rendre à la Capitale de Kaschmir, & d'une recompense magnifique à celui qui gueriroit la malade.

Plusieurs de ces Medecins entreprirent le voyage; mais pas un ne put se vanter d'avoir été plus heureux que ceux de la Cour, & de son Royaume, & lui remettre l'esprit dans son assiete: chose qui ne dépendoit ni d'eux ni de leur art; mais de la volonté de la Princesse elle-même.

Dans cet intervalle le Prince Firouz Schah déguisé sous l'habit de Derviche, avoit parcouru plusieurs provinces, & les principales Villes de ces provinces,

avec

avec d'autant plus de peine d'esprit, sans mettre les fatigues du chemin en compte, qu'il ignoroit s'il ne tenoit pas un chemin opposé à celui qu'il eut du prendre pour avoir des nouvelles de ce qu'il cherchoit.

Attentif aux nouvelles que l'on debitoit dans chaque lieu par ou il passoit : il arriva enfin dans une grande Ville des Indes où l'on s'entretenoit fort d'une Princesse de Bengale, à qui l'esprit avoit tourné le même jour que le Sultan de Kaschmir avoit destiné pour la celebration de ses nœces avec elle. Au nom de Princesse de Bengale, en supposant que c'étoit celle qui faisoit le sujet de son voyage avec d'autant plus de vrai-semblable, qu'il n'avoit pas appris qu'il y eut à la Cour de Bengale une autre Princesse que la sienne; sur la foi du bruit commun qui s'en étoit répandu, il prit la route

route du Royaume & de la Capitale de Kaschmir. A son arrivée dans cette Capitale, il se logea dans un Khan, où il apprit dès le même jour l'histoire de la Princesse de Bengale, & la mal-heureuse fin de l'Indien telle qu'il la meritoit, qui l'avoit amenée sur le cheval enchanté : circonstance qui lui fit connoître à ne pouvoir pas s'y tromper, que la Princesse étoit celle qu'il venoit chercher, & enfin la dépense inutile que le Sultan avoit fait en Medecins, qui n'avoient pu la guerir.

Le Prince de Perse bien informé de toutes ces particularitez, se fit faire un habit de Medecin dès le lendemain, & avec cet habit & la longue barbe qu'il s'étoit laissé croître dans le voyage, il se fit connoître pour Medecin en marchant par les rues. Dans l'impatience où il étoit de voir la Princesse, il ne différa pas

302 *Les Mille & une Nuit*,
pas d'aller au Palais du Sultan,
où il demanda à parler à un Of-
ficier : on l'adressa au chef des
Huissiers, auquel il marqua qu'on
pourroit peut-être regarder en
lui comme une temerité, qu'en
qualité de Medecin il vint se
présenter pour tenter la guérison
de la Princesse, après que tant
d'autres avant lui n'avoient pû y
réussir : mais qu'il esperoit par
la vertu de quelques remèdes
spécifiques qui lui étoient con-
nus, & dont il avoit l'experien-
ce, de lui procurer la guérison
qu'ils n'avoient pu lui donner.
Le chef des Huissiers lui dit qu'il
étoit le bien venu, que le Sultan
le verroit avec plaisir, & s'il réus-
siffoit à lui donner la satisfaction
de voir la Princesse dans sa pre-
miere santé, qu'il pouvoit s'at-
tendre à une récompense con-
venable à la liberalité du Sultan
son Seigneur & Maître. Attен-
dez moi, ajouta-t-il, je serai à
vous

vous dans un moment.

Il y avoit du tems qu'aucun Medecin ne s'étoit présenté, & le Sultan de Kaschmir avec grande douleur, avoit comme perdu l'esperance de revoir la Princesse de Bengale dans l'état de santé où il l'avoit vüe, & en même tems dans ce lui de lui témoigner, en l'épousant, jusqu'à quel point il l'aimoit. Cela fit qu'il commanda au chef des Huissiers de lui amener promptement le Medecin qu'il venoit de lui annoncer.

Le Prince de Perse fut présenté au Sultan de Kaschmir, sous l'habit & le déguisement de Medecin : & le Sultan sans perdre le tems en des discours superflus, après lui avoir marqué que la Princesse de Bengale ne pouvoit supporter la vüe d'un Medecin sans entrer dans des transports qui ne faisoient qu'augmenter son mal, le fit monter

ter dans un cabinet en soupente, d'où il pouvoit la voir par une jaloufie sans être vû.

Le Prince Firouz Schah monta, & il apperçut son aimable Princesse, assise negligemment, qui chantoit les larmes aux yeux une chanson, par laquelle elle déplorait sa malheureuse destinée, qui la privoit peut-être pour toujours de l'objet qu'elle aimoit si tendrement.

Le Prince attendri de la triste situation où il vit sa chere Princesse, n'eut pas besoin d'autres marques, pour comprendre que sa maladie étoit feinte, & que c'étoit pour l'amour de lui qu'elle se trouvoit dans une contrainte si affligeante. Il descendit du cabinet, & après avoir rapporté au Sultan qu'il venoit de découvrir de quelle nature étoit la maladie de la Princesse, & qu'elle n'étoit pas incurable; il lui dit que pour parvenir à sa guerison,
il

il étoit nécessaire qu'il lui parlât en particulier, & seul à seul, & quant aux importemens où elle entroit à la vûe des Medecins, il esperoit qu'elle le recevoit & l'écoutoit favorablement.

Le Sultan fit ouvrir la porte de la chambre de la Princesse, & le Prince Firouz Schah entra. Des que la Princesse le vit paroître, comme elle le prenoit pour un Medecin dont il avoit l'habit, elle se leva comme en furie, en le menaçant & en le chargeant d'injurés. Cela ne l'empêcha pas d'approcher, & quand il fut assez près pour se faire entendre, comme il ne vouloit être entendu que d'elle seule : il lui dit d'un ton bas, & d'un air respectueux à se rendre croyable : Princesse, je ne suis pas Medecin, reconnoissez je vous en supplie le Prince de Perse, qui vient vous mettre en liberté.

Au ton de voix & aux traits du haut du visage qu'elle reconnut en même tems, nonobstant la longue barbe que le Prince s'étoit laissé croître, la Princesse de Bengale se calma, & en un instant elle fit paroître sur son visage la joie, que ce que l'on desire le plus, & à quoi l'on s'attend le moins, est capable de causer quand il arrive. La surprise agréable où elle se trouva lui ôta la parole pour un tems, & donna lieu au Prince Firouz Schah de lui raconter le desespoir dans lequel il s'étoit trouvé plongé dans le moment qu'il avoit vû l'Indien la ravir & l'enlever à ses yeux : la résolution qu'il avoit prise deffors, d'abandonner toute chose pour la chercher en quelque endroit de la terre qu'elle put être, & de ne pas cesser qu'il ne l'eut trouvé & arraché des mains du perfide : & quel bonheur enfin, après

après un voyage ennuyeux & fatigant, il avoit la satisfaction de la trouver dans le Palais du Sultan de Kaschmir. Quand il eut achevé en moins de paroles qu'il lui fut possible, il pria la Princesse de l'informer de ce qui lui étoit arrivé depuis son enlèvement jusqu'au moment qu'il avoit le bonheur de lui parler, en lui marquant qu'il étoit important qu'il eut cette connoissance, afin de prendre des mesures justes, pour ne la pas laisser plus long tems sous la tyrannie du Sultan de Kaschmir.

La Princesse de Bengale n'avoit pas un long discours à tenir au Prince de Perse, puisqu'elle n'avoit qu'à lui raconter de quelle manière elle avoit été délivrée de la violence de l'Indien, par le Sultan de Kaschmir en revenant de la chasse, mais traitée cruellement le lendemain par la déclaration qu'il étoit ve-

nu lui faire, du dessein précipité qu'il avoit pris de l'épouser le même jour, sans lui avoir fait la moindre honnêteté pour prendre son contentement. Conduite violente & tyrannique, qui lui avoit causé un évanouissement, après lequel elle n'avoit vû de parti à prendre que celui qu'elle avoit pris comme le meilleur pour se conserver un Prince, auquel elle avoit donné son cœur & sa foi, ou mourir plutôt que de se livrer à un Sultan qu'elle n'aimoit pas, & qu'elle ne pouvoit aimer.

Le Prince de Perse à qui la Princesse n'avoit en effet autre chose à dire, lui demanda si elle scavoit ce que le cheval enchanté étoit devenu après la mort de l'Indien. J'ignore, répondit elle, quel ordre le Sultan peut avoir donné la dessus. Mais après ce que je lui en ai dit, il est à croire qu'il ne l'a pas négligé. Com-

Comme le Prince Firouz Schah ne douta pas que le Sultan de Kaschmir n'eut fait garder le cheval soigneusement : il communiqua à la Princesse le dessein qu'il avoit de s'en servir pour la remener en Perse : & après être convenu avec elle des moyens qu'ils devoient prendre pour y réussir, afin que rien n'en empêchat l'exécution, & particulièrement qu'au lieu d'être en des habits comme elle l'étoit alors, elle s'habilleroit le lendemain pour recevoir le Sultan avec civilité, quand il le lui ameneroit, sans l'obliger néanmoins de lui parler.

Le Sultan de Kaschmir fut dans une grande joie, quand le Prince de Perse lui eut appris ce qu'il avoit opéré dès la première visite, pour l'avancement de la guérison de la Princesse de Bengale. Le lendemain il le regarda comme le premier Medec-

cin du monde, quand la Princesse l'eut reçu d'une manière qui lui persuada que véritablement sa guérison étoit bien avancée, comme il le lui avoit fait entendre.

En la voyant en cet état, il se contenta de lui marquer combien il étoit ravi de la voir en disposition de recouvrer bientôt sa santé parfaite : & après qu'il l'eut exoré à consulter avec un Médecin si habile, pour achever ce qu'il avoit si bien commencé en lui donnant toute sa confiance, il se retira sans attendre d'elle aucune parole.

Le Prince de Perse qui avoit accompagné le Sultan de Kaschmir, sortit avec lui de la chambre de la Princesse, & en l'accompagnant il lui demanda, si sans marquer au respect qui lui étoit dû, il pouvoit lui faire cette demande; par quelle aventure, une Princesse de Bengate
se

se trouvoit seule dans le Royaume de Kaschmir, si fort éloignée de son pais, comme s'il l'eut ignoré, & que la Princesse en lui en eut rien dit, mais il le fit pour le faire tomber sur le discours du cheval enchanté, & apprendre de sa bouche ce qu'il en avoit fait.

Le Sultan de Kaschmir qui ne pouvoit penetrer par quel motif le Prince de Perse lui faisoit cette demande, ne lui en fit pas un mystere, il lui dit à peu près la même chose que ce qu'il avoit appris de la Princesse de Bengale : & quant au cheval enchanté, qu'il l'avoit fait porter dans son tresor, comme une grande rareté, quoi qu'il ignorât comment on pouvoit s'en servir.

Sire, reprit le feint Medecin, la connoissance que Vôte Majesté vient de me donner, me fournit le moyen d'achever la guerison de la Princesse. Comme

elle a été portée sur ce cheval, & que le cheval est enchanté, elle a contracté quelque chose de l'enchantement, qui ne peut être dissipé que par de certains parfums qui me sont connus. Si V^ôtre Majesté veut en avoir le plaisir, & donner un spectacle des plus suprenans à sa Cour, & au peuple de sa Capitale, que demain elle fasse apporter le cheval au milieu de la place devant son Palais, & qu'elle s'en remette sur moi pour le reste, je promets de faire voir à ses yeux & de toute l'assemblée en très peu de momens, la Princesse de Bengale aussi saine d'esprit & de corps, que jamais de sa vie. Et afin que la chose se fasse avec tout l'éclat qu'elle merite. Il est à propos que la Princesse soit habillée le plus magnifiquement qu'il sera possible, avec les joyaux les plus précieux que V^ôtre Majesté peut avoir.

Le

Le Sukan de Káschmir en fait des choses plus difficiles que celles que le Prince de Perse lui proposoit, pour arriver à la jouissance de ses desirs qu'il regardoit si prochain.

Le lendemain le cheval enchanté fut tiré du trésor par son ordre, & posé de grand matin dans la grande place du Palais, & le bruit se répandit bien-tôt dans toute la Ville, que c'étoit un préparatif pour quelque chose d'extraordinaire qui devoit s'y passer, & l'on y accourut en foule de tous les quartiers. Les gardes du Sultan y furent disposez, pour empêcher le désordre & pour laisser un grand espace vuide autour du cheval.

Le Sultan de Káschmir parut, & quand il eut pris place sur un échafaut environné des principaux Seigneurs & Officiers de sa Cour : la Princesse de Bengale accompagnée de toute la troupe
des

des femmes que le Sultan lui avoit assignées, s'approcha du cheval enchanté, & ses femmes l'aiderent à monter dessus. Quand elle fut sur la selle, les pieds dans l'un & dans l'autre étrier, avec la bride à la main, le saint Medecin fit poser autour du cheval plusieurs grandes cassoletes pleines de feu, qu'il avoit fait porter; & en tournant à l'entour, il jetta dans chacune un parfum composé de plusieurs sortes d'odeur les plus exquises. Ensuite recüëillé en lui-même, les yeux baissés & les mains appliquées sur la poitrine: il tourna trois fois autour du cheval, en faisant semblant de prononcer certaines paroles, & dans le moment que les cassoletes exhaloient à la fois une fumée la plus épaisse d'une odeur très-suave, & que la Princesse en étoit environnée de manière qu'on avoit de la peine à la voir, ni elle, ni le cheval, il prit son

tems ; il se jetta légèrement en croupe derrière la Princesse, porta la main à la cheville du départ, qu'il tourna, & dans le moment que le cheval les enlevait en l'air lui & la Princesse, il prononça ces paroles à haute voix, si distinctement que le Sultan lui-même les entendit : *Sultan de Kaschmir, quand tu voudras épouser des Princesses qui imploreront ta protection, apprens auparavant à avoir leur consentement.*

Ce fut de la sorte que le Prince de Perse recouvra & délivra la Princesse de Bengale, & la ramena le même jour en peu de tems à la Capitale de Perse, où il n'allait pas mettre pied à terre au Palais de plaisance, mais au milieu du Palais devant l'appartement du Roy son pere, & le Roy de Perse ne différa la solennité de son mariage avec la Princesse de Bengale, qu'autant de tems qu'il en fallut pour les préparatifs, afin d'en

d'en rendre la cérémonie plus pompeuse ; & qui marquât d'avantage la part qu'il y prenoit.

Des que le nombre des jours arrêtez pour les réjouissances fut accomplie, le premier soin que le Roy de Perse se donna, fut de nommer & d'envoyer une ambassade celebre au Roy de Bengale, pour lui rendre compte de tout ce qui s'étoit passé, & pour lui demander l'approbation & la ratification de l'alliance qu'il venoit de contracter avec lui par ce mariage : que le Roy de Bengale bien informé de toutes choses, se fit un honneur & un plaisir d'accorder.

*Fin du Tome XI. des mille
& une Nuit.*